This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

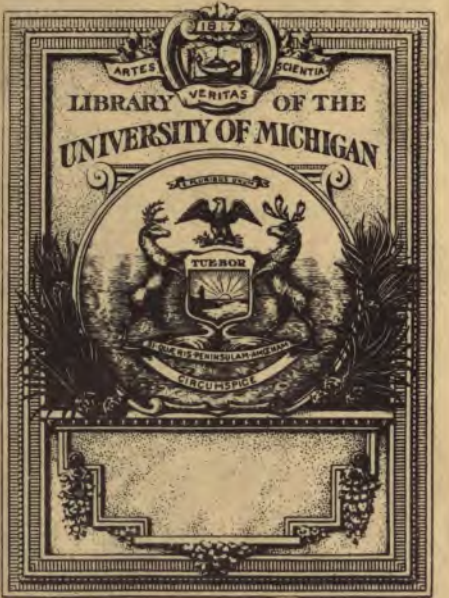
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

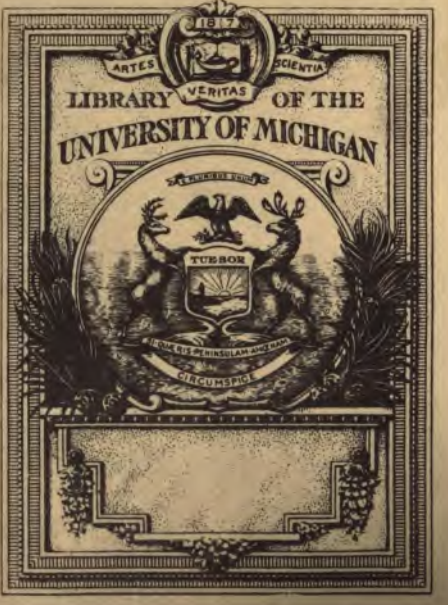
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

THE

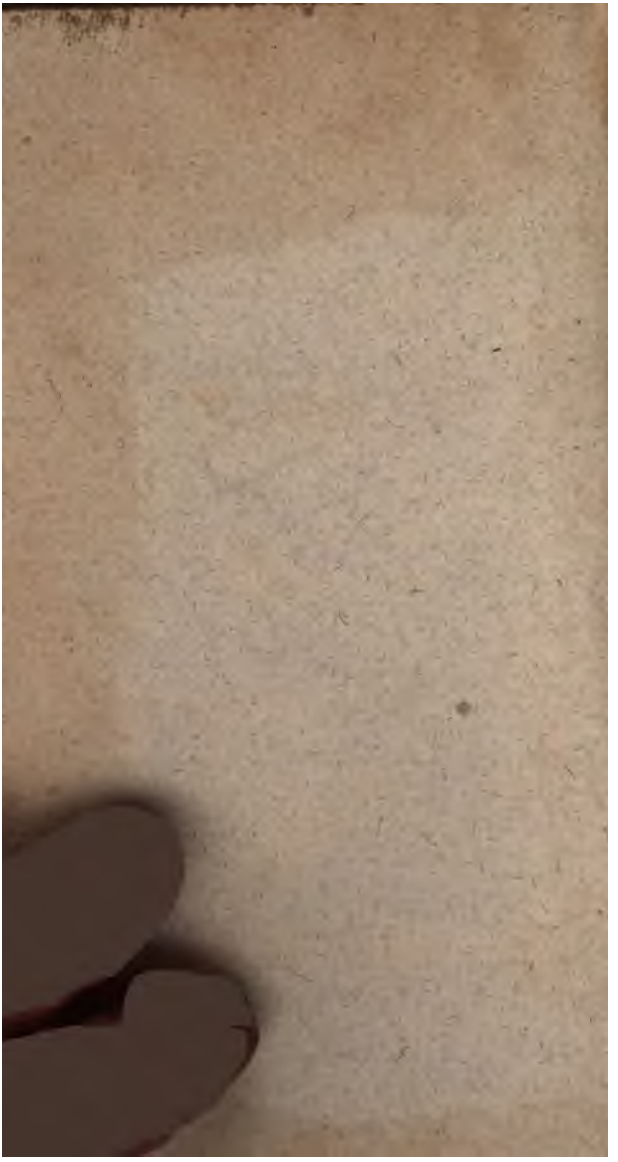
1136
ANCIENS ET MODERNES
LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC



THE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

THE



LYON.

Flumineis Rhodanus quà se fugat incitus undis,
Quàque pigro dubitat flumine mitis Arar,
Lugdùnum jacet, antiquo novus orbis in orbe,
Lugdùnumque vetus orbis, in orbe novo.
Quod nolis alibì quæras, hìc quære quòd optes,
Aut hìc aut nusquam vincere vota potes.

Jul. Cœs. Scaliger.

Guillon de Montléon, Aimé

LYON
TEL QU'IL ÉTOIT,
ET
TEL QU'IL EST;
OU
TABLEAU HISTORIQUE
DE SA SPLENDEUR PASSÉE,
Suivi de
L'HISTOIRE PITTORESQUE DE SES MALHEURS ET DE SES RUINES :

PAR A. G * *. Abbé Guillon

Super flumina Babilònis, illìc sedimus et flevimus cùm recordarèmur Sion. Ps. 136.

A PARIS,
Chez DESENNE, Libraire, Palais Égalité, N°. 1 et 2;
Et se vend à Lyon,
Chez JH. DAVAL, Imprimeur-Libraire, rue Mercière, N°. 51.
1797.
L'AN V.

DC
801
.L98
G96

PRÉFACE.

LA ville de Lyon a souffert, plus que toute autre, des suites de la révolution françoise ; et l'on jugeroit mal de la splendeur dont elle jouissoit précédemment, si l'on ne consultoit que l'état de délabrement auquel elle est réduite. Lyon ne peut être peint bien convenablement qu'en un tableau double qui présentera, d'une part, ce qu'il étoit ; et de l'autre, ce qu'il est devenu.

C'est ce que nous avons tâché d'exécuter dans cet ouvrage, divisé en deux parties. La premiere prouvera que Lyon étoit digne, même en ces derniers temps, de ce que Sénèque, Strabon, Pline, Tacite et la plûpart des auteurs anciens ont dit à sa louange. Pour faire revivre dans la peinture de ce qu'il étoit, les charmes qu'il a perdus en grand nombre, nous les présenterons d'abord, en une

description qui les supposera toujours existans. Elle nous servira à nous conduire par-tout où la nature et les arts offroient quelque objet à notre admiration ; et si nous avons le regret de ne plus retrouver ces objets précieux, cette description nous fournira du moins l'agrément d'égayer la course, par d'intéressantes anecdotes sur les lieux où nous passerons.

Un éloge historique de Lyon, contenant un sommaire de son histoire et des notions exactes sur sa situation et sur ses mœurs, nous a paru nécessaire pour servir d'introduction à cette premiere partie.

Dans la seconde, qui prendra l'histoire de Lyon au commencement de la révolution françoise, nous raconterons la barbare destruction de ses édifices et de ses monumens ; nous décrirons le massacre plus barbare encore de ses habitans ; et nous peindrons ces ruines et ces malheurs avec les couleurs de la tristesse et de la sensibilité, les seules qui nous restent. L'exécution de l'incroyable loi de la démolition de Lyon, les horreurs d'un

siége à nul autre pareil, toutes les fureurs du brigandage et de l'antropophagie les plus féroces, déchaînées dans cette ville, feront le sujet de la derniere partie de cet ouvrage.

Ce livre, aura l'avantage de renfermer dans un court espace, et l'histoire générale de la ville de Lyon, depuis son origine jusqu'à ce jour, et les tableaux divers des époques les plus remarquables, soit de sa prospérité, soit de ses désastres.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE LYON.

LE plus érudit des historiens de Lyon, le P. Ménestrier, a prouvé, par de savantes raisons, que l'origine de cette ville remontoit aux temps les plus reculés. Le pays qu'elle occupe étoit déjà habité par des peuples paisiblement adonnés au commerce, 600 ans avant l'Ere chrétienne, lorsqu'une colonie de Grecs, chassés du Languedoc par les Phocéens, fondateurs de Marseille, remonta le long du Rhône jusqu'au lieu où la Saône vient s'unir à lui, et forma son établissement sur la montagne qui domine ce confluent. Momorus, l'un des conducteurs de cette colonie, la décida à choisir cette situation, d'après le vol d'une troupe de corbeaux, qui, se posant sur la colline, lui parut d'un bon augure; et c'est, dit-on, cette circonstance qui valut à la nouvelle ville le

nom de *Lugdunum*, qui signifie en grec ; *Colline des corbeaux* (1).

Néanmoins la plupart de nos historiens n'osant pas remonter jusqu'à cette antiquité si difficile à atteindre, se sont arrêtés à l'an de Rome 711 (41 ans avant J. C.); et leur prudence ou leur foiblesse, a fait prévaloir l'opinion qui attribue la fondation de Lyon à L. Munatius Plancus, servant en qualité de lieutenant des troupes, sous Jules-César, dans la fameuse guerre des Gaules. Cette opinion est fondée sur l'ordre que ce général reçut du Sénat romain, de faire bâtir, par sa légion, une ville pour les peuples de Vienne, chassés par les Allobroges.

Quoi qu'il en soit, cette ville étoit déjà considérable 40 ans avant l'Ere chrétienne, puisque ce fut alors qu'Antoine y construisit de fameux aqueducs (2), pour y amener l'eau de la petite riviere de *Furens*, qui coule à sept lieues loin de Lyon.

Vingt-six ans après, Lyon étoit déjà regardé comme la Métropole des Gaules. On y

---

(1) *Le nom de Lyon qu'elle porte aujourd'hui, lui vient du mot latin* Leo, *par lequel les cohortes de cette partie des Gaules se firent désigner, lorsqu'elles s'enrôlerent dans les Légions Romaines, en prenant pour enseigne un Lion. Sur une monnoie qu'Antoine fit frapper dans cette Ville, on voyoit d'un côté son effigie, et de l'autre un Lion, avec ce mot* Lugduni.

(2) *Voyez le faubourg* Saint-Irenée.

frappoit des monnoies romaines. Auguste y vint répandre des bienfaits, et la reconnoissance qu'ils exciterent, lui érigea, par la main des soixante Nations des Gaules, cet autel si renommé au confluent du Rhône et de la Saône. Quelque temps après, sous le regne de l'empereur Claude, les citoyens de Lyon obtinrent, par sa protection, le droit d'entrer au Sénat. Cet état de splendeur ne fut pas de longue durée : le plus terrible incendie consuma la ville ; et ses ravages furent si extraordinaires, que Séneque n'a pas craint d'assurer qu'il ne s'écoula qu'une nuit entre une très-grande ville et son anéantissement total par le feu. *Una nox interfuit inter maximam urbem et nullam.* Elle fut ensuite rétablie des libéralités de Néron, à qui elle donna des marques insignes de fidélité.

Les empereurs qui succéderent à Néron, la favoriserent avec une préférence magnifique ; Adrien, Antonin, y mériterent par leurs bienfaits, tout ce que l'amour, le respect et la reconnoissance pouvoient inspirer d'hommages. Ce dernier y eut un temple qu'on appela : *Ara Cesarum*, « autel des Césars (1). » Son regne étoit cher aux Lyonnois, qui ne cessoient de demander au ciel la prospérité d'Antonin On voit encore à l'hôtel-de-ville un taurobole qui y a été transporté, dont l'inscription nous

(1) *Il étoit situé dans l'emplacement du cloître et de la place de Saint-Jean.*

apprend qu'on fit sur cet autel un sacrifice solemnel au nom de toute la ville, pour la santé de cet empereur.

Ce fut à peu près dans ce temps que le christianisme vint s'établir à Lyon, par le zele de S. Pothin, contre qui s'éleva une persécution cruelle, où il périt avec quarante-huit de ses disciples. S. Irénée qui lui succéda, succomba avec dix-neuf mille chrétiens, dans une seconde persécution qui arriva sous l'empereur Sévere, en 203. Lyon dévasté ensuite par les troupes de cet empereur, resta d'abord quelque temps enséveli sous des ruines; mais cette ville se releva peu à peu, et l'Eglise ayant obtenu la paix vers le milieu du quatrieme siecle, les évêques y exercerent librement leurs fonctions, et les fideles n'y furent plus contrariés dans leur culte.

A la fin du cinquieme siecle, à cette époque remarquable de la décadence de l'Empire romain, Lyon se vit sous la puissance des rois de Bourgogne, qui établirent leur résidence dans ses murs. Le second de ceux qui y régnerent, fut ce cruel Gondebaud, de la cour de qui l'on sait que Clotilde sa niece sortit pour aller donner sa main à Clovis.

Ce ne fut que dans le sixieme siecle, que cette ville passa véritablement de la domination des rois Bourguignons sous celle des rois de France. Dans le huitieme, elle fut dévastée par une armée de Sarrasins qui en renversa les édifices, les monu-

mens, et passa les habitans au fil de l'épée.

Lorsque Lothaire, renonçant à l'Empire pour aller finir ses jours dans une Abbaye près de Trèves, partagea ses états entre ses trois enfans, Lyon se trouva la capitale du royaume situé entre les Alpes, le Rhône et la Mer, qu'il donna à Charles, le plus jeune de ses fils. En 879, cette ville sortit de la maison de Charlemagne, pour passer sous la domination de Boson; mais Louis et Carloman, ligués avec Charles-le-Gros, la firent bientôt rentrer dans leur empire.

En 954, le roi de France à qui cette ville appartenoit alors, Lothaire II, la céda pour la dot de Mathilde sa sœur qui se marioit avec Conrard le pacifique, roi de la Bourgogne transjurane. Le successeur de Conrard fut Rodolphe III, son fils, qui mourut sans enfans. Ce fut alors que Lyon passa sous la puissance du frere de Rodolphe, qui étoit Burchard, archevêque de Lyon, lequel réclama cette ville comme l'héritage de Mathilde sa mere.

On ne peut rapporter qu'à cette réclamation les droits de souveraineté que les archevêques ont exercés si long-temps sur la ville, d'abord comme feudataires de l'Empire, à qui ils ont rendu hommage, sous les successeurs de l'empereur Conrard II, roi de Bourgogne et de Provence : ensuite comme indépendans, par une concession de Fréderic I, et par l'achat qu'ils firent des droits prétendus par les comtes de Forez.

Cette acquisition, à laquelle on ne sé

décida qu'après une guerre longue et sanglante entre Guichard, alors archevêque, et le comte de Forez, date de la fin du 12e siecle: le comte vendit toutes ses prétentions sur la ville de Lyon, et céda quelques terres de sa dépendance, dont la possession valut aux chanoines qui les acquirent, le titre de comtes.

Malgré les différentes confirmations dont les droits réguliers des archevêques furent appuyés, les querelles sur ce point recommencerent sous l'archiépiscopat de Renaud de Forez, fils de celui qui avoit transigé avec Guichard. Les citoyens, opprimés par les vexations des officiers de l'archevêque, profiterent de ces divisions, dont leurs plaintes avoient été le prétexte, pour se soulever contre cette juridiction ecclésiastique, et se créer un gouvernement municipal.

Ils parurent alors renoncer aux habitations du quartier des archevêques, et se retirerent presque tous du côté de l'église de S. Nizier, en-deçà de la Saône. Ce fut là que se tinrent, en 1228, les premieres assemblées municipales.

De cette division, résulterent des hostilités entre les citoyens et les chanoines; elles durerent jusqu'au regne de Philipe-le-Bel.

Ce prince fit rentrer cette ville sous le sceptre des rois de France, par une transaction avec l'archévêque, Pierre de Savoie, à qui il laissa cependant une certaine juridiction sur une portion de la ville. Mais cette justice, après avoir été suspendue et

interdite par François I, sortit toût-à-fait de la main des archevêques, en 1563, sous Charles IX qui la révendiqua.

A peu près dans ce temps, la ville fut surprise par les Calvinistes, au secours de qui vint le fameux Baron des Adrets.

Il s'empara d'abord de la maison des Célestins, d'où il fit tirer le canon sur le cloître de l'église cathédrale, dans lequel il entra bientôt, après avoir obligé les chanoines à la plus humiliante des capitulations.

En vertu de cet acte, les Calvinistes chasserent de la ville tous les ecclésiastiques et religieux, s'emparerent des églises dont ils se firent des temples, après en avoir déchiré les tableaux, détruit ou mutilé les statues, et brûlé les reliques.

Les églises ne furent rendues, et le clergé n'y rentra qu'un an après, en suite d'un édit de pacification, daté de 1563.

En 1589, l'erreur malheureuse de la ligue séduisit un instant la ville de Lyon, mais elle ne tarda pas à reconnoître Henri IV pour son vrai et légitime souverain. Elle racheta même sa faute par tant de preuves d'attachement et de fidélité, que ce bon prince ne craignit pas de dire dans un édit, en 1594, « que n'ayant pas la moindre » défiance des Lyonnois, il ne vouloit » au milieu d'eux de citadelles que dans » leurs cœurs; qu'il ne pouvoit avoir de » sujets plus fideles, ni l'état de meilleurs » citoyens ». On sait avec quelle satisfaction il désignoit plus spécialement cette cité, en la nommant: *sa bonne ville de Lyon.*

La gloire de Lyon n'est point bornée aux événemens éclatans que nous venons de rappeller. Célebre dans tous les temps, autrefois par ses rapports avec l'Empire romain, cette cité l'est aujourd'hui par un commerce immense qui embrasse tous les genres, s'étend dans tous les pays, et dont la branche principale fournit au luxe de l'Europe entiere, qu'elle a rendu tributaire de notre ville.

Les belles étoffes de Lyon ont par-tout la réputation d'avoir surpassé dans leur tissu merveilleux, la magie de l'art de Zeuxis, et même la richesse de la nature. Leur fabrication est digne de toute l'admiration des curieux. Ils ne verront pas sans étonnement, dans des atteliers modestes, l'or, l'argent et la soie dociles à l'artisan simple qui les travaille, devenir sous sa main savante une sorte de prodige. Leur étonnement augmentera, s'ils pensent alors que la noble industrie qui préside à ces ouvrages magnifiques, n'appartient qu'au génie particulier de notre ville; les ouvriers qui la quittent perdent, pour ainsi dire, une partie de leurs talens : ailleurs, ils sont au dessous d'eux-mêmes. L'Italie, l'Angleterre, etc. l'ont reconnu; vainement elles nous en ont enlevé plusieurs, pour faire réussir leur projet de rivaliser nos grandes fabriques: incapables d'en égaler les productions, elles ont abandonné leur entreprise.

Rarement la gloire des établissemens utiles se trouve séparée de celle des princes amis des arts et de l'humanité. Nos grandes

fabriques s'honorent de devoir leur célébrité à ce monarque, restaurateur des lettres en France; François premier, le protecteur des savans et des artistes, prit sous sa protection les grandes fabriques de Lyon, et les encouragea par la concession de plusieurs priviléges. Cette branche de commerce n'est devenue célebre que depuis cette époque; mais long-temps auparavant, les Lyonnois étoient renommés pour l'étendue de leur négoce. Un concours de Lucquois et de Florentins qui s'établirent chez eux, lui procura la plus grande splendeur au 13e. siecle. Même à son origine, Lyon eut la réputation de ville commerçante; toutes les provinces des Gaules s'y rassembloient, pour y tenir leurs fameuses foires.

Cette ville doit à l'avantage de sa situation, son penchant au commerce. Placée au centre de toutes les routes qui forment la communication entre l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, etc. sur les bords de deux rivieres qui lui procurent fort au loin la facilité des transports, elle reçoit, par ces moyens, les richesses de l'étranger et lui fait passer aisément les siennes; mais c'est l'industrie, l'activité, et sur-tout la bonne foi de ses habitans, qui ont augmenté les succès de son négoce, qui en ont aggrandi la réputation : du temps d'Ennodius, ces qualités étoient déjà portées au point qu'on venoit les admirer à Lyon; lui-même y fut attiré par ce motif, et ne put s'empêcher de dire que la candeur d'ame, l'aménité de mœurs, la droiture de conduite, étoient si natu-

relles aux Lyonnois, qu'ils sembloient les avoir sucées avec le lait : *Et natos Rhodani lac probitatis habet.*

Lyon, situé dans le climat le plus tempéré du royaume (1), ne connoît point les froids extrêmes des villes du nord de la France, ni les chaleurs brûlantes des provinces méridionales. Cette ville offre des sites également agréables et commodes à ceux qui veulent habiter les lieux élevés, et à ceux qui préferent la plaine. Ceux-ci y ont, en perspective, une colline délicieuse, dont la vue pittoresque a toujours enchanté les étrangers. Du sommet de cette colline, l'on découvre la surface imposante de la ville entiere, des deux rivieres qui l'arrosent, et d'une étendue immense où l'œil libre n'apperçoit d'autre borne que la chaîne des Alpes.

Les charmes que la nature a répandus avec profusion sur le territoire de Lyon, les mœurs engageantes de ses habitans, les ressources innombrables que l'esprit et les arts y trouvent, justifient bien l'enthousiasme d'un poëte distingué, qui l'admiroit encore en revenant d'Italie ; après avoir vu les agrémens délicieux de Tibur et les majestueuses beautés de Rome, il s'écrioit avec ravissement :

Enfin je vous revois, ô ma chere Patrie !
Lyon, temple sacré des arts, de l'industrie:

(1) *Longit.* 22, 30 ; *latit.* 45, 45.

Que mon ame est émue, en parcourant des yeux
Ces plaines, ces côteaux heureux,
Ces remparts, ce vaste rivage,
Ces fleuves, amans de ces bords,
Qui de les embellir disputant l'avantage,
Confondent à l'envi leurs flots et leurs transports !

PAR feu M. BORDE.

Complétons cet éloge de Lyon, en rappellant les vers que Voltaire adressoit, en 1754, aux habitans de cette Ville :

Il est vrai que Plutus est au rang de vos Dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville ;
Il n'est point de plus bel asile ;
Ailleurs il est aveugle : il a chez vous des yeux ;
Il n'étoit autrefois que Dieu de la richesse,
Vous en faites le Dieu des arts :
J'ai vu couler dans vos remparts,
Les ondes du Pactole, et les eaux du Permesse.

TABLEAU HISTORIQUE DE LYON.

§. I.

Quartier de LOUIS-LE-GRAND.

LA place de LOUIS-LE-GRAND ou de BELLECOUR, est une des plus belles de l'Europe. Elle a 158 toises de longueur, sur une largeur de 100 toises à l'une des extrémités, et 113 à l'autre : l'irrégularité qui en résulte, disparoît derrière une plantation de tilleuls, qui forme du côté de midi, une promenade couverte de verdure. Les bâtimens qui environnent cette place sont très-beaux ; mais ils diffèrent tous et ne symétrisent point ensemble, excepté pourtant deux grandes façades, dont l'accord est remarquable. Chacune d'elles est composée de cinq maisons qui, paroissant ne faire qu'un seul corps de bâtiment, offrent à chaque étage 35 croisées. Ces deux

édifices produisent un bel effet, malgré les défauts que les gens de l'art y peuvent remarquer.

Au milieu de la place s'éleve un pied d'estal de marbre blanc de Gênes, richement décoré de deux figures en bronze, ayant dix pieds de proportion, fondues sur des modeles fournis par les freres Coustou, ainsi que les différens trophées qu'on y voit. Les autres ornemens sont de Chabry le pere. Ce pied d'estal est surmonté d'une magnifique statue équestre de Louis XIV; ce Prince est représenté, vêtu à l'antique et monté à la maniere des empereurs, sans selle ni étriers. Cette statue a été jetée en fonte à Paris en 1674, par les Keller, sur le modele de François Desjardins, transportée à Lyon en 1701, et inaugurée solemnellement en 1713.

Les deux intervalles qui se trouvent depuis la statue jusqu'aux façades, sont ornés de quarrés de gazon; au milieu de chacun d'eux est une fontaine de quatre bassins, avec jets d'eau et cascades, du dessin de Chabry le fils. La partie hydraulique de ces bassins est de l'invention de Simon Petitot, auteur d'une machine qui, élevant les eaux du Rhône à 50 pieds au dessus de sa surface, remplit le réservoir qui fournit aux bassins. Cette machine est dans un édifice, appellé *Château d'eau*, derriere la façade qui décore le quai MONSIEUR.

Pendant le séjour que Henri IV fit à Lyon, en 1595, après le combat de Fontaine-françoise, ce monarque courut la bague

dans la place de Bellecour ; on raconte que du milieu de ses jeux, appercevant Lesdiguieres qui arrivoit de Provence pour lui faire sa cour, il se précipita vers lui, la lance menaçante, et lui cria en riant : *Ah ! vieux huguenot, tu en mourras.*

Louis XIV est venu loger, le 24 Novembre 1658, dans l'hôtel qui est à l'extrémité des allées de tilleuls, du côté de la Saône, et auquel étoit joint un vaste parterre, dont on voit encore une portion à travers la belle barriere qui l'enferme. Le mur de clôture de l'ancien jardin portoit extérieurement, à la hauteur de 4 pieds au-dessus du sol, une inscription qui apprenoit qu'en 1711, le Rhône et la Saône débordés, étoient venus se réunir sur la place de Bellecour à la même élévation.

Avant l'inauguration de la statue de Louis-le-Grand, cette place s'appelloit Bellecour. J. M. de la Mure prétend, dans un manuscrit précieux, déposé à la bibliotheque de la ville, et intitulé : *Chronique de l'abbaye d'Ainay*, que le nom de Bellecour venoit de celui de *Bella Curia*, que ce lieu portoit depuis le second siecle de l'Ere chrétienne, parce qu'il y avoit eu dans cet endroit, près du temple d'Auguste, un tribunal célebre, appellé *Curia*, comme tous les tribunaux romains, dont les nôtres ont pris la même dénomination. La beauté du local et la splendeur de l'édifice, peut-être encore l'autorité du président, avoient valu à cette cour la qualification de Belle : *Bella Curia.*

Place LÉVISTE. Elle tire son nom de la famille Léviste, qui existe à Lyon depuis le quatorzieme siecle. En 1372, Jean Léviste étoit seigneur, non-seulement de cette place, mais encore de toute celle de Bellecour.

Rue des MARRONIERS. Elle occupe la place d'une ancienne plantation de marroniers.

Rue de LA BARRE. Elle fait partie de l'ancien quartier du Bourg-Chanin, et sert d'avenue au Pont du Rhône.

Le PONT DU RHONE, remarquable par sa longueur et sa solidité, a été construit en partie dans le 13e. siecle par le pape Innocent IV qui y contribua de ses biens, et y fit contribuer les ames pieuses, en leur accordant des indulgences pour cette bonne œuvre. Il a été réparé et élargi depuis; mais on n'en doit pas moins de reconnoissance à ce pontife qui en jeta les premiers fondemens. Il est bien surprenant qu'au lieu d'ériger un monument à ce pape pour les bienfaits que la ville a reçus de lui, on ait enlevé une inscription à sa louange qui étoit autrefois sur l'une des tours du pont. Quelque mauvaise qu'elle soit, nous devons à la mémoire d'Innocent IV de la faire connoître.

Virtutum capax, vitiorum framea, papa,
Progenie magnus, ferus ut leo, mitis ut agnus,
Innocuus verè dictus, de nolle nocere.
Posset ut hic fieri pons, sumptus fecit haberi.
Pontem petrarum construxit pons animarum.

Tanto pontifici quisquis benedixerit isti
Æsque sibi carum dabit, ut pons crescat aquarum.
Integer annus ei, quadragenaque fit jubilei.
Summi pontificis opus est pons nobilis iste.
Istius artificis tibi grata sit actio, Christe.

C'est au pied d'une des arches de ce pont que des pêcheurs trouverent par hazard dans le sable ce fameux bouclier qu'on voit dans le cabinet des médailles du roi, et sur lequel est si bien rendue la continence de Scipion. Ce bouclier précieux a été présenté par Guillaume Pilata, qui en étoit devenu possesseur, à Louis XIV, qui lui en témoigna la plus flatteuse satisfaction.

Il se tient chaque année, aux fêtes de la Pentecôte, près du pont de la Guillotiere, une foire dont l'origine amusera le lecteur. Une sédition populaire s'étant excitée, en 1403 contre les personnes notables de la ville, les seuls habitans de ce quartier resterent dans le devoir. Tout fiers de leur fidélité, ils voulurent la célébrer chaque année à la Pentecôte par la cérémonie extravagante du cheval fou ; un homme s'habilloit en forme de cheval de la ceinture en bas, et en costume de roi de la ceinture jusqu'à la tête.

Ce fantôme couronné, ayant un sceptre à la main, accompagné d'instrumens et suivi de la populace, partoit de ce quartier et parcouroit toute la ville, en sautant, pour se moquer des mutins.

Une foule immense se rendant au lieu où cette farce commençoit et revenoit expirer,

les marchands y étalerent leurs marchandises. L'usage d'y tenir foire à cette époque s'établit; il a survécu jusqu'à nos jours à la fête du cheval fou que des raisons de police ont fait supprimer depuis long-temps.

Rue du BOURG-CHANIN. Ce quartier étoit autrefois un bourg peu habité qui est nommé dans les vieux actes : *Burgus-Caninus*, « Bourg de Chien. » On ignore pourquoi. De là vient sans doute que le peuple emploie figurément à Lyon le terme de *chanin:* il appelle un *temps chanin*, ce qu'on nomme ailleurs *un temps de chien, etc.*

Quai MONSIEUR. Il étoit nouvellement construit, lorsque Monsieur, comte de Provence, frere de Louis XVI, y passant en 1775, permit que le quai portât son nom. Une inscription appliquée à l'une des tours du pont de la Guillotière atteste cet événement.

Place de la CHARITÉ. Elle est remarquable par de beaux édifices, et sur-tout par le superbe point de vue dont on y jouit en se tournant du côté de Fourvieres.

Quai de la CHARITÉ. Il est orné d'une façade de l'hôpital qui lui a donné son nom, ensuite *de l'hôtel des fermes*, bâtiment dont le frontispice porte dans le fronton un énorme groupe qui représente les armes de France, ayant pour supports des emblêmes relatifs à la destination de l'édifice.

On trouve à côté, l'entrée des salles du collége royal de chirurgie, sur lequel nous devons au lecteur quelques notions inté-

ressantes. Les moyens abondans d'instruction que nos deux vastes hôpitaux fournissent depuis long-temps aux chirurgiens, ont procuré dans notre ville à leur art une grande célébrité. Plusieurs d'entre les membres de ce collége ont acquis des droits à la reconnoissance de la postérité, tels que les Laurès, les Pouteau, les Parisot, ect. dont plusieurs de nos chirurgiens actuels atteignent la réputation, par leurs lumieres et leurs talens.

La médecine à Lyon manque d'un logement du même genre. On n'y a pas érigé de temple au dieu d'Épidaure. Est-ce parce qu'un temple ne convient pas au distributeur de la santé, qui dans le vrai, ne doit être nulle part à poste fixe, mais tantôt ici, tantôt là, en un mot, successivement partout où l'humanité souffrante réclame son secours?

Presque à la fondation de cette ville, on y vit des médecins. Leurs talens et leurs services les y ont toujours mis en honneur, et leur ont valu beaucoup d'égards et de priviléges. En 1576, Simphorien Champier, l'un d'eux, leur obtint des réglemens scellés de l'autorité royale.

La liste des médecins, qui ont exercé leur art en notre cité, renferme plusieurs savans; et le tableau du collége actuel présente des hommes vraiment instruits, en très-grand nombre. Il est vraisemblable que le célebre médecin Sylva n'auroit pas dit, en le comparant à celui des habitans de Lyon, comme il le disoit, à Paris, de ses innom-

brables confreres : *que de loups pour si peu de brebis !*

Rue SALA. Le consulat, en 1054, voulut que le sieur Sala donnât son nom à cette rue, en reconnoissance des services que lui et sa famille avoient rendus à la ville dans les charges consulaires où ses ancêtres avoient paru dès le quatorzieme siecle.

Rue de la CHARITÉ. L'hôpital de ce nom a dans cette rue ses entrées principales. Cet hôpital qui, suivant des lettres-patentes de 1729, a servi de modele *à d'autres hôpitaux de France*, doit son origine au superflu de la quête qui fut faite en 1531, lorsqu'une famine affreuse, désolant toute la France, Lyon devint l'asile des habitans des provinces voisines. Le produit de cette quête surpassa les besoins de 396 l. 2 s. 6 d. Cette somme a servi de base à cet hôpital, que la charité des citoyens a rendu depuis lors si puissant et si célebre. Le total des pauvres dont cette maison est chargée, se monte à près de neuf mille.

Le bâtiment est d'une ordonnance simple et commode, l'église est convenable à l'établissement : l'architecture en est d'une simplicité noble. Au milieu d'un immense retable en bois, on voit un des meilleurs tableaux de François Leblanc. Les autres sont du même artiste.

Les murailles de cette église sont chargées de monumens qui rappellent les principaux bienfaiteurs de cet hôpital. Le clocher a été exécuté sur un modele de la composition du cavalier Bernin.

A l'extrémité de la rue de la Charité, on trouve la chapelle des pénitens de S. Charles. Cette chapelle est ornée tout autour de sculptures, moitié bronzées, moitié dorées, habilement travaillées. Le lambris qu'elles enrichissent, porte, de distance en distance, des tableaux faits par Sarrabat. Celui de l'autel est d'un peintre moderne nommé Bidaut.

Les pénitens dont il est ici question, et dont nous parlerons encore ailleurs, parce qu'il y en a dans Lyon six confrairies différentes, ne sont pas des gens voués à la pénitence publique, comme on pourroit d'abord le croire. Ce sont tout simplement des laïcs qui se réunissent certains jours dans leurs oratoires respectifs pour vaquer à des devoirs de religion. Ils n'y paroissent qu'en robes de toile, la tête couverte d'une espece de sac, où sont deux ouvertures pour les yeux. Ce vêtement singulier annonce assez que l'esprit de pénitence présida à leur institution. L'histoire ecclésiastique la rapporte à la fin du quatorzieme siecle; à l'approche du grand Jubilé de 1400, on vit presque dans toute l'Italie, à Rome même, des processions de gens vêtus de cette bizarre maniere.

M. Fleury, en avouant que cette dévotion populaire produisit quelques bons effets, ne dissimule pas que sous ce travestissement on commettoit des crimes infâmes, et qu'on s'en servoit pour voiler de grands désordres.

Les provinces de France les plus voisines

d'Italie eurent aussi leurs pénitens; mais il ne paroît pas que ce genre de dévotion ait fait de grands progrès dans l'intérieur du royaume : du moins, il n'en reste de vestiges, que dans les contrées méridionales.

Rue du PEYRAT. Elle rappelle la mémoire d'un Maurice du Peyrat, qui fut cher à Henri III, à Charles IX, et devint lieutenant-de-roi au gouvernement de Lyon. Il étoit membre de l'Académie de Fourvieres, surnommée l'*Angélique* (1).

Rue BOISSAC. On y trouve plusieurs hôtels remarquables. Dans celui de M. de Fleurieu on peut voir un vestibule orné d'un plafond et de plusieurs tableaux de Sarrabat. L'hôtel de Varissan renferme de très-beaux ouvrages de Blanchet.

Rue SAINT-JOSEPH. Elle porte le nom d'une ancienne église à laquelle elle aboutissoit. On trouve dans cette rue la maison et l'église des Pénitentes. Une chapelle de cette église est ornée d'un tableau de Jean Cretet, représentant *Notre-Dame de Pitié*.

Rue SAINTE-MARIE. A l'une de ses extrémités, on trouve un monastere de religieuses de l'Ordre de la Visitation de Ste.-Marie. L'église est élégamment ornée; le tabernacle de l'autel n'est que le modèle de celui qu'on y devoit exécuter en beau marbre et en bronze doré. On ne comprend pas pourquoi le projet est resté

---

(1) *Voyez le mot* Académie.

sans exécution. Le dessin en avoit été tracé par Ferdinand Delamonce. La plûpart des sculptures qu'on y voit, sont de Lamoureux. C'est dans la maison du jardinier de ces religieuses, que saint François de Sales mourut en 1622. Elles conservent son cœur dans un reliquaire en or, donné par la reine Anne d'Autriche.

Rue SAINTE-HELENE. Il a existé dans cette rue, à la place de la maison où mourut S. François, une recluserie du nom de Ste. Hélene. Les recluseries dont nous aurons quelquefois occasion de parler dans cet Ouvrage, étoient de petits hermitages consacrés à la pénitence la plus austere, et dont l'usage remontoit au moins jusqu'à S. Eucher, c'est-à-dire, à l'année 518. Il est dit, dans l'histoire de ce Saint, qu'il alloit les visiter, et l'on a cru qu'il en étoit l'instituteur, parce qu'il a toujours fort estimé la vie solitaire dont il nous a laissé une excellente apologie, et pour laquelle il avoit lui-même un goût très-décidé. Paradin raconte qu'il fallut, pour en faire un évêque de Lyon, aller en Provence abattre la caverne dans laquelle il s'étoit enfermé, *le lier et le garotter* pour l'amener en cette ville, où il *fut en grande joie et célébrité ordonné Evêque. Il se trouveroit aujourd'hui*, poursuit cet Auteur naïf, *bien peu de personnes qui se fissent lier et garotter, pour les mener faire Evêques.*

Chaque recluserie ne renfermoit qu'un pénitent, ou deux au plus; encore le second n'y entroit-il, que lorsque le pre-

mier avançant en âge, devoit penser à se former un successeur. Ces maisons de retraite étoient entourées de murailles. La derniere des cérémonies avec lesquelles on enfermoit les pénitens, consistoit à murer la porte sur laquelle on apposoit le sceau de l'Evêque. Il y a eu à Lyon sept reclûseries pour les hommes et trois pour les femmes.

Les Jésuites avoient un établissement considérable dans la rue Sainte-Hélene.

Rue d'AUVERGNE. C'est le cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne et abbé d'Ainay, qui en a cédé l'emplacement, en cette derniere qualité, l'an 1738 (1).

Rue de VAUBECOURT. Elle porte le nom d'un autre abbé d'Ainay, qui en céda le local en 1728.

Rue d'AINAY. Elle conduit à l'Eglise de ce nom. C'est-là que se réfugierent à la naissance de Lyon, les Grecs fugitifs dont nous avons parlé dans l'éloge historique de cette Ville. C'est-là qu'ils établirent une école de sagesse, que par attachement pour leur patrie, ils appellerent *Athenas*, nom qu'on reconnoît dans celui d'*Athanacum* ou *Athenatum*, que ce lieu porte encore aujourd'hui. *Ainay* est le mot mal francisé. C'est encore-là que fut élevé ce fameux temple dédié à Auguste et à Rome, duquel on voit de beaux restes dans l'Eglise. Enfin

(1) *Voyez ci-après l'article* Ainay.

c'est-là que Caligula établit ensuite ces disputes bizarres où les Auteurs qui manquoient le prix, étoient condamnés à effacer leurs écrits avec la langue, ou à être châtiés à coups de verges et même jettés dans le Rhône.

On connoît les deux vers de Juvenal, sur la terreur que ces punitions inspiroient :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.
Sat. 1.

Au commencement du 4me. siecle, fut fondé par S. Badoul, ou Badulphe, le monastere qui a existé dans cet endroit jusqu'à la fin du 17me. siecle. Ce monastere fut favorisé des bienfaits de la fameuse Brunehaut, qui se montra magnifique envers lui. Les Sarrasins, dans le 8me. siecle le détruisirent, et au 10me. siecle, un archevêque de Lyon, Amblard, entreprit de rétablir l'église, mais elle ne fut achevée qu'en 1070 environ, et elle fut consacrée au commencement du 12me. siecle par le pape Pascal II. Son ancienneté est attestée par tout ce qu'on y voit, par le dôme fait en calotte, par la forme des petites nefs, qui étoient autrefois sans chapelles, par l'architecture peu réguliere qui regne dans cet édifice, et que les connoisseurs jugent antérieure à la gothique et appellent *architecture grecque moderne.* Cette maniere s'introduisit par les ouvriers que Charlemagne avoit fait venir d'Orient.

Les quatre piliers de granit qui soutiennent le

le dôme, sont de beaux restes du célebre temple d'Auguste, où ne formant que deux colonnes, ils supportoient de chaque côté de l'autel, chacun une statue colossale en bronze. Le diametre de ces quatre colonnes est à-peu-près de 3 pieds 4 pouces, et leur hauteur individuelle de 12 pieds 10 pouces 6 lignes; de sorte que dans leur premier emploi, lorsqu'elles n'en formoient que deux, chacune avoit au moins 26 pieds de hauteur. On les a cru amenées d'Egypte toutes taillées, parce qu'elles sont du même granit que les obélisques de Rome, unanimement reconnus pour avoir été tirés d'Egypte; cependant il paroît plus vraisemblable qu'elles ont été extraites d'une carriere du même granit qu'on trouve près de Neuchâtel en Suisse, ou de celle qu'on voit en Dauphiné, sur les bords du Rhône, presque vis-à-vis Tournon.

Le Sanctuaire est pavé d'une riche mosaïque, sur laquelle on voit l'effigie de l'archevêque Amblard, et quatre vers en caracteres presque indéchiffrables. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le premier qui a reconnu que ces vers sont en l'honneur de l'eucharistie, étoit un protestant. Ils ont été déchiffrés par M. Spon.

Hùc, hùc flecte genu, veniam quicumque precaris;
Hìc pax est, hìc vita, salus; hìc sanctificaris.
Hìc vinum sanguis, hìc panis fit caro Christi.
Hûc expande manus quisquis reus ante fuisti.

A gauche du chœur est une chapelle

élevée avec hardiesse et chargée d'ornements gothiques délicatement travaillés. C'est la premiere qui ait été érigée dans la chrétienté en l'honneur de l'immaculée conception, dont la fête ne s'introduisit qu'au 12e. siecle.

Au dessus de la porte principale de l'église d'Ainay, en dehors, est un petit bas-relief antique en marbre, représentant trois déesses ou matrones assises.

On trouve à côté de l'église une chapelle dédiée à la Ste. Vierge où l'on voit un tombeau mutilé, sur lequel est représenté, avec les habits du temps, Etienne de Villeneuve, qui y a été déposé. Il est cité avec distinction dans les fastes consulaires de 1334.

Le palais abbatial d'Ainay a servi de logement à plusieurs princes, à Henri II, en 1548; à Louis XIII, en 1642; à Christine de France, princesse de Piémont, en 1619; à Marie de Médicis, reine-mere en 1622. Cette église mériteroit une histoire particuliere.

Rue et place Ste. CLAIRE. Les religieuses claristes y sont établies sur l'emplacement du jeu de paume, où l'on assure que le comte Sébastien de Montécuculli empoisonna François, dauphin, fils de François I, en lui présentant un verre d'eau à la glace, après une partie de paume. Ce jeune prince partit aussitôt pour Tournon où il mourut à son arrivée.

Cette église a été fondée par Louise de Langes, épouse de Balthasar de Villars, prévôt

des marchands, mort en 1627, qui y a été enterré avec elle, dans une chapelle à droite, où il est représenté sur un tableau.

Place St. MICHEL. Elle tient ce nom de l'église de St. Michel qui subsista dans cet endroit, jusqu'en 1690. Elle avoit été bâtie par la grand'mere de Ste. Clotilde pour un monastere de filles, dans lequel cette reine de France fut élevée. La fondatrice y fut enterrée en 526, et son épitaphe, que l'histoire nous a conservée, nous apprend que cette princesse avoit quitté la cour de Gondebaud, pour vivre et mourir dans ce couvent sous l'habit de religieuse.

Rue de l'ARSENAL. Celui qu'on vient d'y construire est remarquable par son étendue, ses dispositions et l'immensité d'armes qui en remplissent les magasins. On fait actuellement derriere cet arsenal, sur la rive de la Saône, un quai qui fournira bientôt une promenade agréable.

Rue du PLAT. Elle nous a conservé le nom de l'ancienne seigneurie du Plat, qui existoit près de Belle-cour en 1500.

Rue des deux MAISONS.

§. II.

Quartier de PERRACHE.

Le quai D'ARTOIS, les rues MONTAZET, JARENTE, FLESSELLES, etc. la place GROLIER, le cours BERTIN, etc. qui sont nouvellement formés au midi de ce quartier, doivent leur existence à l'entreprise des

travaux, Perrache dont nous allons parler. On avoit, dans l'origine, besoin de protecteurs, et l'on tâcha de gagner les personnages capables de favoriser l'exécution du projet, en commençant par inaugurer les nouvelles rues en leur honneur.

Les travaux PERRACHE. Cette partie qui sert d'aggrandissement à la ville, formoit, il y a peu de temps, une isle désignée par le nom du particulier à qui elle avoit long-temps appartenu. Ce particulier étoit le sieur Mogniat, qui, pour la défendre contre les prétentions du domaine royal, par qui elle étoit revendiquée, adressoit à Louis XIV ce quatrain si connu :

« Qu'est-ce pour toi, grand monarque des Gaules,
» Qu'un peu de sable et de gravier!
» Que faire de mon Isle? Il n'y croît que des saules,
» Et tu n'aimes que le laurier. »

Ce nouveau quartier étoit donc, il y a 20 ans, séparé par le Rhône, du quartier d'Ainay, duquel on dominoit sur ce fleuve, par le moyen d'une magnifique terrasse, connue sous le nom de remparts, et que l'on a sacrifiée pour l'exécution du projet Perrache. Ils avoient été entrepris en 154[illegible] par le comte d'Albon, à l'occasion de l'irruption de Charles-Quint en Champagne. C'est sous Henri IV, qu'ils furent ornés de plusieurs arbres, dont Sully planta le premier. Ces remparts ne s'acheverent que sous Louis XIII.

Au dessous on voyoit le Rhône se précipiter vers la Saône avec une impétuosité qu'il n'a point à son nouveau confluent, comme s'il n'étoit plus aussi fier de fondre sur cette rivale, maintenant que nos murs l'en sont plus témoins. Ce fut à cet ancien confluent qu'Annibal passa le Rhône, lorsque venant de Carthage avec une armée de cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, et de quatre cents éléphans, il alloit avec une célérité prodigieuse, pendant les rigueurs de l'hiver, assiéger l'Italie. *Paucis post diebus*, dit Plutarque, *pervenit ad locum quem insulam vocant Galli, quem Arar et Rhodanus efficiunt, ubi nunc Lugdunum est.*

Polybe dans son histoire nous dit qu'avant de le raconter ce passage du Rhône, il est venu sur les lieux pour bien juger de l'action, en connoître les détails; et qu'il y a appris que le général Carthaginois avoit acheté tous les bateaux des gens du pays, au moyen desquels il avoit fait passer en moins de vingt-quatre heures plus de trente-six mille soldats.

En 1770, quelques citoyens, ayant à leur tête M. Perrache fils, sculpteur médiocre, conçurent le projet de reculer d'une demi-lieue la jonction du Rhône et de la Saône, pour alonger la ville et former une voie plus droite et plus commode aux grandes routes du Forez, Languedoc, etc. Comme il falloit pour cela dessécher le lit que ce fleuve impétueux occupoit alors, ce projet parut téméraire; on s'égaya aux dépens de

l'auteur, et entr'autres pamphlets contr
il en parut un intitulé : *Projet de dessécl
de la méditerranée, par un compagnon r*
Cependant, quoique les autres parti
projet n'aient pas eu le succès qu'on
promettoit, celle-ci a eu son effet; e
ne peut que s'étonner aujourd'hui de la
diesse et de la force du bras qui a déto
le cours impérieux du Rhône. Le lor
son nouveau lit, on voit régner, co
par suite des quais qui bordent ce fle
depuis son entrée dans Lyon, une ma
que allée de peupliers qui se prolonge
qu'au nouveau confluent. Cette prome
très-fréquentée, est belle et agréable. O
trouve entre deux grandes rivieres, do
cours inégal et la couleur différente fori
un spectacle dont les impressions va
enchantent l'ame. D'une part, le riche cô
au pied duquel la Saône coule ; de l'au
les vastes plaines du Dauphiné, qu'on
couvre au-delà du Rhône, offrent à
satisfait des points de vue pittores
dans tous les genres. Après avoir ma
pendant une demie heure à l'abri des ra
du soleil, dans cette promenade délicie
on arrive au lieu de la réunion du Rh
et de la Saône, dont l'aspect est vrair
imposant. Suivant le plan de M. Perrach
la partie la plus rapprochée de la ville
face d'un gare destiné à des moulins
devoit y avoir une place dédiée à Louis
et ornée de la statue équestre pour
quelle on avoit déjà préparé les inscript
suivantes.

Artificumque manus inter se, operumque labores
Adspicit, et portas, strepitumque et strata viarum
Æneid. liv. I.

Urbs adaucta, ornata, novis aditibus patefacta
Regi Dilect. amoris sui vovet monumentum.

§. III.

Quartier de CONFORT.

Place de CONFORT, ou de S. DOMINIQUE, ou des JACOBINS. Une pyramide triangulaire dressée en 1609 en l'honneur du mystere de la Trinité et de Henri IV, occupe le milieu de cette place. Les caracteres gravés sur la partie supérieure de ce monument, expriment le nom de Dieu en diverses langues, et les inscriptions du pied d'estal annoncent son ancienne dédicace à Henri-le-Grand, et la nouvelle qu'on en fit à Louis XV, lorqu'on rétablit cet obélisque sous son regne. A côté l'on voit une fontaine publique surmontée d'un groupe, représentant une Naïade qui prodigue ses eaux, au dessous duquel on auroit pu écrire ces deux vers :

» Vous, qu'appelle en ces lieux la voix
» de l'industrie,
» Naïade, embellissez et servez la patrie. »

La principale décoration de cette place est le grand portail de l'église des Domini-

cains. Il est construit en marbre de Savoie, composé de deux ordres de colonnes, de corinthiennes et de composites, et orné de plusieurs statues remarquables. Celle de la Vierge est de Bidaut; les deux autres sont de Simon. Ce morceau d'architecture est de Lepautre.

L'église est un ouvrage du 15.e siecle, construit des libéralités de la nation Florentine, formant alors à Lyon un corps considérable. Le marbre y est prodigué sans goût. La balustrade du sanctuaire est cependant curieuse à voir. Le tableau du grand autel est d'un peintre Florentin, dont le dessin étoit correct.

Dans la premiere chapelle à droite, on voit un tableau de Blanchet, représentant *l'Assomption*. La troisieme du même côté a été construite des prodigalités de Balthasar d'Hostun, de l'opulente famille des Gadagnes. Cette chapelle, ornée avec autant d'art que de somptuosité, renferme son tombeau et celui de sa femme. Le tableau de l'autel est de Salviati

La quatrieme chapelle a deux bons tableaux. Celui de l'autel est un des meilleurs de Sarrabat; et l'autre est de Jacques Stella.

Cette église a pour vestibule l'ancienne chapelle de Notre-Dame du Confort, qu'on donna aux Dominicains, lorsqu'ils vinrent à Lyon, dans le 13.e siecle. Il y a deux tableaux précieux, l'un représentant *les trois rois*, est de Théodore Vantulben, éleve célebre de Rubens; et l'autre est de Simon Vouet, qui y a peint *l'assomption de la Vierge*.

C'est dans le cloitre contigu à l'église, que les cardinaux furent enfermés en 1316 par le comte de Poitiers, afin d'élire un pape. Après quarante jours de conclave, ne pouvant encore rien conclure, « ils résolurent, » pour se tirer de prison, dit Brossette, » de donner à Jacques Dossat, né à Cahors » en Querci, d'un pauvre cordonnier, et » cardinal, évêque du Port, le pouvoir » de nommer au pontificat celui qu'il lui » plairoit. Il se nomma lui-même, en disant: » *Ego sum papa.* Ce qu'il y eut de singulier, » c'est que cette élection fut confirmée et ce » nouveau pape prit le nom de Jean XXII». » Cette anecdote a bien été contestée.

Ce fut encore dans ce monastere que Humbert de la Tour, dernier dauphin, donna l'investiture du Dauphiné à Charles, duc de Normandie, fils du roi Jean. Il y prit ensuite l'habit de S. Dominique, et mourut prieur du couvent de Paris et patriarche d'Alexandrie, en 1355.

La rue de S. DOMINIQUE a fourni l'un des noms comiques dont le célebre Moliere a enrichi son *Malade imaginaire.* En passant dans cette rue, il apperçoit sur la porte d'une pharmacie, un apothicaire qu'il aborde: *Monsieur, Monsieur, comment vous nommez vous ?*——l'autre étonné repond: *pourquoi?.. mais....*——Moliere insiste:—— *eh bien! je m'appelle Fleurant.* ——*Ah! je le pressentois que votre nom feroit honneur à l'apothicaire de ma comédie; on parlera long-temps de vous, M. Fleurant!*

Rue de CONFORT. Nom qu'elle tient de

la place de Confort, appelée maintenant place de S. Dominique, où cette rue vient aboutir.

Rue BELLECORDIERE. Louise Labé, dite la *Belle cordiere*, demeuroit dans ce quartier, lorsqu'on ouvrit cette rue, à laquelle on donna son nom. Tout le monde sait que ce furent les charmes de sa figure et l'état de son mari, riche marchand de cables et de cordages, qui lui valurent le surnom de *Belle cordiere*. Elle est connue dans la littérature par un recueil de vers galans imprimé en 1556, chez Detournes; en 1762, chez Duplain, et dans lequel on a toujours admiré l'ingénieuse fiction *des débats de la folie et de l'amour*, fable charmante, que plusieurs poëtes ont ensuite retournée de mille manieres différentes.

Place de l'HÔPITAL. On y voit le portail de l'hôpital, ou grand hôtel-dieu, et celui de l'église de cet hôpital; ce dernier n'a de remarquable qu'un grouppe représentant *Notre-Dame de Pitié*, par J. Mimerel, qui a fourni le dessin de cette église, et en a exécuté tous les ornemens. Sur le grand autel est un tableau très-savant de Lebrun, représentant *la Purification*, dont Benoît Audran a donné une gravure qui est très-recherchée. Dans la seconde chapelle à droite, est un tableau de Cretel. De l'autre côté, Blanchet a peint *Notre-Seigneur mort entre les bras de sa mere*. Squoniam a fait le tableau de *S. Sébastien*, qu'on voit encore dans cette église.

Ferdinand Delamonce a composé le

portail de la maison; le bas-relief qu'on voit au dessus, est de Simon. Cet hôpital est de la plus grande beauté, et le service des malades s'y fait avec autant de générosité que de soin. On y voit des salles immenses garnies de plusieurs rangs de lits arrangés avec une propreté admirable. L'avantageuse situation de deux dômes sous lesquels sont des autels, rappelle sans cesse à tous les malades cette religion consolante à laquelle ils doivent la charité qui les sert et les soulage.

Cet hôpital est un des plus anciens établissemens en ce genre. Le cinquieme concile d'Orléans, tenu l'année 549, en fait mention comme d'une fondation de Childebert, fils du grand Clovis, et de la reine Ultrogothe sa femme. Outre ce grand hôpital, ces augustes et pieux fondateurs en avoient élevé d'autres dans les différens quartiers de la ville, sous le titre d'aumôneries. Il y en avoit en Vaize, à S. Just, à S. Antoine, à Ste. Catherine, etc.

La magnifique façade qu'on a faite depuis quelques années à ce grand hôpital, du côté du Rhône, et dont l'exécution est restée suspendue, lorsqu'elle avançoit vers sa fin, est du célebre Soufflot. Childebert et la reine son épouse, sont représentés sur le frontispice de cet édifice: ces deux statues, ainsi que celles des vertus placées plus haut, sont d'excellens ouvrages de différens sculpteurs modernes.

Grande rue de l'HOPITAL. La boucherie qu'on y trouve a été construite en 1570 aux

frais de M. de Mandelot, dont il sera parlé plus au long à l'article de l'église de Ste. Croix, dans laquelle est son tombeau. Il pensoit, en faisant cette construction, qu'elle seroit d'un grand avantage pour les pauvres de l'hôtel-dieu ; et comme il ne faut rien omettre de ce qui fait connoître les bienfaiteurs de l'humanité, nous ajouterons que Guillaume Rouville, libraire célebre, fit alors à ses dépens, à l'entrée de la boucherie, du côté de la grande rue, le puits sur lequel on a ensuite construit une pompe publique.

Rue PARADIS. En 1567, les Calvinistes avoient un temple dans cet endroit.

Rue NOIRE. Rue RAISIN. Rue du PETIT-SOULIER. Rue du PLAT-D'ARGENT. Rue du PALAIS-GRILLET. Rue du CHARBON-BLANC. Rue du PORT-CHARLET. Rue BONNEVEAU. Rue du BON-RENCONTRE. Il y a dans cette rue une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-rencontre.

Rue des BESICLES. Rue des GÉNÉRALES. Rue des FANGES.

Rue GAUDINIERE. Rue du TUPIN-ROMPU. Rue MAURICO.

Rue GROSLÉE En nommant ainsi cette rue, les citoyens de Lyon ont voulu rappeler qu'elle fut habitée par la famille de ce Jean de Groslée, qui en 1360, avoit été envoyé en Angleterre pour traiter de la liberté du roi Jean, et dont les successeurs se sont signalés dans d'importantes fonctions, et par nombre d'exploits.

Place des CORDELIERS. A l'extrémité de la rue de Bon-rencontre du coté de cette place, on trouve la magnifique chapelle des pénitens du Confalon (1), dans laquelle Henri III se fit recevoir confrere à son retour de Pologne. Nicolas de Villeroi et son fils M. d'Halincourt, y ont été pareillement reçus pénitens. Cette chapelle est très-riche en peintures, sculptures et ornemens de toute espece. Les tableaux sont très-estimés; en voici les sujets et les maîtres:

La conception, est de Lebeau; *la nativité de la Vierge*, de Bernard; *l'annonciation*, de Corneille le jeune; *la visitation*, de Lafosse; *la naissance de Notre-Seigneur*, de Blanchet; *l'adoration des rois*, de Lafosse; *la circoncision*, de Sarrabat; *la fuite en Egypte*, de Corneille; *l'assomption*, de Delamonce; *le couronnement de la Ste. Vierge*, de Lebeau.

Le fond du Sanctaire est occupé par un beau groupe, représentant *l'assomption*, dessiné par Sarrabat et exécuté par Perrache le pere; au bas de ce groupe, Sarrabat a peint en camayeu *les apôtres ravis auprès du tombeau de la Ste. Vierge*. Les deux côtés sont garnis chacun de deux grands tableaux. D'abord à gauche, on voit ce tableau renommé de Rubens, représentant *Jesus mourant sur la croix et Magdelaine à ses pieds*. Ce morceau précieux qui fait l'admiration des connoisseurs, rapelle une anecdote

(1) *Voyez au mot* Pénitens.

accréditée qui honore peu l'ame de cet artiste. On prétend qu'après avoir fait consentir un homme du peuple à se laisser attacher à une croix pour lui servir de modele, il l'y poignarda, reprit promptement ses pinceaux pour rendre, avec toute la vérité possible, l'état d'un crucifié qui rend les derniers soupirs. Ce qui peut rendre vraisemblable cette horrible histoire, c'est le visage de ce Christ qui exprime, non l'amour et la tranquillité d'un dieu sauveur expirant librement pour le genre humain, mais la rage et le désespoir d'un homme qui meurt révolté de son supplice et furieux contre son assassin.

Vis-à-vis de ce tableau est une *descente de croix*, par un des meilleurs éleves de Rubens. Les deux autres, sont de Crétel. On peut encore voir dans le vestibule plusieurs morceaux de Blanchet et de Vignon.

Tous les tableaux de cette superbe chapelle sont richement encadrés dans une boiserie ornée de sculptures, faites par Simon et Lamoureux, habiles éleves de Coustou.

L'église des Cordeliers contiguë à la chapelle des Confalons, est un édifice vaste et simple, dans le goût gothique. On y voit plusieurs bons tableaux. En entrant par la place et à droite, on remarque d'abord une *Ste. Genevieve*, par Lucio Massari, éleve de Louis Carrache; à côté *l'ascension*, par Perrier le jeune. Dans la chapelle de S. Maurice est un tableau de Jacques Blanchart, représentant plusieurs saints et saintes. Dans une

chapelle au dessus est un tableau du même, où il a peint *la Vierge, ayant à ses pieds un évêque et une femme avec un enfant.* A la chapelle en montant, est un *S. François*, par Leblanc, qui a peint encore le tableau, dont le fond de cette aile est garni : c'est *une vierge dans une gloire.*

Le tableau du grand autel, est de François Perrier. En revenant par l'aile gauche, on voit dans une chapelle un tableau *de l'assomption* sur bois, par François Porbus. On trouve ensuite celle des peintres, sur l'autel de laquelle est un ouvrage de Blanchet; le morceau de peinture qui est vis-à-vis, passe pour le chef-d'œuvre de Jacques Stella, qui l'a exécuté pendant son séjour à Rome.

On conserve dans la maison des Cordeliers le chef de S. Bonaventure, qui y est mort pendant le deuxieme concile de Lyon. Au milieu de la place, s'éleve une colonne surmontée d'une statue d'*Uranie*, par Clément Jayet; la base de cette colonne fournit une fontaine publique, sur laquelle on pourroit inscrire ces deux vers:

» Vous qui couriez aux mers, arrêtez, onde pure,
» Obéissez, servez le roi de la nature. »

L'édifice de la salle du concert qu'on remarque sur cette place est devenu presque inutile; il sert à prouver qu'en 1724, temps où il fut construit, le goût de la musique étoit plus général à Lyon qu'aujourd'hui. La façade est agréable.

Rue de la GERBE. Dans une des maisons de cette rue, appelée *maison Sabot*, sont des peintures assez bien conservées de Vanderkabel.

Rue des FORCES. Rue des PRÊTRES.

Rue de VILLARS. C'est un trop indigne monument pour rappeler à la postérité que cette famille de Villars, qui a donné à la France un grand maréchal et des prélats célebres, étoit originaire de Lyon, où elle a demeuré long-temps.

On trouve à l'extrémité de cette rue, une chapelle de S. Charles, qui n'a rien de remarquable.

Rue de la POULAILLERIE. L'une des plus considérables maisons de cette rue a servi d'hôtel de ville. Paradin présume qu'elle avoit précédemment été le palais de nos évêques, lorsque leur siége étoit à S. Nizier.

Rue BUISSON. Rue du CONCERT.

Quai du RHÔNE, dont une partie porte le nom du cardinal de Retz; la seconde, celui des Cordeliers; et la troisieme, celui de l'hôpital. Ces trois quais qui n'en font qu'un, par leur succession le long du Rhône, sont garnis de parapets solides, coupés de distance en distance pour le débouché des ports, et embellis d'un trottoir commode. Le quai de l'Hôpital, fait sous la conduite de M. Delamonce, est le plus remarquable par le port qui y a été construit sur le modele du fameux port *Ripete* à Rome. La forme de ce port consiste en un demi ovale en saillie, accompagné de deux rampes insen-

sibles en fer à cheval, qui vont aboutir à un abreuvoir. Au-delà de ces rampes, à droite et à gauche, est une descente composée de six groupes de marches ondées, et d'autant de repos. Si cet ouvrage n'est pas une imitation parfaite du port de Rome, c'est que l'artiste a été gêné dans l'exécution, par rapport à l'étendue et aux embellissemens.

§. IV.

Quartier de SAINT-NIZIER.

Place de la FROMAGERIE. Elle est contiguë à celle qui se trouve devant l'église de S. Nizier. Le portail de cet édifice, quant à sa partie réguliere, est de la composition de Philibert Delhorme, aumônier de François I. Le peu d'accord qu'on remarque dans l'ensemble, vient de ce que ce portail ayant été repris sur une ancienne construction, a été abandonné trop tôt pour devenir symétrique et parfait. Ce morceau d'architecture n'est pas achevé. Le clocher porte une aiguille d'une élévation supérieure aux édifices les plus élevés de la ville. Cette église est très-ancienne, on y voit encore sous le pavé du sanctuaire, un oratoire souterrain, où l'on prétend que S. Pothin célébroit les saints mysteres. Dans le 4.e siecle, on bâtit sur cette chapelle une église, qu'on dédia aux apôtres et à ce saint évêque; elle a été le siége épiscopal, il y fut établi et y a resté jusqu'à la fin du même siecle. Au 6.e, elle prit le nom

de S. Nizier, qui y avoit été inhumé. Celle qu'on voit aujourd'hui a été construite en 1300, par Pierre Renouard et ses héritiers, citoyens pieux, qui en firent les frais. La voûte en est estimée, à cause de sa grande portée et de la hardiesse de son trait surbaissé.

Le chœur est décoré de huit tableaux qui sont : *le paralytique à la piscine*, par Spier; *le centenier exaucé*, du même peintre; *les aveugles guéris*, par Blanchet; *la multiplication des pains* du même; *les vendeurs chassés du Temple* : c'est le meilleur de Spier; *la femme adultere* par Blanchet; *le possédé guéri*, par Spier; et *les enfants appelés par J. C.* par Blanchet.

Sur l'autel qui est à droite dans la croisée, on voit encore un tableau excellent, représentant *une descente de croix*. De l'autre côté, sur l'autel de Ste. Anne, est un morceau de sculpture représentant cette sainte. Ce groupe a été fait par Coustou l'ainé, à son retour d'Italie.

Au-dessus de la porte de la sacristie, est un petit tableau dont les connoisseurs font beaucoup de cas, et qu'ils attribuent assez unanimement à Guillaume Courtois. Il représente *la Ste. Vierge à genoux devant le Sauveur, qui lui montre un petit ange, lequel avec des tenailles, arrache la langue à un démon.*

La chapelle de S. Joseph, à côté de la petite porte, renferme un très-bon tableau de *S. Joseph mourant*; il est de Jean Ruel. Celle de la Ste. Vierge, est enrichie de l'un des chef-d'œuvres d'Antoine Coysevox. C'est une très-belle statue de la Vierge, que cet

artiste avoit fait pour orner la maison de l'angle de la rue du Bât-d'argent, vers la place du Plâtre, d'où elle a été transférée dans cette chapelle. Les ornemens de l'autel sont de Perrache le fils.

Dans la place de S. Nizier, on trouve une petite chapelle très-ancienne. C'est celle de S. Jacques, dans laquelle se tinrent les premières assemblées municipales en 1228 (1).

Rue de la FROMAGERIE. Rue de la LIMACE.

Rue des TROIS-CARREAUX. L'enseigne des Trois carreaux qu'on a mise au milieu de cette rue, lui a fait quitter le nom qu'elle portoit auparavant, et qui lui conviendroit encore aujourd'hui : elle s'appeloit, *rue de la Draperie*.

Rue MERCIERE. Toute mal percée et mal bâtie qu'est cette rue, elle est néanmoins une des plus intéressantes de la ville. Elle présente un abrégé de tout son commerce; il n'est rien qu'on n'y puisse acheter. Les libraires y sont presque tous réunis; dans tous les temps l'Imprimerie a paru s'y plaire. Cette rue auroit pu s'appeler la rue des Imprimeurs, tant à cause du grand nombre d'artistes en ce genre qui l'ont habitée, qu'à cause de la célébrité qu'ils y ont acquise. Dès le 15e. siecle, cet art fut porté à sa perfection dans la ville de Lyon par les Gryphes, Les Dolet, les Detournes,

(1) *Voyez l'*Abrégé historique *au commencement du volume.*

les Rouville, etc. dont les éditions sont encore recherchées des curieux à cause de la réunion rare des bons caractères, du beau papier et de l'exacte correction. Le plus célebre de tous a été Sébastien Gryphe, à qui les savans d'alors donnerent les plus grands éloges. Le fier Scaliger lui dédia un de ses livres; Conrard Gesner lui adressa la dédicace du douzieme Livre de ses pandectes; et Dolet, celle du quatrieme Livre de ses poésies. Le poëte Voutéle compara avec les deux imprimeurs les plus fameux de son temps, dans ces vers qu'il fit en son honneur :

Inter tot ncrunt libros qui cudere tres sunt
Insignes, languet cætera turba fame:
Castigat Stephanus, sculpsit Colinæus, utrumque
Gryphius edoctâ mente, manûque fecit.

Griphe mourut en 1556. L'épitaphe singuliere qui fut imaginée pour son tombeau, par un parisien, résidant à Lyon, mérite d'être conservée : *La grand'Griphe qui tout griphe, a griphé le corps de Griphe, le corps de ce Griphe; mais non le lot, non, non, jamais.*

Rue des BOUQUETIERS.

Pont de PIERRE. Il a été bâti en 1060 par Humbert, archevêque de Lyon, qui n'avoit que 4000 liv. de revenu. La chapelle qu'on voit au milieu, avoit dans sa coquille une statue de la Ste. Vierge, par Mimerel; elle est tombée de vétusté. Cette pieuse construction, date de la maladie contagieuse

qui ravagea la ville en 1628. On y disoit la messe pour les pestiférés rassemblés sur les quais.

Le P. Grillet jésuite, raconte dans l'histoire qu'il nous a laissée de cette calamité, que pour réparer les ravages que la mort faisoit alors, les femmes qui survivoient à leurs maris, avoient grand soin de se remarier aussi-tôt qu'elles devenoient veuves; tellement qu'à la fin des quatre mois, pendant lesquels dura le mal contagieux, il s'en trouva une qui, dans ce court espace de temps, *avoit eu six maris, les avoit tous ensevelis*, et en étoit probablement au septieme.

Le premier arc du pont de Pierre, du côté de S. Nizier, est appelé, dans les anciennes histoires, *l'Arc merveilleux*. Ce nom lui venoit de l'antique fête *des merveilles*, par laquelle, bien avant le 12e. siecle, on célébroit, chaque année au mois d'août, comme une merveille glorieuse pour Lyon, le martyre de plus de dix-neuf mille victimes immolées pour la foi dans cette ville. Cette fête, moitié religieuse, moitié profane, commençoit par des litanies que le clergé, suivi du peuple, chantoit sur la riviere, dans des bateaux bien ornés, en passant sous cet arc, sans doute, parce qu'elle y étoit plus navigable que sous les autres. Ensuite pour amuser le peuple rassemblé sur le rivage, on précipitoit de *l'arc merveilleux* dans la Saône, des bœufs et des taureaux. Le rassemblement que cette fête occasionnoit, donna naissance aux fameuses foires qui s'établirent, à la même époque,

sur ce rivage, et dont nous parlerons tout-à-l'heure.

Quai de VILLEROI. Quai de S. ANTOINE. Quai des CÉLESTINS.

Le quai de la Saône qui commence au pont de Pierre et se prolonge jusqu'au pont de Bellecour, est divisé en trois sections : La premiere porte le nom de M. de Villeroi, sous les auspices de qui elle a été construite; la seconde tient son nom du monastere de S. Antoine, dont on voit encore des restes au milieu de ce quai; et la troisieme à reçu le sien des religieux Célestins, qui ont existé vers l'extrémité méridionale du quai.

Le port du TEMPLE qu'on y trouve rappele l'établissement des Templiers, qui subsista en cet endroit jusqu'en 1311. Les Célestins qui leur avoient succédé ont été supprimés en 1779. Leur maison claustrale est remplacée par un magnifique hôtel, derriere lequel on fait une salle de spectacle et un jardin public.

L'on voit sur ce quai, à quatre époques de l'année, savoir, aux rois, à pâques, en aoust et à la toussaint, un reste des fameuses foires établies à Lyon par Louis XI, d'après l'idée que lui en donna cette foire des *merveilles* dont nous venons de parler. Les priviléges que ce prince leur accorda les rendirent en peu de temps très-célebres. En 1476, 14 ans après leur établissement, ce monarque les fit voir à Réné son oncle, roi de Sicile et de Provence, comme une chose digne de sa curiosité. Lyon étoit

redevenu célebre par ses foires et ses marchés ; « mais, dit Rubis, le malheur des » temps ayant introduit les douanes, » grandes gabelles, etc. nous avons vu le » commerce, provenu de la franchise et » exemption premiere desdites marchan- » dises, aller en diminuant et être réduit » quasi à néant ; et Geneve et plusieurs » autres villes étrangéres s'augmenter de » nos dépouilles. »

Rue ECORCHEBŒUF. Elle paroît aussi ancienne que la fête des merveilles dont nous venons de parler. Il y a grande apparence qu'on y abordoit et mettoit en pieces les bœufs jetés dans la riviere, lors de cette réjouissance publique.

Rue de la MONNOIE, à l'entrée de laquelle se trouve un hôtel des Monnoies où l'on frappe de toutes les especes qui ont cours en France.

Rue du PETIT-DAVID. Rue CHALAMONT, ou des SOUFFLETIERS, ou de la MORT QUI TROMPE. Le premier de ces noms fut celui d'un notable citoyen de Lyon, au 13. siecle ; le second, vient des marchands établis dans cette rue ; et le troisieme, d'une vieille enseigne qui représentoit *un squelette embouchant une trompette.* Peut-être avoit-elle quelque rapport à la peste de 1628, dont nous venons de parler.

Rue du BOIS. Quelque temps après que la ville se fût étendue du côté de S. Nizier, et que quelques maisons eurent été construites dans ce quartier, les confins de la ville furent posés à l'endroit de cette rue.

» Les fossés de Lyon, sous Philippe-le-Bel, » dit le P. Menestrier, prenoient depuis » le port Chalamont, le long de la rue du » Bois jusqu'au Rhône; et cette rue ne fut » ainsi nommée, que parce qu'on y exposoit » le bois à vendre. »

Rue GRENETTE. Elle s'est toujours appelée de ce nom, parce qu'elle a toujours servi pour le marché des grains. En 1300, il n'y en avoit pas de plus belle et de plus spacieuse dans la ville, c'est là que se faisoient les tournois et autres jeux publics. En 1536, le comte de Montécucully y fut tiré à quatre chevaux, pour avoir empoisonné le dauphin, fils de François I, dans le jeu de paume, dont l'église des religieuses de Ste. Claire occupe l'emplacement.

Rue TUPIN. Ce nom est dérivé de celui de *tupineis*, espece de jeu public qui se faisoit dans cette rue, par les pages et écuyers des grands seigneurs, tandis que ceux-ci se livroient dans la rue voisine aux différens exercices de la chevalerie. Pour le jeu des *tupineis*, on suspendoit d'abord avec une corde en travers de la rue, une marmite de terre, appelée *tupin*; on la remplissoit d'eau et l'on attachoit un anneau au-dessous. Les joueurs montés sur des chevaux de parade, venoient ensuite au galop, avec des lances, contre cette cruche. Celui qui enfiloit adroitement l'anneau, ne faisoit répandre l'eau que sur la croupe de son cheval, sans en être mouillé; et ceux qui mal-adroitement donnoient contre le vase, en faisoient verser l'eau sur eux-mêmes. Au lieu de casque

casque à visiere fermée, qui étoient en usage dans les tournois d'alors, on se servoit, pour les courses des *tupineis*, d'un simple pot de terre.

Rue FERRANDIERE. Place GRENOUILLE.

Rue THOMASSIN. La plupart des maisons de cette rue ayant été bâties par la famille Thomassin, dont plusieurs membres avoient passé dans les grades consulaires au 14e. siecle, le Consulat permit en 1499, à un Thomassin qui avoit alors la juridiction de la Conservation, de donner son nom à cette rue.

L'emblême que le fameux Gryphe mettoit au frontispice de tous ses Livres, se trouvant sur la porte de l'une des maisons de la rue dont nous parlons, on ne doute pas qu'il n'y ait demeuré. C'est un griphon sur un cube, lié par une chaîne à un globe ailé, avec cette devise empruntée de Cicéron, dans sa lettre à M. Plancus, *Virtute duce, comite fortunâ.* « La vertu pour guide, et la fortune pour compagne ».

Rue des QUATRE CHAPEAUX. Rue de LA PLUME. Rue de L'AUMÔNE.

Rue VANDRAN. Elle fut sans doute habitée à son origine par Jean Vandran, qui étoit un des cinquante principaux citoyens choisis pour composer le premier conseil municipal qu'on vît à Lyon. Elle a porté aussi le nom de rue Maudite, parce qu'elle a donné naissance à Pierre Valdo, auteur de la secte des Vaudois, qui fut chassé de la ville.

Les portraits de Louis XV et de son épouse qui sont sur les cheminées, ont été copiés d'après Vanloo. Au milieu de cette première salle, en face du balcon, est la porte d'une chapelle, dans laquelle on peut voir *une descente de croix*, du vieux Palme.

C'est dans cette grande salle que l'on a célébré, depuis 1655, le 21 Décembre de chaque année, la fête civique de la proclamation des nouveaux magistrats, qui date de l'origine du gouvernement consulaire, et qui jusqu'alors s'étoit faite dans l'église de St. Nizier. L'usage d'une harangue,

---

Cet immense plafond étoit presque entièrement consacré à la gloire de Louis-le-Grand; on y voyoit le temple d'Auguste d'une forme circulaire, au milieu duquel étoit Apollon assis sur un lion, entouré des autres signes du zodiaque et de plusieurs figures de femmes, portant les emblèmes de l'abondance et de la félicité. Deux grands tableaux occupoient les deux côtés : l'un représentoit la fondation de Lyon, par Plancus, qui faisoit sortir une nymphe de la terre; le second représentoit Louis-le-Huttin, unissant cette ville à la France. Les quatre angles de la salle étoient occupés par les quatre élémens; sur les bords de la toile, on voyoit les portraits des treize Louis, rois de France, les armes du roi, de la ville, du gouverneur. Blanchet avoit encore peint sur les murailles, l'histoire d'Alexandre, d'une maniere allégorique à celle de Louis XIV. On y remarquoit ce conquérant de l'Asie, pleurant de jalousie sur ses lauriers, à la vue des belles actions du monarque françois.

adressée par un orateur habile, aux citoyens rassemblés, s'est conservé depuis lors jusqu'à notre temps. Cette fête a été regardée avec raison, comme un triomphe pour l'éloquence. Ce n'étoit pas seulement les esprits que l'orateur maîtrisoit, il devenoit réellement le chef de la Cité. On crut devoir lui déférer les honneurs de la présidence et du commandement, parce qu'on le considéra comme l'oracle du génie. Est-il une ville où l'on rende un hommage plus solemnel à son empire ?

Au fond de la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, est l'entrée d'une autre salle, sur la cheminée de laquelle on avoit un tableau d'*Henri IV, couronné par la Victoire*; il est de Blanchet, qui a fait aussi le plafond. On remarquera encore plusieurs portraits d'échevins, parmi lesquels il en est de Leblanc, de Panto, de Verdier pere, et de l'auteur du plafond. Dans un coin est un monument d'antiquité qui a été trouvé sur la montagne de Fourvieres. C'est un autel antique, quarré, avec base et corniche, de la hauteur de quatre pieds, et de la largeur de dix-huit pouces. Il porte une inscription, qui nous apprend qu'il a servi au sacrifice que la ville de Lyon fit pour la santé d'Antonin, et la prospérité de la colonie Lyonnoise. Au milieu de cette inscription est, en demi-relief, la figure d'une tête de taureau, couronné d'une guirlande de grains; à gauche, est la tête d'un bélier, avec semblables ornemens; et

à droite, un couteau, à égorger les victimes.

Le plus beau morceau de peinture qu'il y ait dans l'hôtel-de-Ville, est le plafond de la salle de la *Conservation*, qui se trouve à la suite de l'aile gauche. C'est encore un ouvrage de Blanchet. La Conservation est un tribunal établi, pour connoître et juger les affaires relatives au commerce.

Dans le pavillon qui termine cette aile gauche de l'hôtel-de-Ville, sont les salles de l'académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, ainsi que la belle bibliotheque qui lui a été léguée par M. Adamoli. Cette bibliotheque est ouverte au public tous les mercredis, depuis Pâque jusqu'au 15 Septembre, le matin à 8 heures jusqu'à midi : l'après-midi, à 3 heures jusqu'à 7 ; et depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâque, le matin à 9 heures jusqu'à midi : l'après-midi, à 2 heures jusqu'à 5.

La ville de Lyon, née pour ainsi dire sous les auspices d'une académie, n'a presque jamais existé, sans un établissement de ce genre. On se rappelle l'école de sagesse, appelée *Athenas*, et les concours littéraires de Caligula, dont nous avons parlé (1).

---

(1) *Voyez l'article* Ainay, *auquel nous ajouterons ici qu'au cinquieme siecle il y avoit à Lyon de célebres professeurs, dont parle Sidonius Apollinaris; que cette ville étoit appelée* le col-

En 1500, il existoit sur la montagne de Fourvieres, une ancienne et célebre académie, de laquelle étoient Clément Marot, Louise Labé, Symphorien Champier, le poëte Vouté, etc. Cette académie, ayant ressenti les effets du temps qui mine tout, fut renouvelée 70 ans après, par Nicolas de Langes, qui l'assembla dans sa maison située à Fourvieres, à laquelle il avoit donné le nom d'Angélique.

En 1700 s'est formée la société littéraire qui subsiste aujourd'hui, et à laquelle s'est réunie une société des beaux arts, établie en 1745. Cette académie a trois séances publiques dans l'année : savoir, le second mardi après Quasimodo, le mardi après la fête de St. Louis, et le premier mardi de Décembre. Ces séances sont fort intéressantes, et par les sujets qu'on y traite, et par la maniere dont ils y sont traités. On y entend souvent d'excellentes dissertations.

---

lége public, et comme l'université établie en-deçà de la mer, *et qu'il falloit y avoir étudié pour être bien reçu par-tout. Charlemagne à son retour d'Italie, y amena de bons professeurs. Dans une vie de St. Mayeul, écrite par St. Odile, qui vivoit au* 10e. *siecle, cette ville est nommée* la mere et la nourrice de la philosophie. *On l'y enseignoit avec beaucoup de distinction, ainsi que la Jurisprudence et les Belles-Lettres, au* 13e. *siecle, dans des écoles publiques, qui depuis ont été transférées à Bourges, sous le titre d'université.*

Chacune des neuf Muses y reçoit tour-à-tour et fréquemment, des hommages dignes d'elles. Racine le fils, Voltaire, Mably, Vaucanson, Boufflers, Buffon, Franklin, Thomas y ont présenté leur tribut, comme les Borde, les Millot, les Poivre, les Prost de Royer, et quantité d'autres Littérateurs, dont la juste célébrité réfléchit sur cette académie dont ils étoient membres.

La place des Terreaux de Lyon a la même destination que celle de Grêve à Paris. On y exécute ceux que la justice humaine, condamne au supplice.

Mrs. de St. Marc et de Thou y ont été décapités. (1) Parmi les exécuteurs qui y ont exercé leurs tristes fonctions, il en est qui méritent d'être cités. Presque de nos jours, une femme, déguisée en homme, les a remplies pendant plusieurs années, avec une inconcevable assurance, sans être reconnue. Son secret fut enfin trahi par une fille avec laquelle elle avoit contracté mariage, pour rendre l'illusion plus complette. C'est par cette révélation, que celle-ci se vengea des mauvais traitemens que son prétendu mari lui faisoit éprouver, à cause des liaisons qu'elle avoit et qu'il s'avisoit d'appeller adulteres. Le faux mari fut reconnu pour femme et condamné au bicêtre; mais elle fut dispensée de cette pénitence par un homme qui l'épousa, plutôt sans doute par pitié que par gout. Ainsi

(1) *Voyez au mot* Feuillants.

l'on vit le double phénomene du sexe reputé le moins sensible, se signalant par un excès de compassion; et du sexe le plus délicat, le plus sensible, déployant un héroïsme monstrueux de courage et d'insensibilité.

L'abbaye royale de St. Pierre a sa façade principale sur la place des Terreaux. C'est un édifice orné de deux ordres d'architecture en pilastres, le dorique et le corynthien. Un troisieme ordre en attique s'éleve aumilieu, et va accompagner un belvedere à l'italienne, qui domine la façade. Il s'en faut bien que cet ouvrage imposant soit parfait; il manque de régularité, et les sculptures n'en sont pas achevées. L'intérieur de la maison répond à ces dehors majestueux. Le parterre, enfermé par quatre grands corps de bâtimens, est entouré d'un portique, surmonté d'une terrasse découverte. Le réfectoire et la salle du chapitre, sont les pieces les plus décorées. Crétel en a fait les peintures, et les figures en stuc qu'on y voit, sont du dessin de Blanchet.

Rue ST. PIERRE, dans laquelle est l'entrée principale de l'église du monastere dont nous parlons. Cette église a de remarquable une sacristie, dont la voûte à trait surbaissé supporte la tribune qui sert de chœur aux religieuses de cette abbaye. Le sanctuaire a été embelli, d'après les idées de Blanchet. Les sculptures ont été exécutées par Bidaut, Simon, Lacroix et Chabry

Les tableaux du sanctuaire sont de Blanchet, ainsi que ceux des chapelles.

Le testament de St. Ennemond autorise à dire que ce monastere, dont il fut le bienfaiteur, tire son origine des premiers temps du christianisme. Il passe pour avoir été fondé bientôt après le martyre de St. Irénée, par un seigneur nommé Albert, qui fut des premiers à embrasser la foi. Leydrade, archevêque de Lyon, au 9e. siecle, a donné de grands biens à cette abbaye, qui a été pillée plusieurs fois et reconstruite vers le milieu du siecle dernier. Les grandes richesses que possede ce monastere, lui sont principalement venues des princesses de la maison de France et de celle de Lorraine, qui y sont mortes religieuses.

Rue de la CAGE. Rue du BESSART (1). Rue de la PÊCHERIE. Rue de la PALME.

Place de la PLATIERE. L'église qu'on y trouve, n'étoit dans son commencement qu'un oratoire dédié à la Sainte Vierge, et qu'on nommoit la chapelle de Notre-Dame-du-Bois, parce qu'elle étoit hors de la ville, dans une forêt, dont le défrichement donna une place considérable qui valut ensuite à ce local le nom de *la Platiere*. Cette église renferme cinq tableaux de Blanchet, dans le sanctuaire; et un excellent morceau d'Alexandre Varatori de

(1) *Voyez ci-après la rue* Lafont.

Vérone, dans une chapelle à côté de l'épître.

Rue de la LANTERNE. Rue de la LUISERNE. Rue de l'ANE.

Rue de l'ENFANT QUI PISSE. Une enseigne fort singuliere, enlevée depuis quelques années, a donné à cette rue ce nom ridicule. C'étoit une statue représentant un enfant dans l'attitude indécente d'un espiégle qui veut arroser les passans. Une vieille tradition assure que dans les réjouissances publiques, l'espiéglerie de l'enfant servoit à faire couler du vin pour le peuple.

Place de l'HERBERIE. Rue MALPERTUIS.

Rue St. CÔME. Elle tire son nom d'une petite chapelle de la plus haute antiquité, qui a été l'oratoire d'une recluserie établie en cet endroit (1).

* Rue ROLLAND.

Grande et petite rue LONGUE. Le commerce de la toilerie s'y fait plus spécialement que par-tout ailleurs.

Rue de la SIRENE. L'Hôtel de *Notre-Dame de Pitié* établi dans cette rue, est une auberge où J. J. Rousseau a logé avec le musicien Lemaître, son compagnon de voyage, dont il parle au 3e. livre de ses *confessions*, vers la fin.

Rue du MAI-CONSEIL. Rue GENTIL.

Rue NEUVE, à l'extrémité orientale de laquelle on trouve la place du collége de la Trinité. François I. ayant ordonné que les biens

(1) *Voyez à la Table le mot* Recluserie.

des confrairies mal administrées, seroient employés à des établissemens utiles, les échevins de Lyon destinerent la maison et les fonds d'une ancienne confrairie, qui étoit sous le vocable de la Trinité, à l'établissement d'un collége. Cette association, dont il reste encore des vestiges, avoit dans l'église de St. Nizier un autel qu'on y voit encore, et ses biens consistoient en des vignes, situées dans l'emplacement du collége, de la rue Buisson, et des édifices d'alentour.

Le célebre jésuite Edmond Auger, aumônier de Henri III, profita de la reconnoissance que la ville lui témoignoit, à cause des services qu'il lui avoit rendus pendant une peste, et durant les troubles du calvinisme, pour établir ses confreres dans ce collége. L'expulsion des séculiers qui le régissoient auparavant, quoique suspects d'hérésie, venoit d'être décidée par l'événement qui avoit fait massacrer Barthelemi Anneau, le principal d'entre eux, sur lequel le peuple se jetta avec fureur, parce qu'on avoit jetté, par une fenêtre de cette maison, une pierre au St. Sacrement qu'on portoit dans la rue. L'installation des Jésuites dans ce collége, est de 1567. Depuis ce temps, il a été rebâti sur le plan de Martel-Ange, frere jésuite de Lyon, habile architecte, dont cet édifice fut le coup d'essai. L'église n'est pas fort réguliere, mais elle est enrichie de marbres de toute espece. Il est peu d'église dans le royaume qui puisse lui disputer à cet égard. On y voit dans le

fond un grand tableau, qui représente le mystere de la Trinité. Il est de Leblanc. Tout l'ouvrage du sanctuaire et de l'autel a été travaillé à Carare, d'où l'on a fait venir des ouvriers pour le mettre en place : aussi l'assemblage des différentes parties est parfait. Les sculptures paroissent d'excellentes mains, sur-tout celles des angles du coffre de l'autel. Les tribunes ont été faites d'après les dessins de Blanchet, et les chapelles qui sont au-dessous, d'après ceux de Beauregard, éleve de Blanchet. La voûte de l'église a été peinte à-fresque, par le frere Labbé, très-renommé dans ce genre.

La chaire, remarquable par les marbres et les bronzes dont on l'a enrichie, est appliquée d'une maniere ingénieuse à la muraille, et paroît se soutenir en l'air. Elle est de la composition de Ferdin. Delamonce.

Depuis la suppression des Jésuites, le collége de la Trinité a passé sous la direction des PP. de l'Oratoire, qui y enseignent la Théologie, la Philosophie, la Physique, les Mathématiques, la Réthorique, les Humanités, les langues françoise et latine.

C'est dans cette maison qu'on voit la fameuse Bibliotheque de la ville. L'immensité du vaisseau où elle est placée, sa situation agréable, et sur-tout le nombre immense de livres qu'elle renferme, la mettent au rang des plus belles bibliotheques de l'Europe. Elle est ouverte au public, depuis la St. Martin jusqu'au 15 d'août, le mardi et jeudi à huit heures et

demie du matin jusqu'à onze : l'après midi, à deux heures et demie jusqu'à six ; et tous les samedis, le matin. Elle devroit l'être tous les jours.

Parmi le grand nombre de livres rares dont cette bibliotheque est enrichie, on distingue, 1°. un *Tite-Live*, en 2 vol. in-fol. sur un beau velin historié, imprimé en 1470, à Venise, par Vindelin de Spire. 2°. *L'histoire Naturelle de Pline*, imprimée deux ans après dans la même ville, par Nicolas Jenson, sur velin, en 2 vol. in-fol. 3°. Un *Cicéron*, en 4 tom. imprimé à Milan, en 1490 et 1498, par Alexandre Minutianus. Peu de personnes connoissent cette édition. 4°. La *Bible de Gryphius*, et les *Commentaires* de *Dolet*; celle de Neufchâtel, imprimée en 1535. 5°. Les *œuvres* de *Luther*, en 7 vol. in-fol., dans le dernier desquels on voit la fameuse conférence de l'auteur avec le diable. 6°. Le *Talmud*, par Daniel Bombergue; c'est le plus fort ouvrage qu'on ait jamais imprimé en hébreu. 7°. Le *Nouveau Testament*, imprimé en 1549, in-16., par Robert Etienne : édition appelée par les libraires : *ô Mirificam!*

On trouve encore dans cette bibliotheque, les magnifiques éditions du Louvre : *le breviaire de Louis XIII*, en deux gros volumes, recueillis et arrangés par lui-même, l'*histoire de Louis-le-Grand, par les médailles*, envoyée par ce prince au collége de Lyon, avec la description du Carrouzel de 1662; on trouve tous les grands corps d'ouvrages, dans tous les genres de littérature, les bi-

bliotheques les plus recherchées, telles que celles de *Gesner*, de *Possevin*, de *Bodley*, des écrivains Espagnols, etc. ; enfin un ouvrage, qu'on peut appeler unique en France et peut-être en Europe, c'est une *histoire générale de la Chine*, en 30 vol., imprimés à Pékin, en beau papier et en beaux caracteres chinois. Chaque vol. a 14 pouces de long, sur 7 de large. C'est un présent que le P. Parenin, jésuite et missionnaire à la Chine, a envoyé au collége de Lyon, où il avoit été élevé.

Cette bibliotheque contient en outre, quatre cents manuscrits environ, parmi lesquels il s'en trouve de très-curieux, tels que *le livre des Evangiles*, sur parchemin, en caracteres carlovingiens, et que l'on croit de la main de St. Agobard, dans le 9e. siecle; un Pline sur velin, d'environ quatre cents ans, cité par le P. Hardouin; un herbier sur velin, avec figures, qu'on juge avoir six siecles d'ancienneté, etc. etc.

On remarque dans la magnifique salle de cette bibliotheque, un grand tableau représentant Louis XIV à cheval et couronné par la victoire: c'est un des chef-d'œuvres de Mignard. On voit encore le portrait du P. la Chaise, qui a donné à ce collége son cabinet de médailles; et le portrait de M. Perrachon, qui a légué un fonds de 300 liv. de rente, pour augmenter cette bibliotheque. C'est contre cet honnête citoyen, que le poëte Gacon, fit la satyre du *poëte sans fard*.

Le cabinet des médailles, donné par le

P. la Chaise, occupe une salle voisine de la bibliotheque. Il offre une immense collection de médailles, entre autres, celle que porterent à leur cou., en 1566, les fondateurs de la république d'Hollande; celle que les protestans prétendent avoir été frappée à Rome, au sujet de la St. Barthélemi, et qui est devenue très-rare, parce que les papes qui l'ont désavouée constamment, ont fait tous leurs efforts pour la supprimer. On voit encore dans ce cabinet, un grand nombre d'idoles Egyptiennes, Grecques, etc. des lampes antiques, des urnes, des lacrymatoires, etc.

Au dessous du vaisseau qui contient la bibliotheque, est une chapelle richement ornée, d'après les dessins de Blanchet, qui en a fait toutes les peintures; celle de la voûte est du frere Labbé.

Il y a encore dans la maison du Collége un observatoire, qui a été souvent d'un grand secours à l'académie des sciences de Paris. On le doit au P. de St. Bonnet, ami particulier de Cassini, qui en donna les dessins et le fit exécuter en 1701. Ce religieux, devenu partisan du systéme de Descartes sur l'ame des bêtes, répondoit aisément à toutes les objections de ses confreres, mais il convenoit franchement qu'il ne savoit que dire à celle du chien de la maison de campagne des Jésuites, qui l'accabloit de caresses et lui témoignoit le plus grand attachement.

La réputation des grands professeurs, qui ont enseigné dans ce collége, l'ont

rendu très-célebre. Il a produit un grand nombre d'écrivains distingués dans tous les genres. La gloire de cette maison étoit liée à celle des P.P. Théophile Rainaud, Honoré Fabry, Claude de la Colombiere, Claude Milet de Chales, Claude-François Ménestrier, François Pomey, Joseph Joubert, Jean Croiset, Dominique de Colonia, qui y ont passé leur vie et fini leurs jours.

Rue MAINIER.

Rue MULET. Elle offroit dans son origine des ressources aux muletiers de Provence, qui, pour cette raison, venoient y loger.

Rue du BAT-D'ARGENT. La proximité de la rue mulet, attira dans celle-ci la plûpart des bâtiers de la ville. Il paroît qu'ils y firent bien leurs affaires, puisqu'ils donnerent, pour enseigne à leur quartier, un bât d'argent.

Rue et place du PLATRE. Après le 2e. concile de Lyon, qui se tint en 1271, et dans lequel se fit la réunion des Grecs et des Latins, sur la procession du St. Esprit, M. Legris, curé de St. Pierre, qu'on croit avoir été promoteur à ce concile, fonda, en mémoire de cet événement, aux fêtes de la pentecôte, deux processions au retour desquelles, on s'assembloit à la place du Plâtre, sous une verte feuillée, où l'on dansoit, après avoir distribué du pain aux pauvres; on prétend que c'étoit le curé Legris et l'abbesse de St. Pierre, qui ouvroient le bal. La simplicité de mœurs qui toléroit un pareil

usage, a duré long-temps: lorsque Louis XII tint à Milan une cour plénière, en 1501, on vit danser aux bals qui s'y donnerent, les cardinaux de Narbonne et de St. Séverin. Le cardinal Palavicini rapporte qu'en 1562, on donna dans la ville de Trente pour le roi d'Espagne, un bal auquel les dames furent invitées; ce fut le cardinal de Mantoue qui l'ouvrit, et beaucoup de prélats y danserent.

Rue CLERMONT. Rue de l'ARBRE-SEC. Rue PISEY. Les premieres maisons qu'on y construisit, furent bâties en terre: ce genre de murailles s'appele à Lyon, *mur de Pizey.*

Rue HENRI.

Rue BASSE-VILLE. Cette rue, la plus ancienne de ce quartier, a pris son nom de la pente que cet emplacement avoit vers le Rhône, lorsqu'on prolongea la ville de ce côté-là.

Rue COMMARMON.

Rue du GARET dans laquelle on trouve la maison des missionnaires de St. Joseph, qui doivent leur établissement à Jacques Cretenet, chirurgien de Lyon, mort en 1666. Le sanctuaire de leur église est curieux. Le dessin est de Blanchet, qui en a peint les tableaux. Celui du milieu est du plus grand prix.

Rue LAFONT ou des ÉCLOISONS. L'ancien canal dont nous avons parlé, au mot *Terreaux*, avoit une écluse dans cette rue, d'où l'eau s'écouloit par un fossé qui alloit vers la Saône, en baissant; on l'appeloit le

baissard. Ce nom est resté à la rue qu'on a faite en cet endroit.

Place et rue de la COMÉDIE. La salle des spectacles de cette ville a été construite et ornée d'après les plans et les idées du célebre Soufflot. La façade d'un genre noble et simple, offre plusieurs bas-reliefs analogues à la destination de cet édifice. Elle est couronnée par une figure, représentant *Apollon.* On a demandé long-temps à Voltaire deux vers françois pour cette façade, il a toujours trouvé qu'il n'étoit pas facile de les faire bons, comme on le peut voir dans une de ses lettres à M. Borde. A la fin on s'est décidé pour l'inscription qu'on y lit : le mot THÉATRE a été préféré à ce vers, imaginé pour faire allusion à la destination de l'édifice sur lequel la figure d'Apollon domine :

« Ici le dieu des arts est le dieu des plaisirs. »

On joue dans cette salle alternativement la tragédie, le grand opéra, la comédie, l'opéra comique, les farces du théâtre Italien, et même celles de la foire. La toile passe pour un beau morceau de peinture en ce genre.

Rue du PUITS-GAILLOT. Il a existé dans cet endroit un puits, près duquel étoit une antique voûte, destinée à l'écoulement des eaux, et que les anciens auteurs appelent Cloaques. Le terme populaire à Lyon, est *Gaillot.*

Rue ROMARIN. Rue de la GLACIERE. Rue du GRYPHON, ou de St. CLAUDE. Rue DÉSIRÉE. Rue TERRAILLE.

§. VI.

Quartier de St. CLAIR.

Rue et quai des FEUILLANS. Des reformés de Cîteaux, appelés Feuillans, s'établirent à Lyon en 1620. Leur église fut bâtie principalement des bienfaits de Charles de Neuville, seigneur d'Halincourt, gouverneur de la province. Le tableau du grand autel est de Leblanc, ainsi que les quatre tableaux attachés aux murs de la nef, et toutes les peintures de la chapelle de S. Irénée.

Mrs. de Thou et de Cinqmars, exécutés en 1642, sur la place des Terreaux, furent inhumés dans cette église.

On sait que le second avoit trempé dans une conspiration contre l'état, à la tête de laquelle étoit Gaston, duc d'Orléans, qui obtint sa grace, en fournissant toutes les preuves nécessaires, pour la condamnation de Cinqmars. De Thou, son ami, périt pour n'avoir pas voulu le dénoncer, et déclarer plusieurs grands du royaume, coupables d'une trahison, dont il ne pouvoit fournir aucune preuve. Il mourut généreusement, victime de son secret, sans compromettre personne. On croit avec assez de fondement, que Richelieu, qui le fit condamner, fut charmé de se venger sur lui, de ce que le président de Thou son pere, avoit dit dans son histoire, en parlant d'un des grands oncles du cardinal, à propos de la conjuration d'Amboise: *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus me-*

nachus, quòd eam vitam professus fuisset; dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset. On prétend que le ministre vindicatif avoit dit, à cette occasion : *De Thou le pere a mis mon nom dans son histoire; je mettrai le fils dans la mienne.*

Nostradamus avoit prédit cet événement, avec des circonstances fort singulieres. On sait que Richelieu, frappé d'une maladie mortelle à Tarascon, lorsqu'il découvrit la conspiration, en revint par bateau à Lyon, ayant à sa suite l'infortuné Cinqmars. Les mêmes gardes qui porterent ensuite le cardinal à Paris, sur leurs épaules, en faisant abattre les murailles qui empêchoient qu'on ne passât commodément, le prirent au sortir du bateau et le transporterent dans cette maison de la place de Belle-cour, qui forme l'angle à l'est de la rue St. Dominique. Les portes étoient trop étroites: on entra par les fenêtres, au moyen d'un amphithéâtre incliné. Ce fut à cette époque que Cinqmars et de Thou périrent; on prétend que le prophete de Salon, avoit écrit, un demi siecle auparavant :

« Quand bonnet rouge, par fenêtre entrera,
» A quarante onces, la tête on coupera,
» Et Thout périra. »

On fit sur leur supplice, dans le temps, ce distique touchant, qui carractérise leurs torts :

Morte pari periêre duo, sed dispare causâ
Fit reus ille loquens, fit reus ille tacens.

Rue ROYALE. Rue des deux ANGLES. Il existe à l'extrémité septentrionale de cette rue, une petite salle de spectacle connue sous le nom *de salle d'Arnaud.* Presque vis-à-vis on remarque la chapelle des pénitens de la Croix. (1)

Place St. CLAIR. La chapelle de St. Clair, qu'on voit à côté de celle des portes de la ville à laquelle elle donne son nom, a servi autrefois à une recluserie.

Quai St. CLAIR. Ce quai est remarquable, par l'élégance des maisons qu'on y a construites depuis peu d'années, par la promenade agréable qu'il offre, et par la belle vue dont on y jouit. Il quitte le nom de quai St. Clair, vers le pont en bois jeté récemment sur le Rhône. La hardiesse et la légéreté de ce pont, ne nuisent point à sa solidité. Il porte le nom de M. Morand qui en est l'inventeur.

Rue DAUPHINE. Place PAQUET. Elle tient ce nom d'un citoyen ainsi nommé, qui y a fait ériger la croix qu'on y voit. C'est là qu'on trouve la porte principale du séminaire de St. Irénée. Cet établissement qui date de 1659, est de M. Camille de Neuville, archevêque de Lyon, qui le mit sous la direction des prêtres de la Congrégation de St. Sulpice.

Parmi ceux qui ont régi cette maison, on distingue Laurent Josse Leclerc, dont elle conserve un manuscrit précieux, que

---

(1) *Voyez le mot* Pénitens.

le public a demandé plus d'une fois; il est intitulé : *Plagiat littéraire.* L'auteur s'étoit fait connoître, dans la république des lettres, par quelques dissertations sur divers points d'histoire et de littérature, dont la plupart furent imprimées dans les Journaux de Trévoux. On a encore de lui des remarques sur le dictionnaire de Bayle. Elles sont insérées dans l'édition de ce dictionnaire, faite à Trévoux en 1734. M. Leclerc étoit le fils du célebre graveur de ce nom, que Louis XIV choisit pour son graveur ordinaire, et que Clément XI honora du titre de chevalier romain. Laurent Leclerc, avoit les mœurs simples d'un vrai savant; il se concilia l'estime et l'amitié de ses confreres, et mourut en 1736.

La chapelle des pénitens de Lorette, qui se trouve en cet endroit, offre un rétable d'autel assez curieux, fait par Perrache le pere.(1)

Rue de la VIEILLE MONNOIE. On trouve d'abord dans cette rue, un monastere de religieuses de Ste. Ursule; ensuite la maison de l'Oratoire. Les prêtres de cette congrégation sont établis depuis son origine à Lyon, c'est-à-dire, au commencement du siecle dernier. Leur église, bâtie suivant l'ordre corynthien, est belle; les deux colonnes, qu'on remarque auprès de l'autel, sont de marbre de Savoie. Les figures sont de Perrache le pere. Le tableau du milieu est de Blanchet. Les quatre tableaux cintrés sous les arcs des formes du

(1) *Voyez à la Table le mot* Pénitens.

chœur, sont de Jacques Blanchard le neveu. La statue du *Sauveur agonisant*, qu'on voit dans une des chapelles, est de Simon, d'après le dessin de Blanchet.

Montée ou côte de St. SÉBASTIEN, sur laquelle on trouve, 1°. une rue perdue, appelée chemin des Fantasques. 2°. Le monastere des Colinettes, dont l'église nouvellement construite, n'offre rien de curieux. 3°. La chapelle de St. Sébastien, qui a servi à une recluserie. 4°. Le monastere des Bernardines, agréable par sa position. 5°. Enfin cette porte de la ville, qu'on appelle *porte de la Croix-rousse*. On la nommoit autrefois *porte de St. Sébastien*; mais une croix rousse qu'on y érigea, lors d'une mission, a donné ce nom à la porte et au faubourg.

GRANDE CÔTE, ou côte de la CROIX-ROUSSE, au pied de laquelle est le couvent des Capucins, dit *du petit Forêt*, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est un emplacement vaste et régulier. Leur église est le fruit des libéralités de la Reine Anne d'Autriche, qui en a fait poser en son nom, la premiere pierre, en 1622. Le tableau du grand autel est de Leblanc. La maison de ce couvent a appartenu aux Thomassins, dont nous avons parlé ailleurs. C'étoit leur maison paternelle.

A côté l'on trouve une petite chapelle sous le vocable de St. Marcel, qui a servi à une recluserie de ce nom, et qui maintenant sert d'oratoire à une confrairie de pénitens

pénitens (1). La chapelle peinte en noir, ne fait pas valoir les onze tableaux négligés de Blanchet, qu'elle renferme.

Rue St. MARCEL. Elle tient ce nom de la chapelle dont nous venons de parler et qui s'y trouve au commencement. Vers l'extrémité de cette rue, est un second monastere de Bénédictines, appellé la Déserte, parce que le lieu où il fut construit, en 1269, étoit alors désert et s'appelloit *de Desertâ*.

Rue neuve des CARMES.

Côte ou montée des CARMÉLITES. En montant la colline par cette voie, on trouve d'abord le monastere des Annonciades ou Bleus-Célestes. Ensuite l'on remarque l'église curieuse des Carmélites, élevée sur les dessins du célebre François Dorbay. C'est un beau monument de la magnificence des Villeroi, qui y ont leur tombeau dans une chapelle construite pour servir à leur sépulture. Elle renferme le mausolée de la marquise d'Halincourt, fondatrice de la maison. Le dessin en est médiocre, mais l'exécution est de la plus soigneuse recherche et de la plus grande délicatesse. Le mausolée du marquis d'Halincourt occupe le fond de la chapelle. La figure qui le représente est de bronze, ainsi qu'un petit corps d'architecture placé contre le mur. Ces deux monumens sont de Jacob Richer. Le troisieme mausolée est celui du premier maréchal de Villeroi. Blanchet l'a dessiné, et Bidaut l'a exécuté. Le tableau de l'autel est de Houasse, l'un des premiers éle-

(1). *Voyez le mot* Pénitens.

ves de Lebrun. L'ordre corinthien qui regne dans l'église, est d'une exécution parfaite. Le grand autel est de l'invention de Blanchet. Le prophete Elie, qu'on voit au-dessus du fronton, est admirablement groupé. Il laisse tomber son manteau qu'Elisée, placé sur le côté gauche de l'autel, se dispose à recevoir : de l'autre côté, la statue de Ste. Thérese sert de pendant. Toutes ces figures ont été exécutées sur les dessins du même artiste, par Bidaut. Le tableau de l'autel est du fameux Lebrun. On en a fait la gravure, qui est très-estimée. Le tabernacle est d'une grande richesse ; on le regarde comme la plus belle piece du royaume en ce genre. Il a été fait à Rome, sur le dessin du fameux Cavalier Bernin, et les sculptures en bronze doré, ont été jettées en fonte sur ses modeles. Différens marbres très-précieux, tels que le serpentin, les jaspes de diverses especes, composent ce riche tabernacle, qui est supporté par un piédestal d'agathe, dont les ravalemens sont en brêche noire antique, d'un grand prix.

Le portail, d'une composition assez singuliere, porte un groupe fait par Bidaut.

Rue NEYRET. Cette rue a le nom d'un ancien médecin de Lyon, dont la maison est occupée par une communauté de religieuses, sous le titre du *Bon Pasteur*.

Rue MASSON. Rue des CHARTREUX. Elle conduit au monastere des Chartreux, établis à Lyon sous Henri IV. Leur église a été réparée, et le dôme construit en partie

d'après les dessins de M. Delamonce, qui, voyant que dans l'exécution on contrarioit ses vues, se retira. Ce dernier édifice surtout est d'une beauté remarquable. Le couronnement de l'autel est majestueux et imposant. Les deux tableaux qu'on voit sous ce dôme, sont les derniers et peut-être les meilleurs ouvrages de Latremoliere. Les statues de St. Jean-Baptiste et de St. Bruno, faites avec une correction admirable, sont de Sarrasin, ainsi que deux bas-reliefs qui sont dans le couvent, et dont l'un représente de *petits anges jouant ensemble*; et l'autre, un *St. Jean-Baptiste couché*. On y peut voir encore un petit cloître, peint par Perier l'oncle, et Leblanc, qui y ont représenté la vie de St. Bruno, sans omettre la fameuse histoire du chanoine de Paris, qui ressuscita, dit-on, en sa présence, pour dire aux assistans, qu'*il étoit en enfer, tandis qu'on le croyoit en paradis*. Cette maison possede, en outre, plusieurs tableaux du même Perier; entr'autres, dans une chapelle, *l'agonie du Sauveur*; dans le cloître, un *crucifix*; une *cêne* dans le réfectoire, où Vignon a laissé quelques bons tableaux.

Quai de St. BENOIT. Ce quai qui borde la Saône, tient son nom d'un monastere de religieuses Bénédictines qui y sont établies. Elles ont dans leur chapelle un tableau qu'on doit regarder comme le chef-d'œuvre de Blanchet. Il représente *St. Benoît recevant le Viatique*. Les ports des diligences, le magasin à poudre, la salle de l'arquebuse sont sur ce quai.

Rue de la VIELLE. Rue de la COUVERTE. Rue TAVERNIER. Rue de la PAREILLE. Rue de la TOURETTE. Rue de la BOUTEILLE. Rue de la MONNOIE St. VINCENT. Rue de la MUSIQUE des ANGES.

Quai de St. VINCENT. L'église dont nous parlerons bientôt, a donné son nom à ce quai, qui n'est que la continuation de celui de St. Benoît.

Place de St. VINCENT. Le pont qui y aboutit est curieux par sa structure simple, hardie et solide. Il a été construit sur le dessin du Sr. Aubert, habile mathématicien, en 1715. L'église qu'on voit dans cette place est celle de la paroisse de St. Vincent; l'autel est orné d'un tableau de Sarrabat.

Cette paroisse a eu pour curé Noël Chomel, auteur d'un ouvrage intitulé: *Essai de dictionnaire économique*, réimprimé avec des corrections et additions, en 1732. Ce bon curé prétendoit avoir trouvé le secret de la préparation de *l'Agnus castus*, dont il donna la recette à une communauté de filles qu'il avoit établie pour le soulagement des pauvres de sa paroisse. Un jour qu'il vantoit excessivement l'effet réfrigérant de sa préparation devant un de ses confreres, celui-ci répartit avec impatience: « eh! pourquoi rendre inutile la grace du Sauveur! » M. Chomel est mort en 1712.

Quai des AUGUSTINS. Il forme la suite de ceux dont nous venons de parler. L'église des Augustins, établis à Lyon depuis

l'an 1000, a son entrée principale sur ce quai. Cet édifice pieux, récemment achevé, avoit été commencé en 1579, sur les plans de M. Roux, architecte habile, qui n'en a pas suivi l'exécution jusqu'à la fin. Cette église est remarquable par la noblesse et l'élégance de sa construction. Le tableau de la chapelle qui est à gauche, représentant une *Ste. Vierge ayant à ses pieds St. Augustin, Ste. Monique et St. Nicolas de Tolentin*, est de Jacques Stella.

Rue des AUGUSTINS. C'est-là que Lyon vît naître le goût des spectacles, dans ce temps à-peu-près où dressant un théâtre :

« De pélerins. . . . une troupe grossiere
» En public à Paris y monta la premiere,
» Et sottement zélée en sa simplicité,
» Joua les Saints, la Vierge, et Dieu par piété. »

Un riche bourgeois de Lyon, Jean Neyron, enchanté de ces spectacles, employa tous ses biens à élever à grands frais un théâtre immense dans cet emplacement. Le recueil des pieces qu'on y jouoit, a été imprimé en 1542, sous ce titre : *Le très-excellent et St. mystere du vieil testament, représenté par personnages, etc.* en 2 vol. in-fol. Il est devenu fort rare.

Un historien assure que quelques années auparavant, le consulat avoit accordé aux

augustins, la permission de faire bâtir un grand théâtre aux Terreaux, sur les fossés de la porte de la lanterne, pour y jouer la vie de St. Nicolas de Tolentin. L'église de Lyon même avoit assigné une somme de 60 liv. pour être partagée entre ceux qui représentoient devant le public, les mystères de la passion de N. Seigneur.

« Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
» Fit voir de ce projet la dévote imprudence. »

Port de la FEUILLÉE. Il a existé sur ce port une halle, où les bateliers et autres gens de rivière se mettoient à l'abri des intempéries de l'air. Elle étoit ordinairement garnie en verdure; des branches d'arbres, souvent renouvellées, en faisoient l'ornement ordinaire : elle mérita le titre de *Feuillée*. Cette halle verdoyante et fleurie, n'existe plus; le nom du moins en conserve le souvenir.

On voit sur la place de ce port la plus belle boucherie de la ville; on l'appelle boucherie des Terreaux.

Rue de la BOUCHERIE. Rue de Ste. MONIQUE. Rue CASSEFROIDE. Rue NEUVE des CARMES.

Place des CARMES. Elle sert d'avenue à une vaste cour qui porte le même nom. Le couvent des religieux Carmes y fut établi en 1303.

Dans l'enceinte de la rue des Carmes, on trouve la chapelle des pénitens de la Miséricorde (1). Le tableau d'*Hérodiade* qu'on y remarque, est d'un éleve de Mignard. Sarrabat a fait à son retour d'Italie, les deux morceaux de peinture qu'on voit aux deux côtés, dont l'un représente la délivrance de Daniel, et l'autre celle de St. Pierre.

Cette compagnie, formée en 1636, s'occupe principalement du soulagement des prisonniers, et leur procure tous les secours spirituels et temporels nécessaires à leur situation.

Grande et petite rue de Ste. CATHERINE.

Place du même nom, dans laquelle on apperçoit encore les restes d'un édifice qui a servi d'hôpital pour les passans. Il étoit sous la direction de celui de la Charité.

§. VII.

Quartier de St. JEAN.

Place de St. JEAN. La célebre église, devant laquelle cette place se trouve, y présente un magnifique portail qui a été achevé sous Louis XI.

L'église est l'ouvrage de plusieurs siecles. On y remarque aisément les différences qui en ont caractérisé l'architecture. La

(1) *Voyez au mot* Pénitens.

nef paroît être de celui de Philippe-Auguste, sous lequel le gothique fut porté au plus haut point de perfection, par l'effet du bon goût et de la maniere réguliere des Orientaux amenés par les François, au retour des croisades. Le sanctuaire semble beaucoup plus ancien. L'obscurité qui y regne, inspire le plus grand respect pour ce lieu. Le jubé et le chœur sont ce qu'il y a de plus récent; les sculptures et les marbres en sont fort estimés. Le grand crucifix élevé au-dessus du jubé, est travaillé suivant la maniere hardie et savante de Michel-Ange. C'est une des meilleures pieces en ce genre. La statue de St. Jean-Baptiste qu'on voit sur le portail, est de Germain Pilon.

Les chapelles ont été bâties en différens temps, par des archevêques et par des chanoines de cette église. Celle du cardinal de Bourbon, archevêque de Lyon, située à droite, construite vers le milieu du 15e. siecle, mérite quelque attention par la délicatesse de travail des ornemens dont elle est revêtue. On croit que le tableau de l'autel est d'un disciple de Jules Romain.

Dans la chapelle au-dessus, est un tableau de Perrin Del Vage, éleve de Raphaël, peint dans la grande maniere. Il représente: *la sépulture du Sauveur.*

Vis-à-vis la chapelle de Bourbon, de l'autre côté de la nef, est une chapelle dans laquelle on peut voir un beau tableau représentant *une Vierge, ayant à ses pieds un St. Jean-Baptiste, et un chanoine vêtu à la maniere*

du temps. C'est un ouvrage de Leblanc.

Au fond de la petite nef à gauche, est un autel sur lequel sont trois statues d'un assez bonne main de l'école Florentine. A côté de cet autel est la fameuse horloge qui attire tant de curieux dans cette église. Elle porte d'abord, dans le bas, un calendrier perpétuel, civil et ecclésiastique, qui marque le siecle, l'année, le jour, les heures et les minutes. Au-dessus l'on voit un astrolabe qui sert à faire connoître la position du soleil dans les signes du zodiaque, et les phases de la lune. La partie supérieure est garnie de petites figures, dont les jeux mécaniques se répetent toutes les heures, au bruit d'un carillon qui joue l'air d'un hymne propre à cette église. Parmi ces figures, il en est dont les mouvemens, aussi réguliers, sont moins fréquens. Celle que l'on voit dans une petite niche au-dessus de l'astrolabe, change chaque jour de la semaine, et la même ne revient que sept jours après qu'elle a disparu. Sur le côté droit de cette horloge, on remarque un cadran des minutes d'une forme ovale, dont l'aiguille s'allonge et se racourcit, en suivant de la pointe la ligne elliptique du cadran. Cette horloge, construite en 1598, par Nicolas Lippius de Bâle, a été rétablie et considérablement augmentée, en 1660, par Guillaume Nourrisson, et en dernier lieu, par Charmy, tous deux habiles horlogers de Lyon.

C'est ici le cas d'observer que ce fut à Lyon que parurent les premieres horloges

qu'on ait vues dans les Gaules. Le roi Gondebaud ayant appris que Théodoric, roi d'Italie, qui résidoit à Ravenne, avoit des machines qui marquoient les heures et l'ordre du temps, suivant les mouvemens du ciel et des astres, lui écrivit pour en avoir une. Théodoric ordonna à Boëce, Romain très-savant, de lui en faire deux des plus parfaites; Boëce les fit, et Théodoric les envoya à Gondebaud, avec une belle lettre, qu'on lit dans Cassiodore.

Deux conciles généraux se sont tenus dans l'église de St. Jean, et c'est en mémoire de la réunion des Grecs et des Latins qui se fit au second de ces conciles, touchant la procession du St. Esprit, qu'on a adopté l'usage de placer une croix à chacune des deux extrémités du grand autel, indépendamment de celle du milieu.

La chaire qui est élevée derriere l'autel, est le siege de l'archevêque; celle en pierre, qui est du côté de l'évangile dans le sanctuaire, étoit, au commencement du 9e. siecle, le siege du chorévêque ou suffragant.

Dans l'une des quatre tours qui flanquent la basilique de St. Jean, on peut voir une des plus grosses cloches qui existent.

Depuis le commencement du 10e. siecle, l'église de St. Jean est devenue cathédrale; à cette même époque elle étoit desservie par un chapitre de la plus haute antiquité. Ce fut en 1173 qu'il s'annoblit, et que les chanoines prirent le titre de comtes, lors

de la cession qui leur en fut faite par les comtes de Forez. Ils obtinrent encore par cette cession, les mêmes titres et prérogatives que ceux-ci avoient sur la ville. C'est delà que date l'autorité temporelle que les chanoines y exercerent depuis, conjointement avec l'archevêque qui en avoit déjà une partie à la fin du 10e. siecle. L'administration de la justice se faisoit par des officiers laïcs. On verra dans l'éloge historique à quelle époque elle cessa.

Cette église devint très-célebre par la noblesse de ceux qui la deservirent ; en 1268 on n'y recevoit que des gentilshommes pour chanoines, et l'usage s'introduisit de n'y admettre que ceux qui pouvoient faire preuve de quatre races de noblesse, tant du côté maternel que du côté paternel.

Ce chapitre a donné des papes au monde chrétien, des prélats recommandables à l'église, et même des ministres à l'État. On vit, au 15e. siecle, le fils d'un pêcheur du village de Rochetaillée qui est situé sur les bords de la Saône, s'élever du sein des enfans de chœur de St. Jean, sous le nom de Jean de Rochetaillée, aux premieres dignités ecclésiastiques. Il fut évêque de St. Papoul, cardinal, archevêque de Rouen, patriarche de Constantinople, et vice-chancelier de l'église romaine.

Suivant l'usage des chanoines du 10e. siecle, ceux de Lyon ont mené long-temps la vie commune, dans l'enceinte d'un cloître, sans être néanmoins religieux, car ils disposoient de leur patrimoine. Quel-

ques murailles de ce cloître subsistent encore.

Il s'y tient chaque année, à la fête de St. Jean-Baptiste, une foire qui avoit déjà lieu avant que le pouvoir temporel sortît des mains du chapitre. (1) Elle y fit sans doute son premier établissement à l'occasion de l'affluence prodigieuse de personnes qu'attira dans l'église de St. Jean, en 1451, la premiere célébration de ce jubilé, qu'on y gagne, lorsque la fête de ce saint et celle du corps de Dieu se trouvent le même jour, c'est-à-dire, le 24 Juin. Cette occurrence a occasionné le même jubilé en 1546, 1666 et 1734. La foule y fut si considérable la premiere fois, que plusieurs personnes y périrent suffoquées. Dès-lors la fête de cette église devint l'objet d'une très-grande dévotion: on y accourut chaque année, et le concours ayant subsisté jusqu'à nos jours, l'usage de cette foire antique s'est perpétué.

Le palais Archiépiscopal situé derriere l'église, est majestueux, malgré son irrégularité. Les salles en sont vastes, belles et bien ornées. La riviere sur laquelle donne la façade principale de ce palais, en rend la vue très-agréable. Du côté de l'entrée, il est lié à la Manécanterie par une claire-voie en fer, d'un dessin noble, qui ferme une cour carrée, dans l'enfoncement de laquelle, les deux angles

(1) Voyez le mot *Foire*.

coupés en avant, présentent chacun un portail, dont l'un est celui du palais, l'autre conduit à l'église. Cette partie de l'édifice est de Soufflot. La barriere est du dessin de Morand.

La Manécanterie, encore imparfaite, est un bâtiment destiné au logement du clergé de l'église cathédrale. Il est entiérement construit de pierres de taille; tous les étages sont voûtés, et le toit est couvert en cuivre. On y voit dans les vestibules d'assez bonnes statues, d'un sculpteur moderne nommé Blaize. L'édifice est de la composition de M. Decrenice.

Le pont en pierre qu'on construit actuellement sur la Saône, à côté du palais archiépiscopal, remplacera un pont en bois qui y existoit, il y a peu d'années. Le premier pont qu'on ait jetté dans cet endroit, le fut à l'occasion du passage de Louis XIII, en 1622.

L'hôtel de Chevrieres qu'on trouve dans la place de St. Jean, est fort ancien. Il a appartenu à l'église de Lyon, qui le donna, dans le 12e. siecle, à St. Thomas de Cantorbery, pour lui servir de logement, pendant son séjour en cette ville.

L'église de St. Etienne, contiguë d'un côté à l'église primatiale et de l'autre à celle de Ste. Croix, paroît être de la plus haute antiquité. On ne peut contester qu'elle ne soit un ouvrage du 5e. siecle: au moins sa structure l'atteste. L'église est faite en forme de croix; le sanctuaire

est fermé par cette espece de tribune, qu'on appelloit *ambon* ou pupitre, du haut de laquelle le diacre lisoit l'épître et l'évangile que l'évêque expliquoit ensuite au peuple. Dans la distribution de ce temple, on remarque encore le lieu propre de chacune des quatre stations de la pénitence publique, usitée dans les premiers temps: 1°. Hors de la porte principale, le vestibule dans lequel les pénitens restoient d'abord assez long-temps à genoux, et se recommandoient aux prieres des fideles qui passoient. 2°. Le lieu de la seconde station qui, quoique en dedans de la porte, étoit pour ainsi dire séparé de l'église, et dans lequel les pénitens assistoient aux instructions, sans participer aux SS. mysteres. 3°. La partie qui forme la nef, servoit à la station *des prosternés*, dans laquelle ils restoient inclinés profondément aux prieres, et même à la messe jusqu'après l'évangile. On sait qu'après qu'ils avoient passé dans cette 3e. station, on leur donnoit l'absolution: il leur étoit ensuite permis d'entendre la messe en entier; mais ils ne pouvoient y communier qu'après un 4e. degré de pénitence, qu'on appelloit la station des *consistans*. On voit encore dans la 3e. partie de cette église, les fonts où l'on baptisoit les cathécumênes, après les avoir instruits dans la seconde. Le Sanctuaire a été refait dans la maniere gothique-moderne. Les vîtres qu'on y voit sont remarquables: on les doit à Amédée de Talaru, archevêque de Lyon dans le 16e. siecle,

Ce temple a servi de chapelle royale aux anciens rois Bourguignons Vandales, qui faisoient leur séjour à Lyon, dans ce quartier. Ces princes, qu'on a cru Ariens, firent des dons considérables à cette église, et nos rois de la seconde race, les rois d'Arles et de Provence, suivirent cet exemple. Lorsque l'église de St. Nizier cessa d'être la cathédrale, les évêques de Lyon transférerent leur siege dans celle-ci, où il est resté depuis le commencement du 9e. siecle, jusqu'au commencement du 10e. Ce fut à cette époque qu'il s'établit dans celle de St. Jean.

Dans ces temps d'ignorance où l'on alloit adorer une statue d'Isis dans l'église de St. Germain-des-Prés, comme nous l'apprend M. de Saintfoix, *les citoyens de Lyon venoient*, dit Paradin, dans celle de St. Etienne, une fois chaque année, *adorer de nuit, en chemise retrograde, une image de la terre entourée de fruits, animaux et biens de toute espece.* Le bas-relief qui étoit l'objet de cette dévotion singuliere du peuple, a été enlevé et détruit.

L'église de Ste. Croix, qui se trouve à côté de celle dont nous venons de parler, fut construite par les fideles de cette paroisse, en 1458. Le chœur a été récemment décoré, d'après les dessins de Delamonce ; le beau morceau de sculpture qu'on voit dans le fond du sanctuaire, est de Chabry le fils. Six grands tableaux, relatifs au mystere de la Croix, et faits par de bons artistes, garnissent les côtés. La chaire à

prêcher formant une tribune aux harangues, portée par des anges et couronnée par une draperie surmontée de groupes d'anges, qui élevent la croix en triomphe, est de Clément Jayet, qui a réuni dans cet ouvrage ce que l'architecture, la figure et l'ornement ont de plus noble et de plus agréable. On estime la peinture à fresque qui a été faite à la voûte de l'église par un nommé Buron, qui excelloit dans ce genre.

Dans une chapelle à côté du chœur, à main gauche, on trouve le tombeau d'un fils de ce Mandelot, qui fut gouverneur de Lyon, sous Charles IX et Henri III. Quelques reproches qu'on lui ait fait de n'avoir pas résisté formellement à l'ordre de la St. Barthelemi, qui s'exécuta cependant avec moins de carnage à Lyon qu'à Paris, trois jours après, il faut convenir qu'il a rendu des services importans à notre ville et à son prince. Toujours fidele à ses maîtres, il ne voulut jamais entendre parler ni de ligue, ni de ste. union, et cette faction, tant qu'il vécut, fit peu de progrès dans notre ville. Il mourut décoré du cordon du St. Esprit, en 1588.

Dans la cour de la maison qui est contiguë à l'église de Ste. Croix, on voit, contre la muraille, une pierre sépulcrale de 1307, qui a été trouvée sur la montagne de St. Irénée. Cette pierre représente un pénitencier de l'archevêque, Custode de Ste. Croix, nommé Ponce de Vaud, frappant avec des verges un pénitent à ses genoux; pour prix de cette bonne

action, un ange encense le custode. Il paroît par ce monument, et par d'autres titres, que la discipline de l'église de Lyon, à la fin du 13e. siecle, et au commencement du 14e., étoit fort sévere, et que les custodes ou curés de Ste. Croix, infligeoient des pénitences humiliantes, même aux chanoines, et donnoient l'absolution des crimes publics.

Ces pénitences bizarres étoient alors fort à la mode. M. Fleury (*Hist. Eccl. l.* 63. *n.* 60.) nous apprend que l'abbé de Cluni imposoit pour pénitence à ses religieux, de se laisser fustiger en plein chapitre avec des verges. Il nous dit encore, (*l.* 75. *n.* 56.) que les assassins d'un évêque de Virsbourg furent condamnés à entrer dans l'église, *nuds, en caleçons, la hart au cou et des verges à la main*, avec lesquelles les chanoines devoient leur donner la discipline.

Le nom de Vaud pourroit être à Lyon l'enseigne de la pénitence. Cette ville en a fourni le prototype dans ce Pierre de Vaud, ou *Valdo*, le pere de la secte des Vaudois (1). La mort subite d'un de ses amis le transforma, de négociant riche qu'il étoit, en apôtre exemplaire de la pénitence et de la pauvreté. Valdo, énorgueilli de sa nouvelle profession, prêcha des opinions nouvelles en 1180; ce fut un hérétique fameux; les prosélytes qu'il fit augmenterent son enthousiasme: eux-mêmes se glorifioient du titre de *gueux de Lyon*. On les en chassa comme tels;

(1) *Voyez rue* Vaudran.

plusieurs passerent en Languedoc, où l'on croit qu'ils donnerent naissance aux Albigeois.

La rue PORTEFROC. Son vrai nom a été dénaturé; elle s'appelloit, il y a un siecle, rue Portefrau, et plus anciennement *Porta Fratrum*, Porte des Freres; c'étoit la principale porte du cloître de St. Jean.

Rue St. ALBAN. Rue BOMBARDE. Rue des FOUETTES. Rue du PALAIS.

Place de ROUANNE. Le palais de justice qu'on y trouve occupe l'emplacement de celui des anciens seigneurs de Rouanne, puinés des comtes de Forez. Le bâtiment du palais fut rétabli et décoré en 1686. Les peintures qu'on y voit sont de Blanchet.

Celui des prisons qui est contigu, offre un modele effrayant de perfection en ce genre.

Quai de la BALEINE.

Rue des TROIS MARIES. Elle est ainsi nommée, à cause d'une ancienne hôtellerie qui avoit pour enseigne les trois Maries; auparavant elle s'appelloit rue du *Canivet*, parce que tous les procureurs y avoient leurs études.

Place de la BALEINE, autrefois *Pandalaix*. On ne sait pas l'étymologie de cet ancien nom; mais il paroît qu'on ne lui a substitué l'autre dénomination, que parce qu'il étoit devenu une injure. Le peuple n'en fait pas aujourd'hui d'autre usage.

Rue St. JEAN. On y voit plusieurs maisons, qui par leur structure gothique, annoncent l'ancienneté de ce quartier.

Place NEUVE. Ce fut dans une des maisons de cette place, que fut commis, en 1692,

le double assassinat que l'histoire du fameux Jacques Aimard a rendu si célebre, parce qu'il passe pour en avoir découvert les auteurs. Guidé seulement par sa baguette, et sans les connoître, il se mit à les chercher. Il alla d'abord jusqu'à Beaucaire, où il reconnut l'un des coupables qui convint ensuite de son crime; mais poursuivant ensuite les complices, il alla vainement sans les atteindre, jusqu'aux extrémités du royaume. La vertu de Jacques Aimard a été fort décréditée par le peu de succès des expériences auxquelles on la soumit à l'hôtel du prince de Condé, à Paris. Il a fini ses jours obscurément en Dauphiné, au village de St. Véran sa patrie, en 1708.

Rue du BŒUF. A son extrémité méridionale, sont plusieurs rampes d'escaliers assez roides, qu'on appelle montée de *tire-cul*.

Place du PETIT COLLÉGE ou du Collége de NOTRE-DAME. Cet établissement public a été fait par Gabrielle de Gadagne, dame de Chevrieres, en 1630. L'année suivante, on commença à y donner des leçons. La chapelle renferme un excellent tableau de Stella, qui représente *J. C. dans le désert, et servi par des anges.*

L'hôtel de GADAGNE qui se trouve auprès, est celui qu'habitoit la famille de la fondatrice dont nous venons de parler. Cette famille étoit originaire de Florence, et possédoit de si grands biens, qu'on avoit coutume de dire: *riche comme Gadagne.* Le pere de Gabrielle a été gouverneur de nos

provinces et sénéchal de Lyon, en 1600.

Auprès de l'hôtel de Gadagne, sont plusieurs rampes d'escaliers dressées contre la montagne : c'est la montée du Garillan.

Rue de GADAGNE. Rue de la FRONDE.

Place du CHANGE. Où l'on voit la Loge du Change, dans laquelle les négocians s'assemblent pour des affaires de commerce, et sur-tout pour les changes : cet édifice a été construit sur les dessins du célebre Soufflot. L'inscription qu'on y a gravée, est la même dévise que les Gryphes, fameux imprimeurs de cette ville, mettoient au frontispice de leurs livres : *virtute duce, comite fortunâ.* Ces mots qui caractérisent si bien le commerce de Lyon, sont tirés d'un éloge de Plancus, par Cicéron qui lui écrivoit : « Il n'est pas surprenant que vous ayez » mérité de bonne heure cette considéra» tion, dont on ne jouit que dans un âge » avancé ; vous avez toujours été guidé par » la vertu, et accompagné par la fortune. »

En face du Pont de Pierre, à côté de la Loge, on trouve un chemin garni de marches, qui va sur la montagne ; on l'apelle : montée du Change

Rue de l'ASNERIE ou LAINERIE. Rue de la POULAILLERIE de St. PAUL. Rue de FLANDRES. Rue des TREIZE CANTONS. Rue de l'ARBALÊTE.

Place de la DOUANNE. Il y a eu dans cet endroit une recluserie sous le vocable de St. Eloi.

Rue de la SAÔNERIE. Dans cette rue, à la place du port Dauphin, il a existé une re-

cluserie, sous le vocable de Notre-Dame de la Saônerie.

Rue de l'ANGUILLE. Rue des HÉBERGERIES. Rue de l'OURS. Rue de la PEYROLLERIE.

Rue du PUITS DU SEL. Le grenier à sel a été jusqu'à ce jour dans cette rue. La chapelle de St. Martin de la *Chana* qu'on y trouve, étoit autrefois un prieuré : depuis 1531, elle appartient à la Charité. Le surnom de *Chana*, qui signifie en mauvais jargon du pays, chanée ou canal, vient de ce qu'elle est à côté d'un canal souterrain qui fait couler vers la Saône la surabondance des eaux de la source qui tombe de la montagne en cet endroit.

Rue de BOURG-NEUF. La tradition veut que la figure appellée l'*Homme de la Roche*, sise dans la place de Bourg-neuf, sur un rocher, soit un monument que la reconnoissance du peuple érigea à Jean Flebergue, Allemand, conseiller de ville en 1546, qui employoit chaque année une somme considérable à marier les pauvres filles de ce quartier. La bourse que cette figure tenoit, avant que la main tombât de vetusté, désignoit effectivement la générosité de celui qu'elle représente. Cette figure qu'on est obligé de renouveller après un certain laps de temps, l'est ordinairement par les habitans de Bourg-neuf, qui la promenent dans toute la ville, au son des instrumens, avant que de la placer sur la roche qui lui sert de piédestal.

Rue de PIERRE-SCIZE. Le rocher qu'on a coupé pour ouvrir une porte à la ville de

ce côté-là, a fait que la rue qui y conduit s'est appellée Pierre-Scize, de *Petra excisa*. On prétend que ce fut Aggripa, gendre d'Auguste, qui le fit scier lorsqu'il construisit ces grands chemins celèbres dont Lyon étoit le centre.

Le château qui domine ce rocher, a été long-temps la demeure des archevêques. Pendant les troubles de la ligue, les ligueurs y enfermerent quelques notables de la ville, du parti qu'ils appelloient *royalistes*, entr'autres, deux Grolliers et un Baglion. Antoine Grollier de Serrieres, l'un d'eux, s'en évada, en descendant du donjon, avec des cordons de soie que sa femme lui avoit apportés sous son *Vertugadin*.

Le duc de Nemours qui y fut ensuite emprisonné, pour avoir tenté, pendant les mêmes troubles, de se rendre maître de Lyon et des provinces voisines, s'esquiva du château d'une maniere moins périlleuse. Après s'être fait passer pour malade, il fit mettre dans son lit son valet de chambre dont il prit les habits, la chevelure, la barbe, et même les fonctions. Armé, sous ce costume, d'un bassin qu'il sembloit empressé de vuider, il écarta sans efforts les vigilantes sentinelles qui le gardoient, et se sauva en leur présence.

Le couvent des Cordeliers de l'Observance qu'on trouve au-delà, a été fondé par Charles VIII et Anne de Bretagne son épouse, en 1494, sur l'emplacement d'un ancien hôpital, dit *des Deux Amans*, appartenant au chapitre de Lyon. La chapelle à

côté du grand autel, est du dessin de Michel-Ange, et doit être regardée comme une des plus belles de la ville. Le tableau de l'autel est de François Vannius. Corneille Galle, Flamand, en a fait la gravure.

Le monastere des deux Amans, à la suite du précédent, est une communauté de religieuses qui ne porte ce nom singulier, que parce qu'il a été construit près d'un monument antique, appellé le *Tombeau des deux Amans*. Ce monument a été démoli en 1707, sans répondre à l'espérance qu'on avoit de trouver, en le démolissant, un indice sûr de sa destination primitive. Les uns l'ont regardé comme le sarcophage de deux victimes de l'amour; d'autres comme le tombeau de deux freres appellés *Amans*. On a fait des conjectures à l'infini, et l'on n'a rien dit de certain. Dans la chapelle de ces religieuses, il y a plusieurs bons tableaux de Stella.

Dans cette rue de *Pierre-Scize* subsiste encore la chapelle de Saint-Epipoi, qui a servi à une recluserie de ce nom. On prétend que cette chapelle occupe la place de la maison d'une veuve qui retira secrettement ce saint chez elle, pour le soustraire à la persécution qui s'éleva à Lyon contre les chrétiens, en 166.

Rue de l'ÉPINE. Rue de la POTERIE.

Rue de St. LAURENT. C'est la rue par laquelle, en revenant de Vaize, on arrive à l'église de St. Laurent, où l'on voit, sur le grand autel, un tableau qui a été commencé par Nicolas Pantot, mais corrigé et achevé par le fameux Lebrun. On lit

à St. Laurent, proche la chaire, l'épitaphe du célebre Jean Gerson, à qui quelques auteurs attribuent l'excellent livre *de l'imitation*. Ce savant homme s'étant attiré la colere du duc de Bourgogne, en parlant avec force au concile de Constance contre l'attentat commis dans la personne du duc d'Orléans, se retira à Lyon, où il passa le reste de sa vie à faire le catéchisme aux petits enfans, dans l'église de St. Paul. Il mourut en 1469.

L'église de St. Paul, à laquelle celle de St. Laurent est annexée, a été bâtie au 6e. siecle, et restaurée sous Charlemagne. Les décorations en plâtre, dont on l'a revêtue en dernier lieu, ne laissent plus reconnoître les preuves que cet édifice portoit intérieurement de son ancienneté. Le dôme et le sanctuaire ont été réparés sur les dessins de M. Decrenice. Les sculptures sont de Chinard. Le sanctuaire devoit être orné de grands tableaux, dont les dessins existent. Ils ont été faits par un peintre habile, nommé Lonsing.

Dans une chapelle de la croisée, à main droite, on voit un beau tableau du Guerchin, qui représente *une Vierge assise avec l'Enfant Jésus.* —— *Le tableau du trépas de St. Joseph*, qu'on peut voir dans une chapelle proche la sacristie, est un des meilleurs de Jean Ruel.

Rue JUIVERIE. Rue MISERE.

Le nom de *Juiverie* présente à l'esprit une idée d'opulence, auprès de laquelle celui de *Misere* contraste singuliérement, il

il n'est pas surprenant que cette dernière rue ait paru pauvre et misérable à côté de celle qu'habitoient les juifs, presque exclusivement en possession du commerce de Lyon, au commencement du 9e. siecle.

Il paroît qu'ils se sont ensuite répandus dans toute la ville, et mêlés avec ses habitans; car le nom que les juifs portoient sous le regne de Philippe-le-Bel, y est devenu tellement familier, qu'on s'en sert indistinctement par-tout pour traiter un homme avec mépris. Les registres du parlement de Paris, (an. 1312) nous apprennent que la communauté des juifs s'appelloit : *societas caponum*, « société de chapons ; » et les maisons où ils s'assembloient, *domus societatis caponum*, d'où est venu le mot *capon*, si fort en usage parmi le peuple à Lyon.

La rue Juiverie étoit une des plus belles de la ville. Elle fut choisie pour cette raison, afin de servir aux tournois auxquels le roi Charles VIII voulut s'exercer avant de passer en Italie avec son armée, à laquelle il avoit donné rendez-vous à Lyon. Au retour de son expédition, qui lui valut la conquête du royaume de Naples, les fêtes recommencerent à Lyon dans les rues de la Juiverie, de la Grenette: le roi s'y fit admirer par son adresse. On éleva des pyramides pour conserver la mémoire de ces événemens, et on y joignit des inscriptions latines, faites par Fauste Andrelin, poëte célebre de ce temps-là. Les pyramides n'existent plus. On a conservé cepen-

dant une de ces inscriptions. Elle est dans la maison de la Providence. Nous la transcrirons ici.

Ne virtus langueret iners, dum bella quiescunt,
Ipse armis totâ juvenes agitabat in urbe
Karolus et magni belli simulacra ciebat.
Primus in adversas acies, postrèmus abibat.
Tres stetit ille dies, donec se condat Apollo,
Et minimâ quoscumque manû, sed pectore forti
Pertulit, atque illi demùm victoria cessit,
Virtutique sacrum manet hîc per secla trophoeum.

§. VIII.

Quartier de la MONTAGNE DE FOURVIERES.

Montée des CAPUCINS. Les religieux de cet Ordre ont une seconde maison, qui est sur le côteau de Fourvieres. Elle a été construite par les Florentins établis à Lyon, qui y alloient tenir des assemblées publiques au 14e. siecle, pour conserver une ombre de liberté, et se faire regarder dans cette ville comme une nation particuliere. Cette maison passa aux Gadagnes, qui la vendirent pour l'établissement des Capucins, en 1574.

Au-dessus de ce couvent, on voit celui des Carmes déchaussés, établis en 1618 à la place d'une recluserie, appellée *Thuner*.

On a supposé avec gaieté, sinon avec fondement, qu'à cette recluserie succéda, avant l'établissement des Carmes, une taverne qui porta le nom de *Thunes*. Le peuple y alloit boire et manger en toute liberté. Ces repas dissolus, s'apellerent *faire thunes*; depuis l'on a désigné par cette expression les débauches de ce genre, comme depuis la vie délicieuse que le duc de Savoie, Amédée VIII, mena à Ripaille, on dit qu'on fait *ripaille*, pour dire qu'on fait bonne chere.

L'église des Carmes, quoique irréguliere dans sa composition, a des parties remarquables. La chaire est belle et riche, le marbre et la dorure y sont prodigués avec beaucoup d'art; la forme en est agréable. C'est un ouvrage de Chabry. Il y a dans cette église un tableau de *Ste. Genevieve*, par Vignon. La seconde chapelle à droite, est très-richement ornée. Le rétable est composé de divers marbres d'Italie. Le tableau est du Guerchin, celui du grand autel est de Dacier, et ceux qui garnissent les deux côtés du sanctuaire, ainsi que celui de *la résurrection*, qu'on trouve dans une autre partie de l'église, sont de Sarrabat. La Trémoliere a peint trois de ceux qui sont dans la nef; savoir: *les bergers à la crêche*; —— *la purification*, —— *et l'adoration des Mages*.

Montée de St. BARTHELEMI. La chapelle du même nom qu'on y trouve d'abord, servoit autrefois à la congrégation des Lucquois établis à Lyon.

La communauté des prêtres de St. Lazare est au-dessus, dans une maison qu'ils ache-

terent en 1673. Leur église, nouvellement construite, est simple, noble et agréable. Le tableau du grand autel est d'un dessin original et hardi.

En face de la maison de St. Lazare se trouve la communauté de la Propagation de la foi ou des Nouvelles catholiques. C'est un établissement fait en 1669, pour l'instruction des femmes ou filles protestantes, qui voudroient embrasser la religion catholique, sans être exposées aux obstacles que les gens de leur secte pourroient mettre à leur conversion.

La maison de la Providence qu'on trouve au-dessus, est destinée à l'éducation des jeunes filles, dont l'innocence courroit de grands dangers dans le monde, par le défaut de vigilance ou la mauvaise conduite de leurs parens. Les tableaux de la chapelle sont de Vernansal, et les embellissemens de l'autel, du sanctuaire, de la tribune, etc. sont deChabry fils, d'après les dessins de Delamonce.

L'établissement des religieux Récolets est vis-à-vis, dans une maison autrefois appellée Belle-greve; c'est Marie de Médicis qui l'acheta pour eux en 1623. L'entrée est remarquable par sa hardiesse et sa solidité. Le portail est du frere Valérien, religieux de cet Ordre, et architecte habile. La croix qu'on y voit élevée, l'a été par St. François de Sales, qui y prêcha lors de l'établissement de ces religieux. Le frere Luc, de leur Ordre, a peint quelques-uns des tableaux de leur église. Le réfectoire

est orné d'un beau tableau de Sarrabat, qui en a fait aussi les peintures à fresque.

L'abbaye royale de Chazaux est sur la même route, en montant. Elle a conservé le nom de l'endroit du Forez, d'où elle a été transplantée à Lyon. Les religieuses de ce monastere sont sous la regle de St. Benoît. Leur chapelle est petite. Le rétable de l'autel est un ouvrage en bas-relief, de Clément Jayet.

On arrive ensuite à un second monastere de la Visitation, surnommé *l'Antiquaille*, parce qu'il a été construit sur les ruines d'un palais antique où les empereurs, les préfets du prétoire et quelques rois de Bourgogne, avoient logé. C'est dans ce palais qu'Antonia accoucha de Germanicus, ce prince si cher aux Romains. L'église de ces religieuses n'offre de remarquable que le tableau du grand autel, par Jacques Stella.

FOURVIERES. Au sommet de la montagne est située l'église de ce nom, si célebre par la dévotion générale dont la sainte Vierge y est l'objet. Elle a été construite des débris d'un fameux monument élevé par Trajan, et connu sous le nom de *Forum Vetus*, qui tomba en 840. Le nom de ce monument qui s'appelloit en vieux gaulois *For-Vieil*, a été changé en celui de Fourvieres. Les sculptures de l'autel de la sainte Vierge et de celui du saint Sacrement sont de Simon. Le trésor de cette église est très-riche des dons que la piété publique y a faits.

Si ce n'est pas toujours cette dévotion

qui détermine à monter jusqu'à Fourvieres, on y est invinciblement attiré par les charmes du local. A côté de l'église, il est une terrasse d'où l'on découvre toute la ville, comme sur un plan scénographique. On s'y trouve assez élevé au point central du quart de cercle qu'elle forme, pour en distinguer les détails. Les rues et les places y sont sensibles à l'œil, le cours du Rhône et de la Saône est à découvert. Quel tableau mouvant enchanteur que la navigation d'une riviere tranquille, sillonnée par des bateaux de toute espece, et bordée de larges quais qu'anime l'activité du commerce! Près delà, c'est une vaste place parcourue en tous sens par une foule de personnes répandues dans les promenoirs dont elle est dessinée. Sur les ponts qui unissent des quartiers que les eaux séparent, les citoyens de ces divers continens vont et viennent, se rencontrent en freres, sans se douter de la division qu'elle semble avoir voulu mettre entre eux. Ici les yeux peuvent quitter l'objet qu'ils contemplent, se porter sur d'autres, sans craindre les regrets. Le tableau est aussi riche qu'il est grand; toutes les parties en sont intéressantes, et la bordure est digne de lui. Le point de vue tient de l'immensité; on diroit qu'il s'étend jusqu'à l'endroit même où le soleil paroît annoncer au monde son lever: les prémices de l'aurore sont pour la riante montagne de Fourvieres.

Frappé des beautés naturelles que nous

venons de décrire, Sénéque les avoit exprimées par ces vers assez pittoresques :

Vidi duobus immimens fluviis jugum,
Quod Phoebus ortu semper obverso videt :
Ubi Rhodanus ingens, amne praerapido fluit,
Ararque dubitans quò suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.

Place des MINIMES. On y trouve l'église et le couvent des religieux de ce nom, établis à Lyon depuis l'an 1550. Dans l'enclos de ces religieux on voit encore quelques restes précieux d'un ancien théâtre, qui passe pour avoir été construit par l'empereur Claude.

La croix *Decolle* qui est au milieu de la place des Minimes, s'appelle ainsi, dit-on, pour attester que c'est en cet endroit que la plupart des martyrs furent décollés lors de la seconde persécution; mais rien n'est plus apocriphe qu'une telle étymologie. Cette croix, très-ancienne, a été désignée au commencement, comme la croix de la colline, par cette expression latine: *crux de colle*, qu'on a traduite ensuite par croix *Decolle*.

Place de SAINT-JUST. L'église de ce nom a succédé à l'ancienne église des SS. Machabées, qui prit elle-même celui de St. Just, lorsqu'on y déposa son corps. Sidonius Apollinaris, témoin de la consécration de ce premier temple que St. Patient avoit fait rebâtir, en donne une belle idée. Le pape Innocent IV, pendant son séjour à Lyon, demeu-

roît dans le cloître de St.-Just, qui étoit gardé par une citadelle et entouré de hautes murailles. Le pape Clément V y a été couronné en 1305, en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon. Le cloître, la citadelle, l'église, furent démolis par les calvinistes en 1562. L'église a été relevée, en 1662, telle que nous la voyons, un peu au-dessous de la situation de l'ancienne. Elle a été conduite en partie par Ferdinand Delamonce, qui a fait construire aussi le jubé qu'on y remarque. Les tableaux des deux petits autels sont de Blanchet. Ruel a fait les tableaux du sanctuaire.

Rue du CHEMIN-NEUF. Lorsque le baron des Adrets se fût rendu maître de la ville (1), il forma un camp à St. Just, et pour lui faciliter les communications nécessaires, il ouvrit ce chemin.

Rue du GOURGUILLON. C'est une descente rapide dont quelques historiens trop crédules pour les traditions merveilleuses, ont cru le nom dérivé de *gurges sanguinis*, dans l'opinion où ils étoient que le sang des martyrs égorgés sur la montagne, avoit coulé à grands flots le long de ce chemin jusqu'à la riviere, dont les eaux en avoient été teintes. Ce nom exprime seulement une grande décharge d'eau, comme on appelle *gargouilles* celles des grands bâtimens. C'étoit par cette descente que les eaux de la montagne alloient se décharger dans la Saône.

(1) *Voy. l'Eloge hist. p. 7.*

Il y a dans le haut un monastere de Sainte-Ursule, dans l'enclos duquel on voit encore un réservoir d'eau construit par les Romains, et décoré d'une triple enceinte de portiques voûtés.

Les religieuses du Verbe incarné qui sont vers le milieu de la descente du Gourguillon, ont dans leur église, au rétable du grand autel, deux bonnes figures, faites par Lamoureux. C'étoit devant leur église qu'étoit située autrefois la recluserie de Ste. Magdeleine, et ce fut en cet endroit que Clément V, descendant solemnellement de Saint-Just, où il avoit été couronné, fut jetté à bas de sa mule et mis en danger, par la chûte d'une vieille muraille qui tua plusieurs personnes, et fit perdre au saint Pere un rubis de sa couronne.

Rue des ÉPIES. Rue du VIEL renversé.

Place de LA TRINITÉ. Les chanoines-réguliers de la rédemption des captifs, qu'on appelle à Paris *les Mathurins*, sont établis dans ce lieu, depuis le siecle dernier. On voit dans leur église un christ, objet de la curiosité des connoisseurs, qui a été apporté d'orient par Bruno Leclerc, régulier du même Ordre. Le jardin de cette maison renferme une ample collection d'inscriptions anciennes et curieuses. On la doit à Claude de Bellievre, à qui cette maison appartenoit au milieu du 16e. siecle. C'est-là qu'il se retira et finit ses jours dans l'étude de l'antiquité, après avoir occupé successivement les places de procureur général et de premier président au

parlement de Grenoble, auxquelles François I l'avoit nommé.

Rue PISSE-TRUYE. On trouve dans cette rue l'église de St. Pierre-ès-Liens, dite de *St. Pierre-le-Vieux*, où l'on ne voit de remarquable que l'épitaphe de Claude de Bellievre, dont nous venons de parler. Quoique nous ne nous soyons pas assujétis à transcrire les inscriptions, cependant nous donnerons celle-ci, parce qu'elle est tellement effacée, qu'il n'est presque plus possible de la lire, et que d'ailleurs faite en vrai style lapidaire, elle mérite d'être connue.

D. O. M.

Hîc situs est Claudius Bellevrius, V. C. Delphin.
Senatûs Proeses prior,
Cujus innocentiâ hominum invidiam provocavit
et superavit.
Vixit annos LXX, menses VIII, et dies VII.
Joannes et Pomponnius patri optimo,
Anno M. D. LVII.

Rue TRAMASSAC. Elle a été appellée *Retrò massam*, parce qu'elle étoit derriere la masse de ce temple dédié à Antonin, duquel nous avons parlé, et dont les débris ont servi pour la construction de l'église du cloître de Saint-Jean et du Pont de Pierre.

Rue de la BRÊCHE. C'est une ouverture faite à l'ancien cloître de Saint-Jean par le baron des Adrets. (1)

(1) *Voy. l'Eloge hist. p. 7.*

Rue des DEUX COUSINS. Rue SAINT-ROMAIN. Rue des PRÊTRES. Rue de L'OURS. Rue DORÉE.

Place de St. GEORGE. L'église qu'on y voit est celle de la commanderie de St. George, bailliage de l'ordre de Malthe. Elle étoit auparavant la chapelle d'un monastere de filles rassemblées sous le vocable de Ste. Eulalie. Elle est actuellement sous celui de St. George.

Rue de St. GEORGE. A l'extrémité méridionale de cette rue, on trouve une des portes de la ville, et un pont jetté sur la Saône, depuis un demi siecle environ. En regardant la montagne de dessus ce pont, l'on apperçoit des débris d'ouvrages romains, que les antiquaires assurent être quelques-unes des voûtes qui soutenoient l'un des quatre grands chemins qu'Agrippa, gendre d'Auguste, fit construire, pour faciliter l'envoi des troupes dans toutes les parties de l'Empire où elles étoient nécessaires. Lyon considéré comme la citadelle des Gaules, fut le centre de ces fameux chemins, appellés pour cela *voies militaires*. Celui dont les restes fixent notre attention, étoit dirigé du côté du Vivarais et des Cévennes, il conduisoit vers les Pyrenées; un autre alloit vers le Rhin; le troisieme vers l'Océan, par le Beauvoisis et la Picardie; le quatrieme dans la Gaule Narbonoise, jusqu'aux côtes de Marseille. On peut voir encore des vestiges de ces chemins en remontant la Saône, du côté de Serin, jusqu'à une lieue et demie de la ville,

dans une petite forêt appellée *le Bois-de-Roi*. En y allant, on remarquera les rochers de Pierre-Scize, de l'Isle-Barbe et de Roche-Taillée, qui ont été coupés à l'occasion de cette entreprise.

§. IX.

Quartier de St. IRÉNÉE. Faubourg.

Ce faubourg est renommé par son ancienneté, et par les événemens remarquables dont il a été le théâtre. D'abord c'est sur cette partie de la montagne, que fut bâtie cette premiere ville, qu'un affreux incendie réduisit en cendres, sous l'empire de Néron. A chaque pas on en rencontre des vestiges sur cette montagne. Les maisons qui y existent actuellement, ont été construites en partie de ces précieux restes de l'antiquité. On les reconnoît aux montans des portes, aux murailles de clôture, aux abreuvoirs des animaux. C'est encore là que furent massacrés, sous l'empereur Sévere, dix-neuf mille chrétiens, sans compter les femmes et les enfans. Ce fait est attesté par une inscription en mosaïque sur le pavé de l'église de St. Irénée, où l'on lit ces vers :

Ingrediens loca tam sacra jam rea pectora tunde,
Posce gemens veniam, lacrimas hic cum prece funde;
Proesulis hic Irenoei turma jacet sociarum, quos
Per martyrium perduxit ad alta polorum.

Istorum numerum si nosse cupis, tibi pandò ;
Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto ;
Hinc mulieres et pueri simul excipiuntur :
Quos tulit atra manus, nunc Christi luce fruuntur.

Ce beau monument est un reste du pavé de l'ancienne église de Saint-Irénée, que les calvinistes ont renversée en 1562. Elle avoit été bâtie sur les tombeaux de saint Epipoi et de saint Alexandre, qui périrent dans la premiere persécution.

Au-dessous de l'église actuelle de Saint-Irénée, on peut voir une de ces chapelles souterreines que les chrétiens des premiers siecles avoient coutume de construire, afin de pouvoir, dans les temps malheureux, célébrer les SS. mysteres, à l'abri des persécuteurs.

La représentation du calvaire qu'on voit derriere cette église, est l'objet d'une dévotion générale à Lyon, pendant le carême.

Auprès de l'église de Saint-Irénée, l'on voit un beau reste de ces aqueducs fameux qui amenoient à Lyon les eaux de la petite riviere de *Furens*, qui passe à Saint-Etienne en Forez. On attribue cet ouvrage étonnant à Marc-Antoine Questeur, qui, dit-on, le fit construire pour la commodité des troupes de Jules César, son intime ami, lesquelles furent campées sur le plateau de cette montagne, et par conséquent fort éloignées des eaux de la riviere, lorsqu'il vint dans les Gaules y faire cette guerre qui lui fut si glorieuse.

Ces aqueducs, bâtis avec beaucoup d'art, et liés par un ciment très-dur, dont le secret est perdu, portoient, pendant l'espace de sept lieues, des tuyaux de plomb, dont on conserve un morceau à demi fondu dans le cabinet du grand collége de la Trinité. On conçoit à peine l'immensité de travaux que cette entreprise dût coûter; il fallut, pour établir le niveau dans une si grande étendue, percer plusieurs montagnes, et s'élever au-dessus des vallées, par des arcades d'une hauteur prodigieuse. Il reste encore de grandes suites de ces arcades bien conservées, à une lieue de Lyon, dans les villages de Ste. Foi et de Chaponot. Elles méritent l'attention des curieux.

Cet aqueduc venoit aboutir, et se partager en trois fontaines, à-peu-près à cette porte de la ville qu'on appelle pour cela Porte de TRIOM, nom dérivé de celui de *porta Trium fontium*, que les anciens titres lui donnent.

§ X.

Quartier de la QUARANTAINE. *Faubourg.*

Dans le temps où de fréquentes pestes désoloient les provinces méridionales, ceux qui en arrivoient étoient obligés, avant d'entrer dans la ville, de passer quarante jours au faubourg dont nous parlons. L'hôpital de Saint-Laurent qu'on y voit encore, fournissoit des secours convenables à ceux qui se trouvoient décidément pestiférés,

Cet hôpital est aujourd'hui transformé en un *dépôt de mendicité* : on y enferme les mendians vagabonds de la ville et de la province.

On apperçoit sur la colline une petite chapelle, dédiée à saint Roch. Elle fut construite en 1581, ensuite d'un vœu fait par la ville, pendant la contagion qui l'avoit désolée, en 1577.

En descendant le long de la Saône, on trouve le plus admirable de ces jardins anglois, dont la mode intéressante gagne en France. C'est la nature elle-même qui l'a fait pour le public. Jean-Jacques se rappelle avec plaisir dans ses Confessions, liv. IV, d'*y avoir passé une nuit délicieuse*, n'ayant pour tout bien que *deux pieces de six blancs* dans sa poche. La description qu'il nous a laissée de cette promenade, appellée *les Etroits*, plaira plus que celle que nous essayerions d'en faire. « La soirée » étoit charmante, la rosée humectoit l'herbe » flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air étoit frais, sans être froid; » le soleil, après son coucher, avoit laissé » dans le ciel des vapeurs rouges, dont la » reflection rendoit l'eau couleur de rose; » les arbres des terrasses étoient chargés de » rossignols qui se répondoient de l'un à » l'autre. Je me promenois dans une sorte » d'extase, livrant mes sens et mon cœur à » la jouissance de tout cela. Absorbé dans » ma douce rêverie, je prolongeai fort » avant dans la nuit ma promenade, sans » m'appercevoir que j'étois las. Je m'en » apperçus enfin. Je me couchai voluptueu-

» sement sur la tablette d'une espece de » niche enfoncée dans un mur de terrasse. » Le ciel de mon lit étoit formé par les » têtes des arbres; un rossignol étoit préci- » sément au-dessus de moi, je m'endormis » à son chant : mon sommeil fut doux, » mon reveil le fut davantage. Il étoit » grand jour : mes yeux en s'ouvrant » virent l'eau, la verdure, un paysage » admirable. »

Pourquoi cet auteur inimitable, qui peint si bien la belle nature, n'a-t-il pas achevé le tableau de cette promenade délicieuse ? Que n'a-t-il décrit de son pinceau enchanteur les grottes, les cascades, les sites ravissans et variés, à la contemplation desquels on ne peut qu'inviter le lecteur, sans oser les décrire, quand on n'a pas le talent d'un si grand peintre !

§ II.

Quartier de la GUILLOTIERE. *Faubourg.*

L'on a cru quelque temps que le nom de ce faubourg dérivoit de celui de Guy-l'hostiere, *ab hospite visco*, dans l'opinion où l'on étoit que c'étoit-là que les Druides déposoient le gui de chêne, après l'avoir cueilli en Dauphiné, avec beaucoup de cérémonies. Le P. Ménestrier a parfaitement réfuté cette opinion, il assure même que les anciens titres donnent à ce canton le nom de *Grillotiere*; et Paradin avoit soutenu,

en 1500, que ce faubourg *devoit être ainsi nommé, à cause des grillets et sonnettes de mulets de voitures, desquels il n'est jamais dégarni.*

Les religieux du tiers-ordre de saint François, appellés *Picpus*, y furent établis en 1606. Leur église n'a rien de curieux. Ils possedent deux fameux globes, de six pieds de diametre, tracés, fabriqués et peints par un religieux de cet Ordre, nommé Henri Marchand, connu sous le nom de P. Grégoire, né à Lyon en 1674. Cet homme développa de bonne heure le talent le plus décidé pour les mathématiques. Pendant son noviciat, le P. maître, qui n'étoit pas géometre, le surprit lisant le traité des *Sinus* et des *Tangentes*: grand scandale! il court le dénoncer au chapitre, comme s'adonnant à des lectures indécentes.

Le P. Grégoire fut dans la suite employé souvent par ordre du roi. Ses contemporains ont assuré qu'il avoit trouvé le secret du savant Fernel, aux conseils de qui Catherine de Médicis, déjà réputée stérile, dût sa fécondité, et qu'un de ses amis, auquel il l'avoit communiqué, l'employa avec succès pour rendre mere son épouse qui, depuis vingt ans de mariage, n'avoit pu le devenir.

A l'extrémité du faubourg de la Guillotiere, on trouve le vieux château de la Mothe, où Louis XIII a logé, et où Henry IV avoit précédemment passé la nuit de ses noces avec Marie de Médicis. La chambre où le roi et la reine coucherent, a été ornée de fleurs-de-lys d'or sur un fond d'azur.

On voit près de là une chapelle qui a servi autrefois de succursale à l'église de St. Michel, qui fut quelque temps paroissiale. (1) Cette chapelle, sous le titre de *la Magdeleine*, est contiguë au cimetiere de nos hôpitaux.

A cette époque de l'année où les Grecs honoroient par une fête particuliere les manes de leurs concitoyens, au commencement de novembre, les habitans de Lyon vont en pélerinage à ce cimetiere. Il en est peu dont ce lieu n'ait reçu quelque parent, quelque ami : chacun s'attriste sur la tombe de ceux auxquels il fut attaché par les liens du sang ou de l'amitié.

Les Grecs terminoient leurs fêtes funéraires par un repas de fêves ; c'étoit chez eux le symbole des morts. Nos Lyonnois, sans avoir cependant la prétention de ressembler aux Grecs, terminent à-peu-près de même leur funebre dévotion; mais ils préferent les châtaignes et les marrons renommés du pays, aux fades légumes qu'on mangeoit en Grece.

En considérant ce cimetiere commun de nos hôpitaux, on demandera peut-être pourquoi il ne sert pas à toute la ville, et enfin pourquoi l'on enterre encore à Lyon dans les églises et dans les cimetieres qui les entourent ? Nous savons toutes les déclamations de la philosophie moderne à ce sujet. Sans doute avant ce siecle, on n'avoit pas aussi généralement projetté de

(1) *Voy. à la page 27.*

repousser loin des vivans les cadavres de ceux qui nous furent chers ; cette idée ne date que de la propagation du système barbare qui n'offre que le néant à la mort. On vouloit auparavant conserver près de soi les restes précieux d'un être dont on croyoit l'ame immortelle. Mais à mesure que cette croyance s'est affoiblie, l'esprit philosophique a voulu, sous le prétexte d'assainir les villes, éloigner de ces asyles de l'égoïsme et du plaisir, les attendrissantes et respectables dépouilles de nos semblables.

Lorsque pour vaincre la résistance des chrétiens à cet égard, on exaltoit avec un hypocrite enthousiasme, l'importance d'assainir leurs temples et les lieux qui les entourent, nous avons fait une remarque qui dévoile assez bien l'esprit de ce projet. C'est que ceux qui insistoient le plus sur cette raison, étoient connus par des opinions qui les avoient dispensés jusqu'à ce jour de respirer le méphitisme des églises.

Est-il donc bien prouvé qu'il y ait plus de dangers à laisser dans les villes des corps en dissolution, que d'en infecter les campagnes, dont les productions destinées à nous nourrir, à devenir notre substance, s'imprégnent bien plus facilement que nos corps de toutes les vapeurs de la putridité ? Nous savons bien que la circulation de l'air, plus libre dans les champs, obvie en partie à ces inconvéniens ; mais où peut-elle être plus vive et plus entiere qu'à Lyon ? Cette ville, d'une forme oblongue, entre

deux rivieres qui vont du nord au sud, est balayée par des vents perpétuels qui la purgent à chaque instant des exhalaisons fétides qui s'élevent de son sein. A peine, à la distance de deux cents pas, y sent-on des odeurs bien plus pestilentielles que celles des cimetieres, telles que celles des boucheries, des tanneries, des amidonneries, etc. qu'aucun philantrope n'a encore imaginé de proscrire de nos villes.

Le pélerinage de la Magdeleine n'est pas le seul que le peuple fasse dans l'année, du côté de la Guillotiere. Le 9 d'octobre, il court tumultueusement vers le village de St. Denis, qui est à une lieue de Lyon. Mais ce n'est pas une dévotion: ce sont presque des orgies et des lupercales; on croit n'y voir que bacchantes et satyres. Tout ce que la licence la plus effrénée peut dire et faire, souille la route et signale cette fête abominable.

Un événement des plus tragiques, dont elle fut l'occasion, en 1711, auroit dû en dégoûter pour toujours. Un sergent de garde à la porte du pont, du côté de la ville, la ferma avant l'heure ordinaire, dans le dessein de retirer une contribution de tous ceux qui voudroient rentrer. Cette exaction révolta, on ne voulut pas s'y soumettre, la barriere resta fermée. La foule se multiplia, les voitures vinrent augmenter le désordre: plusieurs personnes furent étouffées, plusieurs écrasées, plusieurs précipitées dans le Rhône; il en resta deux cents de mortes sur le pont,

après qu'on en eût retiré les vivans. Ce malheur que son auteur, paya de sa vie, en expirant sur l'échafaud, est d'autant plus surprenant, que la premiere tentation d'un pareil forfait devoit s'évanouir, par la facilité d'en calculer les effets et d'en prévoir le supplice.

Mais quittons ces tristes objets, pour parler d'une autre fête populaire qu'une gaieté raisonnable accompagne ordinairement, quoiqu'elle suive les folies du carnaval. Le premier dimanche de carême, appellé dans beaucoup d'actes du 13e. siecle, *le jour des Brandons*, et dans Paradin, *Quaresmentrant le vieux* ; quatre jours après celui que le même auteur appelle, *Quaresmentrant le jeune*, les habitans de Lyon vont dans la même plaine de la Guillotiere, manifester une alégresse dont l'approche du printemps est la principale cause. A cette époque de l'année, les anciens couroient avec des flambeaux allumés, pour se purifier et procurer le repos aux manes de leurs parens. Les cultivateurs ont ensuite rendu cette cérémonie utile à leur état : dans le même temps, ils ont parcouru leurs vergers avec des torches de paille enflammées, appellées *Brandons*, pour brûler les nids d'insectes attachés à leurs arbres. Le siecle dernier, la fête des brandons à Lyon consistoit, suivant le pere Ménestrier, en ce que le peuple « alloit le » premier dimanche de carême à la Guillo» tiere couper des branches vertes, aux» quelles il attachoit des fruits, des

» gâteaux, etc. Il rentroit avec ces » sortes de brandons dans la ville. » Aujourd'hui cette fête se borne à une promenade, accompagnée de danses et de festins. On l'appelle plaisamment la promenade du *repentir*, parce qu'on y remarque beaucoup de nouveaux mariés, très-nombreux en cette saison. Le lien conjugal enchaîne-t-il donc à leur suite les regrets et le repentir ?

Quand on parle si légèrement des accidens fâcheux du mariage, il est vraisemblable qu'on les charme aisément. Les cas les plus graves ont été plus d'une fois célébrés gaiement à Lyon, par la *chevauchée de l'âne*. Le mari benin, qui souffroit pacifiquement les outrages que sa femme lui faisoit, étoit promené dans la ville, monté à rebours sur un âne, dont on l'obligeoit de tenir la queue. Les officiers de police autorisoient cet usage immoral : étoit-ce pour punir le mari qu'on déshonoroit par-là davantage, ou pour l'exercer à ne pas rougir de son déshonneur ? Heureusement la *chevauchée de l'âne* tombe en désuétude.

Il est bon d'observer qu'elle s'établit à Lyon, en 1566, parmi les fêtes qui furent données à la duchesse de Nemours, lorsqu'elle y fit son entrée, comme femme du gouverneur en chef.

§ XII.

Quartier de MORAND. *Faubourg.*

M. Morand, architecte célebre, à qui l'on doit le pont qui porte son nom, et fait

l'admiration des connoisseurs, proposa, il y a quelques années, d'agrandir la ville de ce côté, pour lui donner une forme arrondie ; mais le défaut de moyens fit manquer l'exécution de ce projet. Cependant, loin d'être abandonné, il s'exécute tout naturellement par l'attrait de cet emplacement. Chaque jour il s'y éleve un nouvel édifice, et dans ces constructions, on se fait un plaisir de se conformer aux plans de M. Morand. La plaine sur laquelle ils ont été tracés, offre déjà beaucoup d'agrémens. On y trouve de belles maisons et d'immenses promenades.

§ XIII.

Quartier de la BOUCLE *ou Chemin St.* CLAIR. *Faubourg.*

C'est un très-beau chemin qui commence à la porte St. Clair, et va du côté de la Bresse et du Bugey, en passant devant une hôtellerie appellée *la Boucle.*

§ XIV.

Quartier de la CROIX-ROUSSE, *Faubourg.*

Ce faubourg est sur le plateau de la montagne qui se trouve entre les deux rivieres. Les murs, fossés et fortifications de

la ville sont remarquables de ce côté-là (1).

L'église des Augustins réformés qu'on trouve dans la grande rue de ce faubourg, ne renferme d'intéressant qu'un seul bon tableau, dont l'auteur n'est pas connu. Ce tableau, placé dans la premiere chapelle en entrant, représente *St. Nicolas de Tolentin*.

§ XV.

Quartier de SERIN. *Faubourg.*

Ce quartier, situé sur la rive droite de la Saône, en remontant, est dans une situation agréable et avantageuse. On y trouve le port des diligences. Au-delà de la porte, dite *Porte d'Halincourt*, qui confine la ville de ce côté-là, on lisoit autrefois, contre une muraille, cette plaisante épitaphe énigmatique :

« Cy gît le fils, cy gît la mère,
» Cy gît la fille avec le père,
» Cy gît la sœur, cy gît le frère,
» Cy gît la femme et le mary :
» Et ne sont que trois corps icy. »

En s'avançant du côté de la campagne, on jouit du spectacle le plus magnifique que la nature, d'accord avec le luxe, puissent offrir. « Je ne connois rien d'aussi » beau dans l'univers, dit l'auteur charmant des *Soirées provensales*, M. Bérenger, que le paysage qui s'étend

(1) *Voy. à la page 72.*

» depuis

» depuis Lyon jusqu'à Trévoux; les environs de l'Isle Barbe, comme ceux d'Albunée et de Tivoli, ont été cent fois dessinés; les divers aspects de Rochetaillée, de Fontaine et de St. Cyr, sont aussi frais, aussi riches, aussi amoureux que les vallées de l'Arcadie et de Tempé; mais enfin des tableaux, des gravures ne sont que des imitations mortes de la nature; il faut, pour animer tout cela, la nature elle-même. Ici des cascades produites par le *trop plein* des étangs et des fontaines, l'éclat et le bruit de leurs chûtes, donnent du mouvement à tout ce tableau. Là, j'aime à voir le repos des plaines labourées, et le jeu des pentes et des roides talus, et ce mélange ondoyant et serpentant des collines et des vallées, et ces morceaux forts et vigoureux, où des rochers hardiment entassés, taillés à pic, pendans en voûte, s'avancent fièrement des deux côtés, jusqu'aux rives du fleuve que je descends. J'apperçois dans le lointain, et parmi de verds pâturages bordés de saules, des fermes agricoles ou pastorales, des charrues, des bœufs, des chevaux, et tout leur champêtre équipage ».

« Vis-à-vis la *Fréta*, maison de campagne qui a appartenu au célebre M. Poivre, s'ouvre une plaine circulaire, où l'on voit presque toutes ces beautés rassemblées. Des accidens assez disparates s'y accordent cependant entre eux, par des liaisons pleines de molesse; la nature semble y modeler

avec ses graces inimitables, les formes les plus enchanteresses, les plus poëtiques. La riviere se promene, à longs replis, au pied du côteau sur lequel la maison repose; la plaine est en face. »

» Du haut du jardin chinois qu'on remarque dans cette maison curieuse, vous découvrez devant vous des isles, dont la Saône a librement façonné les bords inégaux; des maisons décorées de peintures éclatantes, et appuyées sur de grands et sombres massifs de verdure; plus loin des côteaux couverts de vignes et de noyers, des replats incultes, coupés de chemins obliques et tortueux, des bouquets de bois qui paroissent comme suspendus sur les rapides penchans qui regardent le nord. Enfin des hauteurs surmontées de villages, par-dessus lesquels dominent des tours à demi-ruinées, terminent le lointain du tableau. »

» Mais il faut, pour en jouir, passer de l'une à l'autre rive, gravir sur la plus haute montagne des environs, appellée *Montcindre*. Quand on y est, l'œil ravi erre d'enchantemens en enchantemens; l'on découvre quantité de provinces, la Bresse, le Bugey, le Beaujolois, les montagnes du Forez, celles de Grenoble, et la Saône et le Rhône. De *Montcindre*, ou plutôt de ce *Mont d'Or* si fameux par ses vins et par son laitage, l'on descend au village de St. Rambert, d'où l'on peut voir l'isle Barbe, dont la pointe, du côté de Lyon, est plantée de verds tilleuls qui semblent n'attendre là que des bals

champêtres, et des groupes de spectateurs. Les environs sont charmans ; cependant on n'y est presque plus à la campagne : les équipages roulent de tous côtés, et débarquent, aux grilles des châteaux, des petits maîtres en parasol et des têtes à grand plumage. Les atours ne sont pas seulement frais, ils sont riches : on mêle les fleurs aux diamans, et la prétendue simplicité de cette parure de campagne, coûte encore plus à préparer que la toilette d'un souper prié. »

L'isle Barbe, dont on vient de voir une peinture agréable, n'est pas moins intéressante sous ses rapports historiques. Lors de la premiere persécution élevée à Lyon contre les chrétiens, en 203, ils se réfugierent dans cette isle, qu'ils appellerent Barbare, parce qu'elle étoit horriblement hérissée de rochers et de ronces. Ce nom s'est changé en celui de Barbe, par la même syncope qui fait nommer Barbes les chevaux de Barbarie : c'est la remarque de Laboureur, auteur des *mazures de l'isle Barbe*.. En latin elle s'appelle toujours Barbare, *insula Barbara*. Elle ne fut pas plutôt habitée, qu'on y fonda une abbaye qui devint ensuite très-célebre. Charlemagne voulut la connoître, mais il n'en eût pas plutôt vu le séjour, qu'enchanté de sa situation, il forma le projet de venir s'y livrer à la retraite et au repos, dès que les grandes affaires de l'Empire le lui permettroient. Cette résolution étoit si décidée, qu'il y fit recueillir, pour son usage, une bibliotheque magnifique, dont il

n'eut pas le bonheur de jouir. Elle étoit renommée en France, sous le titre de *librairie de Charlemagne*; on y voyoit les manuscrits les plus précieux, parmi lesquels il en étoit d'écorces d'arbres des isles du Nil. Cette bibliotheque, confiée aux religieux de l'abbaye, fut pillée et brûlée, comme elle, par les Calvinistes, en 1562.

Les habitans de Lyon font, les uns par eau, et les autres par terre, une promenade brillante à l'isle Barbe, chaque année à deux époques différentes; savoir: le lundi et le mardi de Pâques, le lundi et le mardi de la Pentecôte. Peut-être la piété fut elle originairement la cause de ces fêtes, devenues tout-à-fait prophanes aujourd'hui. Il est probable cependant qu'elles ne sont qu'une extension de la cérémonie mémorable qui s'y faisoit au 14e. siecle, un jour déterminé entre ces deux époques. Des contestations s'étoient élevées, en 1393, entre le roi Charles VI, et le comte de Savoie, sur la propriété du rivage de la Saône, du côté de la Bresse, laquelle n'appartient à la France que depuis 1601. A l'occasion de ces difficultés, le maître des ports et les sergens du roi, conduits par quelques magistrats, imaginerent d'aller chaque année, le jour de l'Ascension, à l'isle Barbe, par eau, avec enseigne et tambours, pour arracher de la riviere l'écusson de Savoie, que les officiers de Bresse y plantoient ordinairement la nuit précedente, et poser à la place celui de France, afin de montrer que d'un bord à l'autre la Saône

appartenoit au roi. Enjoués de cette facile conquête, ils revenoient au bruit des instrumens et à la lueur des feux d'artifices, tellement qu'il *sembloit*, suivant la comparaison de Rubis, *que la riviere de Saône fût un nouveau Mont Gibel.* Cette fête avoit encore lieu dans le 16e. siecle.

§. XVI.

Quartier de VAIZE.

Faubourg.

Ce faubourg portoit autrefois le titre de Bourg, et on l'appelloit *bourg de St. Pierre*, du nom d'un monastere dont il ne reste que l'église; ou *bourg d'eau*, parce qu'il étoit fréquemment inondé par la Saône, sur les bords de laquelle il est bâti.

Dans le temps que l'autorité temporelle de la ville appartenoit à l'archevêque et aux chanoines de Lyon, c'étoit dans ce bourg qu'ils avoient relégué les femmes publiques. Un de leurs officiers nommé *roi des ribauds* ou *porte-faix*, avoit inspection sur elles. Lorsqu'il les surprenoit hors de leur quartier, comme lorsqu'elles n'avoient pas sur une de leurs manches l'aiguillette ou nœud de rubans qu'elles étoient obligées de porter, il les arrêtoit, les enveloppoit d'un filet, et les promenoit ainsi dans la ville, pour les exposer aux huées du public. La grande cérémonie consistoit à les mener ainsi enveloppées, dans le cloître de St. Jean, lors de la foire. Ce roi des ribauds avoit le privi-

lége indécent d'entrer dans l'église cathédrale vêtu d'un filet

Tous les soirs, accompagné du guet de l'archevêque, il faisoit sa ronde aussitôt après que, du clocher de Fourvieres, un trompette avoit sonné la retraite, dite vulgairement *le chasse-ribaud*. Ce signal suivoit immédiatement celui *du couvre-feu* que donnoient les principales cloches, pour avertir les citoyens de dire leurs prieres, et de couvrir leur feu, avant de se coucher, à 8 heures en été, et à 7 heures en hiver: c'est ce que nous nommons *l'angelus*. Alors le roi des ribauds, parcourant la ville, happoit sans pitié tous les vagabonds qu'il rencontroit.

La singularité de la punition qu'il infligeoit aux femmes de débauches, étoit, malheureusement pour elles, une récréation qu'il se donnoit; et l'envie de la ramener souvent, le rendoit fort exact et rigoureux dans ses fonctions.

Lorsque Lyon passa sous le sceptre des rois de France, il paroît que les courtisannes voulurent un peu s'émanciper; on comprit bientôt qu'il importoit de leur mettre un frein, et ce fut le but de plusieurs ordonnances. Le naif Paradin en cite une qui mérite d'être connue : *en* 1475, dit-il, « *fut ordonné aux p.. et femmes publiques qu'elles eussent à vuyder les bonnes et honorables rues, et se retirer au bourdeau, et leur fut défendu de porter vestemens, ornemens et paremens de leur corps, de drap de soye, ny corroyes garnies d'argent blanc, ny doré, ny*

porter fourures de robbes, de penne de gris, menu-vers, laitisses, penne noir, ou blanche d'aigneaux, excepté tant seulement un pelisson de noir ou de blanc: aussi par mesme moyen de ne porter chaperon de femme de bien et honneste, sus peine de confiscation d'iceux habits et ornemens. Et afin qu'elles fussent mieux congnües, et remarquées, fut ordonné qu'elles porteroyent continuellement, chacune au bras senestre, sur la manche de leurs robbes, pendant en double du long du bras, demy pied, sur peine de prison et de 60 sols d'amande: et qu'icelles femmes publiques se tiendroient serrées en deux maisons, desquelles chacune n'auroit qu'une issuë seulement, et esquelles fut défendu de jouer à jeu de sort.

La rue principale du faubourg de Vaize conduit à une place circulaire, à laquelle aboutissent la route de Bourgogne et celle du Bourbonnois. Le centre est orné d'une pyramide couronnée par des emblêmes de la paix, et dédiée à Louis XVI.

On apperçoit au-delà, sur la colline, dans une des plus heureuses situations, le vaste château de la Duchere, où Sarrabat a peint une assez belle galerie.

Au-dessous, vers la rive de la Saône, on trouve une maison de plaisance appellée la Claire, nom dérivé de l'inscription *ubique Clara* qu'on y lit sur le portail, et qu'elle mérite depuis long-temps par ses agrémens et sa célébrité. Déjà, en 1683, M. Spon en parloit avec éloge; et depuis, elle s'est acquise une grande réputation de beauté, par les soins du fameux André Lenostre, qui en a dessiné les jardins et

tracé les promenades (1). Avant ces décorations modernes, elle étoit déjà une des plus belles maisons de plaisance qui environnent Lyon. L'histoire nous apprend qu'avant de faire son entrée solemnelle dans cette ville, Henri IV se plut infiniment à se promener dans l'enclos de la Claire, et que ce fut dans l'avant-cour de cette maison que ce monarque, élevé sur un amphithéâtre, reçut les complimens de tous les corps de la ville.

Parmi les réponses que le bon Henri y improvisa, avec la franchise et la sensibilité qui le caractérisoient, la plus touchante est celle qu'il fit à l'échevin qui lui offroit les vœux et les promesses de fidélité des Lyonnois. *Mes amis*, dit-il, *j'ai loué votre fidélité, j'ai tousjours creu (quelque desbauche et changement qu'il y ait eu par mon royaume) que vous étiez François; vous me l'avez bien monstré; l'honneur vous en est démeuré, et à moi tout le contentement qu'un prince peut avoir du service et de l'obéissance de ses subjects: continuez à m'aimer, et je vous ferai cognoître combien je vous aime, et que je n'ai rien plus à cœur que vostre repos.*

La ville de Lyon s'est toujours plus dis-

(1) *Elle devint alors la derniere station de l'exil du cardinal de Bouillon avant son départ pour l'Italie; c'est de-là qu'il écrivoit fièrement à Louis XIV, qu'il lui* rendoit toutes ses charges et toutes ses dignités, pour reprendre la liberté que sa naissance et sa qualité de prince étranger lui donnoient.

tinguée néanmoins que les autres, par ſon penchant pour la liberté. Ce fut pour s'y conformer que Tibère, content d'ailleurs de cette cité, lui accorda d'être une ville *municipale*, c'eſt-à-dire, libre, avec le droit de ſe gouverner par ſes propres loix, en même temps, qu'elle partageroit les honneurs & les priviléges du peuple romain. Au treizième ſiècle, un ſceptre de fer veut s'appeſantir ſur elle; auſſitôt ſe forme, à l'inſtar des troupes grecques & des premières légions romaines, une milice citoyenne qui fait trembler l'oppreſſeur, abat ſes tours menaçantes (*), & va renverſer ſes remparts orgueilleux (**). Les Lyonnois conquerent leur indépendance; & le premier uſage qu'ils en font, c'eſt de ſe donner une adminiſtration libre & municipale. Le peuple choiſit dans ſon ſein, les magiſtrats qui doivent le gouverner; leur poſte honorable n'eſt point héréditaire: les vertus domeſtiques & civiques ſeules y conduiſent; & la baſſe vénalité ne peut l'accaparer dans ſon cupide & vaſte domaine.

En paſſant ſous les rois de France, Lyon conſerve fièrement ſon régime populaire l'adminiſtration municipale ne peut jamais être changée; rien n'eſt capable d'énerver cette énergique paſſion de la liberté qui

(*) Sur le Pont de Pierre. *Voy.* l'Eloge hist.

(**) Dans la rue Porte-Froc. *Voy.* l'Eloge hist.

tient au carractere des Lyonnois. Elle se livre à l'enthousiasme, lorsque la révolution semble vouloir (en 1790) rendre universel son empire en France. Et quand, du sein des agitations politiques, inséparables d'une telle crise, il s'élève un tyran plus féroce que tous les tyrans connus, dont les fureurs asservissent la France entière : c'est à Lyon seulement qu'il trouve une résistance décidée, tandis qu'ailleurs on ose à peine concevoir quelques projets d'insurrection, que la lâcheté rend inutiles. Lyon seul lève l'étendard de l'indépendance ; moins de six mille Lyonnais armés soutiennent contre près de cent mille satellites, un siége de soixante-trois jours. Et dans leur défaite : leur magnanime vertu, leur fierté guerrière, leur grandeur d'ame ne se démentent point. Ce siége si mémorable, et les événemens funestes qui l'ont suivi, les rendent dignes à jamais de la reconnoissance de la patrie et de l'admiration de l'univers.

Quis Trojæ nesciat urbem ;
Virtutesque, virosque et tanti incendia belli !

ENNIUS.

ADDITIONS.

A la page 15. Article : Rue de la BARRE; ce nom lui vient d'un barrage qu'on y faisoit autrefois, pour empêcher les marchandises d'entrer dans la ville sans payer un droit.

A la page 36. Article : Rue du PARADIS; c'étoit le nom que les calvinistes donnoient au temple qu'ils y avoient.

A la page 36. Article : Rue du PALAIS-GRILLET; elle porte le nom de Puits-Pelu que lui avoit donné un vieux puits, que depuis l'on a comblé et qui s'appelloit *Pelu*, parce qu'il étoit mal propre et dégradé.

A la page 36. Article : Rue des GÉNÉRALES. Son vrai nom est rue de la Générale. Elle le tient de la veuve d'un général du Piémont, à qui appartenoit un hôtel qu'on y voit encore aujourd'hui, et qu'on appelle l'hôtel de Milan. En 1562, les calvinistes y tenoient leurs assemblées.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

ACADÉMIE ancienne, pages 21 — 54 ; — moderne, 55.
Aqueducs construits par Marc-Antoine, 109
Adrets (baron des). Ravages qu'il fait à Lyon, 7 — 104 — 106.
Aimard (Jacques). Les succès de sa baguette, 91.
Ainay, église, 23.
Agrippa. Grands chemins qu'il a contruits, 107.
Agnus castus : anecdote relative à cet arbuste, 76.
Amphithéâtre des Romains, 103.
Anticaille (église et communauté), 101.
Antonin : cher aux Lyonnois, 3 — 53.
Archevêché, 84.
Arsenal, 27.
Auguste eut un temple à Lyon, 23.
Augustins (église et communauté des) 76 — 120.

B.

Bain ou conserve d'eau des Romains, 105.
Bals singuliers donnés autrefois, 65.
Belle-cordière, surnom de Louise Labé, 34.

Bernardines (église et communauté des), page 72.
Bibliotheques publiques : de la ville, 61, — de l'académie, 54.
Boucheries remarquables, 35 — 78.
Boucle (la) : faubourg et grand chemin, 119.
Brandons (jour des), 117.

C.

Caligula : disputes littéraires qu'il établit, 24.
Campagne des environs de Lyon, 120, — 122 et suiv.
Capucins (églises et communautés des), 72. — 98.
Carmes (églises et communautés des), 78 — 99.
Carmélites (église et communauté des), 73.
Change (loge du), 92.
Charlemagne, 123.
Charles IX, 7.
Charles VIII, 51 — 97.
Chartreux (église et communauté des), 74.
Chazaux (église et communauté des), 101.
Chevauchée de l'âne, anciennement usitée à Lyon, 128.
Chirurgiens, 17.
Cinqmars et de Thou décapités, 56 — 68.
Claire (la) : maison de plaisance, hors de la ville, 127.
Claude, empereur : sa harangue en faveur des Lyonnois, 51.

Clément V, pape, couronné à Lyon, 104 — 105.
Clotilde (sainte) épouse de Clovis, fut élevée à Lyon, 27.
Colléges : de la Trinité, 59 — de Notre-Dame, 91 — de Médecine, 18 — de chirurgie, 17.
Collinettes (église et communauté des), 72.
Commerce de Lyon, 9 — 43.
Conciles généraux tenus dans cette ville, 82.
Concert (salle du) 39.
Confalon (chapelle et pénitens du), 37.
Confluent du Rhône et de la Saône : ancien 29 — nouveau, 30.
Conserve d'eau ou bain des Romains, 105.
Consulat de Lyon, 51.
Cordeliers (église et communauté des), 38 — 94.
Croix (chapelle et pénitens de la), 70.
Croix-Rousse, faubourg, 119.

D.

Déserte (église et communauté de la), 73.
Deux Amans (église et commun. des), 95.
Dévotion singuliere du 12e siecle, 87.
Dominicains (église et communauté des), 32.
Duchere (château de la), 127.

E.

Ecoles publiques, anciennes, 23 — 54.
Epitaphe remarquable, 120.
Etoffes renommées de Lyon, 81.

Etroits (promenade des) : description que J. J. en a faite, 111.

F.

Fabriques célebres de Lyon, 8.
Faubourgs de St. Irénée, de la Quarantaine, de la Guillotiere, de Morand, de la Boucle, de la Croix-Rousse, de Serein et de Vaize ; voyez ces mots.
Femme exerçant les fonctions de Bourreau, 56.
Fêtes anciennes du peuple : le cheval fou, 16 — les merveilles, 45 — l'isle Barbe, 124.
Fête civique de la proclamation des échevins, dite la St. Thomas, 52.
Fêtes populaires actuellement en usage, 114 — 116 — 117 — 118 — 124.
Feuillants (église et communauté des), 68.
Foires, 16 — 46 — 84.
Fourvieres, église, 101.
François I.er — 7 — 9 — 26 — 48.

G.

Germanicus, né à Lyon, 101.
Gerson (Jean) 96.
Grégoire (le P.), religieux Picpus, habile mathématicien ; anecdotes curieuses de sa vie, 113.
Gryphe, imprimeur célebre du 15.e siecle, 44 — 49.
Guillotiere, faubourg, 112.

H.

Henri II : son entrée solemnelle, 124.

Henri IV : témoignage qu'il rend aux Lyonnois, 7 — 128 — changement qu'il fait au consulat, 51.
Homme de la roche, statue bisarre, anecdote qu'elle rapelle, 93.
Hôpitaux : de l'Hôtel-Dieu, 34 — de la Charité, 19.
Hôtel-de-Ville, le plus beau de l'Europe, après celui d'Amsterdam, 50.
Hôtel des monnoies, 47.
Horloge fameuse de St. Jean, 81 — c'est à Lyon qu'on a vu les premiers horloges qui parurent dans les Gaules, 81.
Humbert de la Tour, dernier dauphin, donne l'investiture du Dauphiné au fils du roi Jean, 33.

I.

Imprimerie : les Lyonnois la porterent à sa perfection, dès sa naissance, 43.
Innocent IV, pape, construit le pont du Rhône, 15 — loge à St. Just pendant le second concile, auquel il préside, 103.
Isle Barbe : son histoire, sa description, 122 — 123.

J.

Jean, roi de France, 33 — c'est un Lyonnois qu'on envoye en Angleterre pour traiter de sa liberté, 36.
J. Jacques Rousseau loge à Lyon, 59; — fait la peinture des *Etroits*, 111.
Joséphistes (église et congrégation des), 66.

Jubilé fameux, particulier à cette ville, 84.
Juifs, autrefois très-favorisés à Lyon, 97.
Justice ancienne du clergé, 5 — 83 — 125.

L.

Lazaristes (église et congrégation des), 100.
Librairie ancienne et moderne de Lyon, 43.
Lorette (chapelle et pénitens de), 71.
Louis XIV, sa statue équestre, 13.
Louise Labé, surnommée *la Belle-Cordière*, 34.
Lyon (la ville de); abrégé de son histoire, 1 — éloge de sa situation, 10 — industrie de ses habitans, 8 — leurs mœurs, 9.

M.

Magasin à poudre, 75.
Magdeleine (la), chapelle et cimetière, objet d'un pélerinage populaire chaque année, 114.
Mandelot (de), gouverneur de Lyon, 35 — 88.
Mausolées remarquables, 73.
Médecins de Lyon, opinion qu'on en a, 18.
Minimes (église et communauté des), 103.
Miséricorde (chapelle et pénitens de la), 79.
Moliere, le poëte comique, anecdote particuliere, 33.
Montécuculli (Sébastien de), empoisonne le dauphin, fils de François I.er 26 — il en subit le supplice, 48.
Morand (pont), 70. — projet et faubourg, 118.

Mosaïques curieuses, 25 — 108.
Mothe (la), château remarquable, 113.

N.

Nostradamus passe pour avoir prédit le supplice de Cinqmars et de Thou, 69.

O.

Observatoire : on le doit au P. de Saint-Bonnet, jésuite, ami de Cassini ; anecdote sur ce religieux, 64.
Oratoriens (église et congrégation des), 61 — 71.

P.

Palais de justice, 90.
Pape nommé singuliérement à Lyon, 33.
Pénitence publique autrefois usitée dans cette ville, 86 — 88.
Pénitens modernes, 20 — de la Miséricorde, de St. Marcel, du Confalon, de la Croix, de Lorette, de St. Charles : voyez ces mots.
Pénitentes (église et communauté des), 21.
Perrache : projet et travaux, 28 — 30.
Peste survenue en 1628 : anecdote curieuse à ce sujet, 45.
Picpus (église et communauté des) 113.
Pierre-Scize, château devenu prison d'Etat ; anecdotes intéressantes, 94.
Philippe-le-Bel, 6 — 11.

Places publiques.

De la Baleine, 90
De Bellecour, 12
Des Carmes, 78
Du Change, 92
De la Charité, 17
Du Collége de la Trinité, 59
Du Collége de N. D. 17
De la Comédie, 67
De Confort, 31
Des Cordeliers, 37
De la Douane, 92
De la Feuillée, 78
De la Fromagerie, 41
De la Grenouille, 49
De Grollier, 27
De l'Hôpital, 34
De Léviste, 15
De Louis-le-Grand, 12
Des Minimes, 103
Neuve, 90
De Pâquet, 70
De la Platiere, 58
Du Plâtre, 65
De Rouane, 90
De Saint-Clair, 70
De Sainte-Claire, 26
De Sainte-Catherine, 79
Saint-Dominique, 31
Saint-Jean, 79
Saint-Just, 103
Saint-Georges, 107
Saint-Michel, 27
Saint-Vincent, 76
Des Terreaux, 50
De la Trinité, 105

Plancus (L. M.) passe pour être le fondateur de Lyon, 2 — éloge qu'en fait Cicéron, 92.
Points de vue magnifiques, 30 — 102.
Ponts : du Rhône ou de la Guillotiere, 15 ; — de Morand, 70 — de St. Vincent, 76 ; — de Pierre, 44 — de Bellecour ou de l'Archevêché, 85 — de St. Georges ou d'Ainay, 107.
Portes de la Croix-Rousse, 72 — d'Halincourt, 120 — de Vaise, 129 — de Trion,

110 — de St. Irénée, 108 — de St. Georges ou de la Quarantaine, 107 — de Perrache, 30 — de la Guillotiere, 116; — de Perrache, 30.
Prisons, 90.
Promenades, dans la ville, 12 — 27 — 30 — 40 — 46 — 50 — hors de la ville, 111 — 119 — 120. voy. Quais.
Propagation de la foi (église et communauté de la), 100.
Providence (église et communauté de la), 100.

Q.

Quais : de St. Clair, 70 — des Feuillans, 68 — de Retz, 40 — de Cordeliers, 40; de l'hôpital, 40 — de Monsieur, 17 — de la Charité, 17 — d'Artois, 27 — des Célestins, 46 — de St. Antoine, 46; de Villeroi — 46 — des Augustins, 76; — de St. Vincent, 76 — de St. Benoît, 75 — de la Baleine, 90.
Quarantaine, faubourg, 110.

R.

Reclúseries, espece d'hermitages, 22.
Recollets (église et communauté des), 100.
Remparts, 28 — 120.
Réservoir d'eau des Romains, 105.
Roi des Ribauds, officier de la justice temporelle de l'archevêque : plaisantes fonctions dont il est chargé, 125.
Rubens, peintre célebre : anecdote révoltante sur un de ses tableaux les plus fameux, 38.

Rues de la Ville par ordre alphabétique.

A.

D' Ainay, 23
De l'Ane, 59
De l'Anguille, 93
De l'Arbalête, 92
De l'Arbre-Sec, 66
De l'Arsenal, 27
De l'Asnerie, 92
Des Augustins, 77
De l'Aumône, 49
D' Auvergne, 23

B.

De la Barre, 15 — 131
De la Basse-ville, 66
Du Bât d'argent, 65
Des Bésicles, 36
Du Bessart, 58
De la Belle-Cordiere, 34
Du Bœuf, 91
Du Bois, 47
De Boissac, 21
De la Bombarde, 90
De Bonneveau, 36
De Bonrencontre, 27
De la Boucherie, 78
Des Bouquetiers, 44
Du Bourgchanin, 17
De Bourgneuf, 93
De la Bouteille, 76
De la Brêche, 106
Du Buisson, 40

C.

De la Cage, 58
Des Carmes, 73, 78
De la Cassefroide, 78
De Chalamont, 47
Du Charbon-blanc, 36
De la Charité, 19
Des Chartreux, 74
Du Chemin-neuf, 104
De Clermont, 66
De Comarmond, 66
De la Comédie, 67
Du Concert, 40
De Confort, 33
De la Couverte, 76

D.

De la Dauphine, 70
Desirée, 67
Des Deux-angles, 70
Des Deux-Cousins, 107
Des Deux-Maisons, 27
Dorée, 107

E.

D' Ecorche-bœuf, 47
De l'Enfant qui pisse, 59
Des Epies, 105
De l'Epine, 95

F.

Des Fanges, 36
Ferrandiere, 49
Des Feuillants, 68
De Flandre, 92
Des Forces, 40
Des Fouettés, 90
De la Fromagerie, 43
De la Fronde, 92.

G.

De Gadagne, 92
Du Garet, 66
De Gaudiniere, 36
Des Générales, 36
— 131
De Genti, 59
De la Gerbe, 40
De la Glaciere, 67
Du Gourguillon, 104
De la Grenette, 48
De Groslée, 36
Du Gryphon, 67

H.

Des Hébergeries, 93
De Henri, 66
De l'Herberie, 59
De l'Hôpital, 35

J.

De Jarente, 27
De la Juiverie, 96

L.

De Lafont, 66
De la Lainerie, 92
De la Lanterne, 59
De la Limace, 43
Longue, 59
De la Luiserne, 59

M.

De Mainier, 65
De Mal-conseil, 59
De Malpertuis, 59
Des Marronniers, 16
De Masson, 74
De Maurico, 36
Merciere, 43
De la Misere, 96
De la Monnoie, 47
De la Monnoie, (vieille) 71.

De la Monnoie de St. Vincent, 76
De Montazet, 27
Du Mulet, 65
De la Musique des Anges, 78

N.

Neuve, 59
De Neyret, 74
Noire, 36

O.

De l'Ours, 93, 107

P.

Du Palais, 90
Du Palais-grillet, 36
— 131
De la Palme, 58
Du Paradis, 36
— 131
De la Pareille, 76
De la Pêcherie, 58
Du Petit-David, 47
Du Petit-Soulier, 36
Du Peyrat, 21
De la Peyrollerie, 93
De Pierre-Scize, 93
De Pisse-Truye, 106
De Pizay, 66
Du Plat, 27
Du Plat d'argent, 36
Du Plâtre, 65
De la Plume, 49
Du Port-Charlet, 36
De Porte-Froc, 90
De la Poterie, 95
De la Poulaillerie de St. Nizier, 40
De la Poulaillerie de St. Paul, 92
Des Prêtres (de St. Jean,) 107
Des Prêtres (de St. Nizier,) 40
Du Puits du Sel, 93
Du Puits-Gaillot, 67

Q.

Des Quatre-Chapeaux, 49

R.

Du Raisin, 36
De Rolland, 59
De Romarin, 67
Royale, 70

S.

De Saint-Alban, 90
De Ste. Catherine, 79
De Ste. Claire, 26
De St. Claude, 67
De St. Côme, 59
De St. Dominique, 33

De Ste. Hélene, 22
De St. Joan, 90
De St. Joseph, 21
De St. Georges, 107
De St. Laurent, 95
De St. Marcel, 73
De Ste. Marie, 21
De Ste. Monique, 78
De St. Pierre, 67
De St. Romain, 107
De Sala, 19
De la Saônerie, 92
De la Sirene, 59
Des Souffletiers, 47

T.

De Tavernier, 76
De la Terraille, 67
De Thomassin, 45
De la Tourette, 76
De Tramassac, 106
Des Trois Carreaux, 43
Des Treize Cantons, 92
De la Trinité, 105
Des Trois Maries, 90
Du Tupin, 48
Du Tupin rompu, 86

V.

De Vandran, 49
De Vaubecourt, 23
Du Viel renversé, 105
De la Vielle, 76
De Villars, 40

S.

Saint Benoit (église et communauté de), 75.
St. Charles (chapelle et pénitens de), 21.
Ste. Claire (église et communauté de), 26.
Ste. Croix, église, 87.
St. Etienne, église, 85.
St. George, église, 107.
St. Irénée, église, faubourg, 108.
St. Jean, église cathédrale, 79.
St. Just, église, 103.
St. Laurent, église, 96.
St. Nizier, église, 41.
St. Paul, église, 96.
St. Pierre (église et communauté de), 75.

St.

St. Pierre *le vieux*, église, 106.
St. Vincent, église, 76.
Sérin, faubourg, 120.
Spectacles (salles de), 67—46—70.
Statues : voyez les différentes églises & autres édifices publics.

T.

Tableau précieux : voyez l'hôtel-de-ville, le palais de justice et les différentes églises.
Taurobole, 3—53.
Temple d'Auguste, 23—d'Antonin, 3.
Terreaux, 50.
Théâtre ancien où l'on jouoit les mysteres de de la religion, 77.
Thou (de) et Cinqmars décapités à Lyon, et inhumés dans l'église des Feuillans, 56—68
Tournois faits à Lyon, 48—97.
Trinitaires (église et congrégation des), 105.
Tupineis, jeu ancien, usité à Lyon du tems de la chevalerie, 48.

U.

Ursulines (églises et communautés des), 71—105
Usage d'enterrer dans la ville, conservé à Lyon, 114.

V.

Vaize, faubourg; anecdotes amusantes qui y ont rapport, 125.
Vaud (Pierre de), pere de la secte des Vaudois, 49—89.
Vaud (Ponce de), pénitencier de l'église de Lyon, 88.
Verbe incarné (église et communauté du), 105.
Visitandines (églises et communautés des), 21—101—76.

Fin de la Table.

APPENDICE.

L'ESPECE de désordre, que pourroit supposer cet appendice, ne prouve que la richesse du pays que nous parcourons. Un naturaliste a-t-il tort de trouver encore des choses intéressantes, sur un terrein que sa curiosité croyoit avoir épuisé? Les faits omis reviennent se présenter à ma mémoire : comme les fleurs, oubliées hier, paroissent plus éclatantes aujourd'hui, pour décider à les cueillir.

A la suite du fauxbourg de Vaize, près des bords de la Saône, se trouve un bois charmant, appellé *Vacq*, qui faisoit les délices de J. J. Rousseau. C'étoit là qu'il alloit rêver à sa Julie, dont lui-même a gravé le nom sur l'écorce d'un arbre, encore fier d'en conserver l'empreinte. Une fontaine d'eau pure arrose le gazon : et cette fontaine s'appelle comme J. Jacques. Les doux souvenirs que ces lieux lui rappellerent, se conçoivent, à la vue de ce que la nature leur a prodigué de charmes, propres à jetter l'ame dans le délire de la tendresse.

Passant à des sujets gais, nous irons voir, sur le pont *Morand*, un poteau de reverbere, qui a eu les honneurs du couronnement; que dirai-je! un poteau, en qui l'on a vu le sage si rare, dont parle Horace dans son *impavidum ferient ruinæ*. Lorsque

la terrible débacle des glaces, en Janvier 1789, emportoit tous les ponts : de cruelles allarmes tourmenterent quelque temps les actionnaires de celui-ci ; mais enfin, il échappa : et leur joie fut extrême. L'un d'eux qui, pendant les momens critiques, n'avoit cessé d'obſerver ce poteau, comme le mât du navire de sa fortune, ne put alors modérer ses transports : il lui décerna la couronne triomphale, en lui appliquant ces trois mots d'Horace. Un *intéressé* ne peut-il pas, dans sa folie, prendre, pour le premier sage du monde, un poteau don il a fait dépendre son bonheur ?

Dans la rue St.-Jean, tous nos contemporains ont vu une Sybille qui, révérée comme un prodige, et passant pour vivre sans nourriture, rendoit des oracles dans le fonds d'une alcove enfumée. Elle prédisoit, au nom du ciel : à celui-ci, la perte de son procès : à celle-là, le succès de son mariage. Pendant sept ans, toute une ville bien clairvoyante, un curé des plus instruits, ont été la dupe de cette fille, dont la mort seule a détrompé les admirateurs. Les gens de l'art firent l'ouverture de son cadavre, et reconnurent qu'elle ne s'étoit jamais abstenu tout-à-fait d'alimens, et qu'elle avoit fait d'affreuses intempérances d'eau-de-vie. Cette Sybille, appellée Didier, étoit tout simplement une ouvrière en soie, que sa paresse avoit condamnée à ce rôle singulier, qui lui procuroit beaucoup de considération et d'aumônes.

Nous finiſſons par engager le lecteur à rapporter à l'article de l'Eglise de St.-Jean,

cette anecdote tirée des Essais sur Paris, par de Saint-Foix. (Tom. 5.) « Les » Chanoines de St.-Jean de Lyon font » preuve de quatre races de noblesse pa- » ternelle et maternelle, et sont qualifiés » *Comtes*. Il paroit qu'autrefois ils préten- » doient que de bons gentilshommes, comme » eux, n'étoient pas obligés de se mettre » à genoux, à l'élévation de l'hostie. La » faculté de Sorbonne condamna cette pré- » tention, comme arrogante et scandaleuse : » *prohibitio quâ prohibitur humi utroque* » *genuflexio, arrogans, impia et scandalosa.* » Ces Chanoines se pourvurent au conseil, » disant que la faculté de Sorbonne n'avoit » point de jurisdiction sur leur chapitre ; » et le Conseil, par Arrêt du 23 Août » 1555, cassa la censure de la Sorbonne. » Il est vrai, ajoute Saint-Foix, qu'on » ne peint point les chérubins à genoux, » mais seulement inclinés devant le trône » de Dieu ».

Millot a prétendu, dans ses *élémens d'Histoire de France*, que, sous Louis XIV, les Chanoines-comtes renoncèrent à cette prétention ; mais rien ne l'annonçoit : car l'usage s'étoit conservé, dans leur église, de n'adorer, qu'en se courbant contre le stalle. Et comme la mode s'est toujours glissée par-tout, les autres chapitres, non-nobles, avoient suivi jusqu'à ces derniers temps, sans trop savoir pourquoi, celle de ne point s'agenouiller à la manière des adorateurs ordinaires.

HISTOIRE

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE PITTORESQUE DES RUINES ET DES MALHEURS DE LYON.

§. I.

Des Ruines de Lyon.

Urbs antiqua ruit multos dominata per annos.

AU milieu d'un siècle de philantropie et de lumieres, dans ces jours où la civilisation paroissoit approcher de son dernier période, au sein même d'une assemblée convoquée pour le plus grand bonheur de la France, on a vu naître, de la terrible fermentation de son écume et de son venin, une faction atroce, non moins ennemie

des arts que des hommes. Dans l'excès de sa rage, elle s'est écriée : « Je veux qu'on » dise avec vérité : *Lyon n'est plus* (1) ; je » veux qu'à sa place, sur ses décombres, » une colonne teinte du sang de ses habitans, » atteste à la postérité ma barbarie et mes » fureurs. »

Voilà donc pourquoi le Lyonnais revenant dans sa patrie, nagueres si florissante, la cherche sans la retrouver. Les édifices qui l'embellissoient, sont tombés sous le marteau de la démolition : sa maison même est rasée. L'étranger, en arrivant sur le sol que cette cité célèbre occupa, reste interdit de n'y voir que des débris, à la place des monumens qu'il venoit y admirer. Tenant en main la première partie de cet ouvrage, tableau fidèle de ce qu'étoit cette ville, il y a peu d'années, il seroit tenté de le regarder comme une peinture de roman, s'il n'appercevoit encore quelques vestiges qui attestent la fidélité de la description dont nous parlons, et qui forcent à croire l'incompréhensible férocité dont Lyon a été la victime.

C'est au paragraphe suivant que nous renvoyons l'histoire tragique des malheureux Lyonnais : dans celui-ci, nous nous bornerons à décrire les opérations et les résultats de cette rage stupide qui, d'une main détruisoit les monumens insensibles des arts, en

(1) Lettre de Collot-d'Herbois à Couthon, du 8e Frimaire an 2.

même temps que de l'autre elle égorgeoit les hommes.

Déjà les opérations fiscales des assemblées constituante et législative, avoient sacrifié aux besoins de l'Etat, et les maisons claustrales, devenues inhabitées par le licenciement des communautés régulières, et même la plûpart des églises que la simplification du culte rendoit inutiles. Déjà, dans la disposition que la loi faisoit de ces édifices, la barbarie et la cupidité s'étoient signalées à l'envi : l'une pour assouvir sa rage, et l'autre pour satisfaire sa rapacité. Tandisque la premiere, dans ses farouches plaisirs, détruisoit les tableaux, mutiloit les sculptures ; celle-ci venoit les lui disputer, pour en faire sa propriété. Et dans ce conflict de deux passions aussi ardemment expéditives, les administrations n'eurent pas la force et l'habileté nécessaires pour sauver toutes les choses précieuses dont ce double brigandage se hâtoit de nous priver.

Maison religieuse

Eglises

Ainsi donc, nous ne conduirons plus les curieux dans ces cloîtres et dans ces églises, pour leur montrer les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qu'on y admiroit jadis. Les ornemens que le génie de l'architecture y avoit répandus au-dedans et au-dehors, ont aussi disparu : par-tout les traces des talens et des arts y sont effacées. En faut-il être étonné ? cette faction *terroriste*, qui depuis, n'a que trop bien réussi à soumettre au joug meurtrier d'une populace ignare, immorale, féroce et spoliatrice, les pro-

priétaires, les artistes, les gens de lettres, avoit déjà pu la mettre en possession de tout ce qui rappeloit leur souvenir. Flattée par l'appas du pillage, elle trouvoit, en s'y livrant, le salaire de son activité pour détruire. Encore masquée par des projets insidieux et menteurs d'utilité et d'embellissement, elle se hâtoit de démolir, même avant que d'avoir fait consacrer ses attentats par une permission légale qu'elle extorquoit ensuite. Ses chefs lui crioient sans cesse : « Détruisez, démolissez, mutilez; par-tout » où vous ne serez pas encouragés par » l'espoir du gain, persuadez-vous que vous » l'êtes par l'amour de la patrie; et croyez » sur tout que la liberté, l'égalité vous » en donnent le droit. De nouvelles destruc- » tions plus lucratives récompenseront ces » efforts de *patriotisme.* »

Ce système de destruction, mis en œuvre par de tels agens, ne s'est pas borné aux édifices dont la nation ne vouloit point faire usage. Ceux même qu'elle se réservoit, éprouverent les ravages des dilapidateurs.

Eglise de Jean.

L'Eglise cathédrale de St. Jean vit, dans ces premiers temps, crouler sous leurs mains cupides, un Jubé précieux par la rareté de ses marbres et la perfection de ses ornemens. (2)

Hôtel-de-le.

L'Hôtel-de-ville, aujourd'hui la Maison-

(2) On vit le manœuvre dilapidateur, qui se hâta de démolir ce jubé, en emporter les plus beaux morceaux de marbre, et les vendre à son

commune, se vit arracher tout ces tableaux vantés, de Blanchet, Leblanc, etc., qui en décoroient les salles, ainsi que ces beaux morceaux des Chabry, des Warrin, qui en ornoient les dehors. On fit un autodafé solemnel des tableaux; les sculptures furent mutilées et les inscriptions effacées.

Par une barbarie que ne connurent aucuns des peuples à qui des révolutions donnerent un nouveau gouvernement, on fit disparoître jusqu'à la moindre trace des anciens bienfaiteurs de la cité. Par-tout où, sur une fontaine, sur tout autre objet d'utilité publique, on lisoit : *Il fut construit par les soins, et sous le consulat, etc.*: on ne voit plus, à la place des noms respectables effacés, que l'empreinte raboteuse d'une main malfaisante, qui a voulu faire oublier celle à laquelle le public doit cette construction utile. Heureux encore de ce que les destructeurs ne la lui ont pas ravie!

Dans les maisons publiques, comme dans les églises, tous les ornemens en cuivre ou en bronze, sont arrachés par des barbares qui n'y connoissent d'autres prix que la valeur qu'ils peuvent retirer de la matiere. Les grilles en fer, qui entouroient quelques

Orne
en bro
en cuiv

Grill
fer.

---

profit. Ce manœuvre, nommé *Echarlot*, a mis sa signature à toutes les pétitions faites depuis, pour obtenir des constructions, et sur-tout des destructions *patrietiques*.

monumens, sont aussi brisées et volées en grande partie. (3)

Dès le temps même où la fureur naissante de détruire, montroit encore la timidité du début, elle avoit enlevé quelques-unes de ces barrieres en fer, sans oser attaquer les monumens qu'elles entouroient; mais bientôt enhardie, elle les atteignit eux-mêmes. Un obélisque remarquable, élevé sur la place Confort, tombe le 9 Mars 1793, jour où la rage de ne pas réussir dans un affreux complot, voulut s'en venger sur des pierres incapables de lui résister.

Obélisque la place afort.

La statue équestre qui décoroit la plus belle place de l'Europe, avoit été déjà renversée. Envain un maire, plus ami des arts qu'ennemi des rois, avoit fait ses efforts pour conserver, du moins en quelque asyle obscur, ce chef-d'œuvre des Keller et de François Desjardins: cette statue avoit été mise en pièces. Il parvint à sauver les deux figures emblématiques du Rhône et de la

Statue estre en le-cour.

---

(3) La liberté du brigandage s'étoit si impunément naturalisée à Lyon, même avant le siége, qu'en plein jour, à la vue du public et sous les yeux de l'administration, toutes les ferrures du pont St.-George sur la Saône, furent tranquillement arrachées par des voleurs, qu'on laissa faire, parce qu'ils étoient vraiment *dans le sens d'alors*. Peu-après, à la premiere crûe d'eau, le pont s'écroula. Les voleurs joints aux assiégeans, eurent ensuite l'insolence d'accuser les Lyonnais d'avoir détruit ce pont, pour couper le passage aux troupes de Dubois-Crancé.

Saône, ouvrage superbe des freres Coustou, qu'on peut voir aujourd'hui dans le grand vestibule de la Maison-commune. Les autres ornemens furent dilapidés ; et l'on vendit les marbres à vil prix.

La loi d'alors approuvoit ces destructions, dont un gouvernement plus sage reconnoît les inconvéniens ; mais ce qu'elle n'autorisoit pas, c'étoit la destruction de deux agréables jets-d'eau, et des quarrés de gazon verdoyant, qui décoroient cette magnifique place. On rasa le tout ; et après ce nivellement stupide, on crut faire une chose ingénieuse et très-patriotique, en appelant ce lieu dégradé : *La place de l'Egalité.*

Ba
et jets-
en
cour.

Mais toutes ces destructions, déjà si révoltantes, ne sont rien en comparaison de celles qui succédèrent à ce malheureux siége qui décida de la ruine de Lyon. Les ravages qu'il occasionna pendant sa durée, avoient déjà causé des maux incalculables. Une immensité de canons et de mortiers n'avoient pas lâncé quarante-quatre mille fois la foudre et la mort contre une ville qui présente une surface immense, sans y causer des dégradations considérables. Pour seconder les assiégeans jaloux de l'anéantir, une foule d'ennemis intérieurs, ces mêmes vandales, à qui l'on imputoit déjà les premieres destructions, et qui se sont rendus coupables de celles qui ont suivi le siége, jettoient dans les caves, des mêches phosphoriques ; ils en alloient introduire sous les toits. Leur mission étoit d'incendier

Mai
criblée
incendi
pendan
siége.

ce que le feu ennemi n'auroit pas atteint. Plus redoutables que les bombes et les boulets rouges, jamais ils ne manquoient leur but; et leurs horribles succès étoient toujours complets. Ce fut par leurs manœuvres incendiaires que se fit la terrible explosion du magnifique et vaste arsenal de cette ville, dont les éclats et les flammes, allant fort au loin dévorer les maisons, réduisirent entiérement un quartier immense en un monceau de cendres. Plusieurs autres maisons avoient été considérablement endommagées par l'ennemi. Déjà le superbe quai du Rhône étoit criblé de boulets; la façade de l'hôpital étoit abîmée; l'Hôtel-de-ville étoit fort dégradé par les bombes dirigées sur cet édifice, lorsque parut ce décret incroyable qui ordonna que Lyon seroit détruit, et qu'à la place de cette belle cité, il n'y auroit plus à l'avenir que quelques misérables chaumieres, et une colonne sanglante pour attester aux générations futures, que Lyon avoit existé dans cet endroit.

Ce fut alors que la rapacité du pillage signala son ardeur pour les démolitions. L'infâme, l'hideux Couthon en donna le signal. Ce tigre, perclus de ses jambes, se fit porter sur la place de Belle-cour, dont les célèbres façades étoient condamnées à tomber les premieres sous l'étrange loi de la démolition. Des bras que le poids d'un monstre ne sauroit épouvanter, le prennent au sortir d'une voiture; ils le portent auprès de l'un de ces beaux corps de bâtimens. Sa

main, mille fois plus destructive que celle du temps, tient, avec des doigts crispés de rage, le fatal marteau; sa voix frémissante fait entendre cette formule étrange : *La loi te frappe*; et aussitôt ces vastes édifices tombent sous les coups des démolisseurs attirés par les récompenses qu'il leur a promises.

Le signal est donné : une infinité de maisons sont marquées pour éprouver le même sort; et c'est à les détruire qu'on va employer..... Qui ?..... Ces mêmes ouvriers dont nagueres l'industrie étonnoit l'Europe. Ces hommes simples et laborieux dont les productions admirables et la probité singuliere étoient si renommées : on les avilit, on les démoralise, on les dégrade jusqu'à les forcer, par le besoin de subsister, à la déshonorante nécessité de démolir, et même de piller. Ces mains industrieuses qui manioient si habilement la soye, l'or et l'argent, ne touchent plus qu'un fer destructeur, et ne produisent plus que des ruines; ces bras créateurs qui faisoient fleurir cette ville, ne peuvent plus que la détruire. La crainte de perdre la vie dans une condition moins immorale et moins vile, oblige plusieurs personnes à se confondre parmi cette tourbe démolissante. Il falloit s'introduire dans les décombres, pour échapper à des recherches homicides qui n'épargnoient que ces endroits sinistres. Il falloit vivre au milieu de ces images de mort, pour ne pas mourir ailleurs. Des gens bien nés furent contraints de des-

Autres démolitions.

Démolisseurs.

cendre dans cette avilissante obscurité ; et l'on vit des propriétaires forcés, par la terreur, à travailler eux-mêmes, avec les démolisseurs, au renversement de leur maison.

Attirés par l'appât du gain, et bien plus encore par l'espoir certain du pillage, des brigands de tous les pays viennent se mêler avec ce peuple si honteusement occupé, pour ajouter à sa dépravation et consommer plutôt notre anéantissement. Vingt mille individus au moins y sont employés : le canon et la mine les aident. On ne néglige aucun moyen, on n'épargne aucune dépense, on paye mieux ceux qui détruisent qu'on ne payât jamais ceux qui firent des constructions utiles. Suivant le rapport d'un des agents de Robespierre, on consacre quatre cents mille livres par décade pour les démolitions (4) ; de manière que pendant les dix-huit mois qu'elles ont duré, il a fallut que l'on dépensât plus de vingt millions pour cet effroyable ouvrage.

Frais énormes des démolitions

De quelque côté que l'on se tourne, ce sont par-tout des tourbillons de poussière qui accompagnent le fracas des murailles tombantes et les cris victorieux des démolisseurs. En Belle-cour, non-seulement les belles façades qui ornoient cette place, mais encore d'autres maisons qui contribuoient à l'embellir, sont renversées. Sur ce quai

Autres démolitions.

En Bellecour.

Sur le quai du Rhône.

(4) Voyez la lettre d'Achard, dans le rapport du représentant Courtois, pag. 78.

du Rhône déjà si maltraité par les batteries ennemies, plus de vingt édifices sont démolis ; tout un côté des rues de Flandres et de Bourg-neuf est jetté dans la Saône. A droite, à gauche, dans l'intérieur de la ville, on ne voit que renversement. La place des Terreaux est inondée de décombres. Le quai St.-Clair ressemble à des ruines. Les murailles de la ville, ancienne et trop imparfaite fortification, mais clôture nécessaire et solide, sont abattues. Les charmantes promenades qui se trouvoient sur leurs terrasses et dans leurs fossés, depuis le Rhône jusqu'à la Saône, ne présentent plus à l'œil effrayé, qu'une suite de débris à-demi recouverts par des terres éboulées. Le long de ce cahos prolongé, s'ouvrent horriblement, de distance en distance, les restes caverneux de vieilles casemates qui ne sont plus que le refuge des hiboux, le repaire des scélérats, l'asyle ténébreux du libertinage ; c'est l'ouvrage de Couthon, c'est le trophée de Collot.

L'autre partie des murailles de la ville, depuis Vaise jusqu'à la porte St.-George, fut soumise au même sort ; elle offre le même spectacle. Et ce château de Pierre-Scize qui, par sa structure gothique et par sa position pittoresque sur un rocher taillé à-pic, au bord de la Saône, avoit mérité d'être dessiné par tant d'étrangers, ne se retrouvera plus que dans leurs porte-feuilles, parmi les recueils de vues agréables et curieuses. A sa place, on en voit à-peine quelques

foibles vestiges ; la majeure partie des pierres dont il étoit bâti, est éparse par l'anguleuse et rapide pente sur laquelle on l'a fait crouler.

asta- s fau- , ome-

N'espérons plus trouver hors de la ville, tous les embellissemens que l'art avoit ajoutés aux agrémens de la plus heureuse situation. Il semble que la barbarie de nos vandales modernes ait voulu même y dégrader la nature ; ils y ont réellement flétri ses charmes incomparables. Ils se sont plus, les scélérats ! ils se sont plus à répandre, dans ces endroits si riants, des traces capables d'y perpétuer la douleur et le désespoir.

Que verrons-nous dans nos faubourgs ? Encore des ruines, des murailles chancelantes, des maisons à-demi rasées. La torche des incendiaires s'est promenée dans celles dont la forme extérieure subsiste encore. Leurs mai- plai-

murs sont calcinés ; les planchers, les portes et les fenêtres en sont consumés ; et ces ravages de l'incendie rappellent à l'esprit des spectateurs attristés, tous les préjudices qu'il a causés à ceux qui les habitoient. En considérant ce délabrement, on juge avec raison que la rage inhumaine qui livroit aux flammes leurs domiciles, n'épargnoit pas leur personne. Les environs de Lyon, autrefois si vantés pour leurs agrémens, ne sont presque qu'un vaste tombeau, auquel même on a tâché d'enlever les arbres consolateurs

s bos- , leurs ra-

qui l'eussent ombragé. Un ordre rigoureux a fait abattre les allées verdoyantes, et toutes les plantations de luxe. Le funèbre cyprès,

le mélancolique peuplier, le saule pleureur qui eussent sans doute flatté les mânes de nos concitoyens inhumés dans ces lieux, ces arbres innocens et sentimentals, à l'ombre desquels on seroit allé furtivement déplorer leur sort et les malheurs de notre patrie, ne trouvent pas grace devant nos bourreaux. La hâche les renverse, elle rivalise de vandalisme et d'activité avec la massue qui démolit les maisons, avec l'incendie qui les dévore, avec l'instrument sanguinaire qui abbat les têtes, avec les fusillades qui font voler les crânes, avec les canonades qui dissèquent vivans, les malheureux Lyonnais. Où pouvons-nous aller, que nous ne trouvions le sol empreint de leur sang ? O toi, plaine des Brotteaux, qui jadis fus si souvent le théâtre de la joie publique, on t'a donc transformée en un théâtre de carnage et d'horreur ! Nos amis, nos parens, nos concitoyens y ont été foudroyés, mitraillés par centaines ; leurs cadavres criblés, mutilés, y sont enterrés ; leurs nombreux ossemens sont confondus, là, où quelque temps avant, dans des fédérations solemnelles, ils s'étoient promis amitié et fraternité, avec des hommes devenus depuis leurs bourreaux ; là, où l'on avoit ce semble préludé à les détruire par les flammes qu'une féroce ingratitude avoit allumées, dix-huit mois auparavant autour des tableaux et des titres qui rappelloient leurs pères.... les bienfaiteurs de la patrie, les sauveurs de la cité..... Quel enchaînement d'horreurs ! Par quels

Tabl
de l'H
de-ville
lés le 9
temb. 1
jour
massac

degrés, la barbarie en est venue à cet excès de férocité ? La manie de détruire, qui finit par égorger les hommes, commence-t-elle donc toujours par s'exercer sur des objets inanimés ? Et faudra-t-il trembler pour sa vie, quand on verra naître et s'accroître, dans un pays, la rage de détruire, sous le masque du civisme ? Depuis long-temps elle avoit fait augurer ce qu'elle pouvoit devenir, lorsqu'à l'aurore de la révolution, les brigands parcourant les maisons désignées à leur fureur, décapitoient à coups de sabre, les insensibles portraits de famille, manifestant d'un seul coup, leur terrible dessein de faire périr les arts et les hommes.

Destruction des portraits de famille et autres tableaux, chez particuliers.

Cette féroce rage n'a rien omis, dans ces derniers temps, de ce qui pouvoit caractériser cette double barbarie. Les vertus qui avoient inspiré aux bienfaiteurs de l'humanité souffrante, l'établissement du grand hôpital, étoient emblématiquement représentées sur son frontispice, par quatre figures : ses fondateurs l'étoient par deux autres. On les brise toutes, on les précipite. Il est décidé qu'il faut qu'on oublie jusqu'aux modèles de bienfaisance que les siècles passés nous ont donnés : des vertus qui furent marquées du sceau de la religion, n'ont plus aucun droit à la reconnoissance d'un peuple qu'on s'efforce de rendre athée. Ses tyrans sembloient craindre que le sentiment de la gratitude ne ramenât à celui de la piété.

Les six statues du frontispice du grand hôpital, renversées.

Quelles statues, toutes précieuses qu'elles

puissent être, seront épargnées, quand on jette à-bas celles-là même qui, placées à l'angle des rues, ou dans l'embrasure de certaines maisons, ne rappellent, ni la religion proscrite, ni le gouvernement abrogé? Un Apollon, couronnant le frontispice de la salle des spectacles, est mutilé; une nayade, dominant une fontaine, est abattue; des bas reliefs mythologiques, ornant une porte, sont brisés; d'ingénieux emblêmes, d'innocentes inscriptions, inintelligibles pour ces ignares dévastateurs, les offusquent, autant que des sujets pieux et des armoiries féodales: tout ce qu'ils ne comprennent point en ce genre, est un délit matériel qu'ils s'empressent d'effacer. Incapables d'expliquer quelques vers latins de Scaliger, inscrits dans la cour de l'Hôtel-de-ville, sur le mur d'une chapelle, ils les regardent comme suspects, et les font disparoître. (5) Ainsi la littérature, comme les arts, éprouvent les fureurs de ces nouveaux vandales. Leur funeste irruption pénètre

Autr
tues d
tes.

Bas r
emblé
inscri
effacé

Ve
Scali
effac

On peut les lire au commencement du volume, contre le frontispice. Pour faire, des six vers de Scaliger, deux inscriptions symétriques et quarrées, on y avoit joint deux vers d'André Falconnet, médecin, qui n'ajoutent rien à l'idée du poëte:

Lugduni, quodcumque potest dare mundus, habèbis:
Plura petas, hæc urbs et tibi plura dabit.

On avoit maladroitement écrit les vers de Scaliger avec des changemens qui les affoiblissoient. Le

jusques dans les bibliotéques et dans les cabinets de savans. Dans celui de la ville (6), ils enlevent tout ; huit cents médailles en or sont pillées : elles ont disparu dans les creusets d'un brigandage avide d'or, d'argent et de bronze. Nous regretterons éternellement, entr'autres, celle de Caton le censeur, la seule connue, qui avoit fait l'envie de l'ancien gouvernement et du célèbre auteur *d'Anacharsis*. Que de vases précieux d'or et d'argent se trouvoient là,

---

mot *flumineis* étoit substitué à l'énergique *fulmineis*, par lequel il qualifie les flots du Rhône ; et le *Lugdùnumve* de l'auteur se trouvoit changé en *Lugdùnumque*. Voici la traduction littérale de l'inscription entiere.

Dans ces lieux où, poussé par son cours foudroyant,
Le Rhône impétueux précipite sa fuite ;
Où la paisible Saône, en un lit attrayant,
Dans son cours paresseux, va moins qu'elle n'hésite:
C'est-là qu'on voit Lyon, tel qu'un monde nouveau,
Tenir le premier rang dans l'univers antique ;
Ou que le vieux Lyon (*), dans ce monde au berceau,
A vos yeux étonnés paroît plus magnifique.
On peut chercher ailleurs ce que vous n'aimez pas :
Ce qu'ici l'on rencontre, a le droit de vous plaire.
Pour combler votre cœur, tout offre mille appas ;
Ou rien, en d'autres lieux, ne peut vous satisfaire.
Est-il donc quelque bien, épars en l'univers,
Que, dans ces riches murs, Lyon ne vous présente ?
D'une ame insatiable ayez les goûts divers,
Lyon aussitôt les contente.

(*) Cet ancien Lyon, tel qu'il fut rétabli du temps de Néron.

(6) La description s'en trouve dans le *Tableau historique*, pag. 62.

et chez des particuliers, où ils étoient conservés, comme monumens des arts et de l'antiquité ! Que sont-ils devenus ? Le brigandage les a enlevés, la barbarie les a brisés, et les brigands s'en sont partagé les débris.

Destruction des bibliothèques.

Les administrations avoient fait déposer dans les salles d'un ancien couvent, les bibliothèques des communautés détruites et celles des particuliers séquestrés. Que de livres rares et précieux s'y trouvoient ! Les vandales entrent dans ce dépôt. C'étoit alors que leur rage dirigée contre la religion, détruisoit tout ce qui en rappelloit l'idée. Leur furibonde ignorance ne voit que livres d'église dans les *in-folio* des bibliothèques qu'ils parcourent. Ils sabrent dans tous les sens, des volumes de l'encyclopédie, les antiquités d'*Herculanum*, et tous les grands ouvrages. Ils les mettent en pièces ; et de ces pièces, ils s'en font un autodafé, autour duquel ils se réjouissent de ce qu'ils appellent une victoire sur le fanatisme. Eh ! c'étoit la défaite des monumens du savoir, par les mains de l'ignorance la plus brutale !

Guerre aux livres religieux.

Par un effet de ce fanatique athéisme qui poursuivoit les traces de l'esprit religieux, jusques dans les choses qui n'en portent que l'empreinte la moins remarquable, ou dans les livres qui le rappellent, l'on publie, dans ces jours affreux, l'ordre d'effacer tous les signes de religion, même dans l'intérieur secret des maisons, et de porter,

sous peine de mort, tous ces livres en des dépôts, d'où on les faisoit passer dans les flammes. Que de bévues honteuses l'ignorance a faites en cette rencontre! Comme il n'est pas de livres, pour ou contre l'athéisme, qui ne cite le mot *Dieu*, cela suffit pour les faire proscrire: les uns et les autres sont également sacrifiés. Les philosophes les plus hardis sont livrés au feu, comme Fénélon et Pascal; les cendres de Clarke et de Mallebranche, se confondent avec celles des athées les plus décidés.

Chapelle des Confalons saccagée.

Dans le même temps, cette fureur de détruire, et culte et arts, fondoit impétueusement sur les temples les plus décorés en tableaux et en statues. Superbe et célèbre chapelle des Confalons, où les meilleurs artistes avoient laissé leurs chefs-d'œuvre, et que tous les voyageurs en ce pays ont voulu connoître, quels ravages se font dans vos murs! Ce beau *Christ mourant* de Rubens, dont l'étranger avoit offert des sommes immenses, est impitoyablement hâché à coups de sabre. On arrache le cadre qui le porte; et c'est avec ce cadre, dont fougueusement on pousse les angles dans les autres tableaux, qu'on déchire, en moins d'une heure, des productions faites pour l'immortalité. Les ouvrages des élèves les plus habiles du célèbre Coustou, dont le lambris étoit orné, n'avoient pas plus de titres pour échapper à la destruction: toutes les sculptures dont ils avoient

enrichi cette chapelle, sont brisées et détruites. Elle est plus dévastée encore qu'aucun autre édifice public, parce que le plus riche en beautés de ce genre, avoit dû rendre plus ardente, cette rage insatiable de détruire, qui s'irrite par ce qui l'alimente.

Il seroit trop pénible sans doute, de faire l'énumération partielle des innombrables destructions qui s'exécutent en même temps, et de la même manière, dans toutes les églises, comme en cette chapelle. Il nous suffira de dire, pour alléger notre douleur et tromper en quelque sorte nos regrets, que les barbares *terroristes* ont détruit ici tous les chefs-d'œuvre qu'avoient laissés, dans nos murs, les plus grands peintres et les plus célèbres sculpteurs dont la France s'est honorée de conserver les ouvrages (7). Il y avoit chez les particuliers amateurs, quelques morceaux précieux; mais comme on en vouloit à l'opulence, partage ordinaire des amateurs, la plûpart de ceux qui possédoient ces objets curieux, n'ont pu échapper au fer homicide des barbares; et

Plus de
bleaux et
sculpture
dans les é
fices publ

presque p
chez les p
ticuliers.

(7) Parmi les peintres dont Lyon possédoit d'excellens ouvrages, on compte Blanchard, Blanchet, Courtois, Corneille, Ganchin, Houasse, Lafosse, Latremoliere, Leblanc, Lebrun, Michel-Ange, Mignard, les deux Palmes, Rubens, Salviati, Spier, etc.; et parmi les sculpteurs, Chabry, Coisevox, les Coustou, Desjardins, les Keller, Warrin, Bernin, etc. Leurs ouvrages ne sont plus: la massue du vandalisme les a détruits!

ceux qui s'y sont soustraits, n'ont pu, dans ce bouleversement général, soigner leurs tableaux et leurs sculptures, de maniere à les conserver dans leur intégrité. Peu d'ouvrages survivent à cette moisson générale de la barbarie; et ceux qui survivent sont presque tous comme ces restes mutilés de monumens antiques, que l'on trouve épars dans les champs de la Grece et de l'Ausonie, où ils attestent la rage aveugle de ceux qui en ont dévasté les climats. Entre ces dévastations et les nôtres, il est pourtant une différence, trop honteuse pour notre nation. Les premières furent faites par des ennemis étrangers qui abusoient des droits du vainqueur, et à qui rien n'avoit pu faire soupçonner le prix de ce qu'ils détruisoient; mais ici ce sont des François, ce sont des Lyonnois même qui, cédant à des impulsions étrangères, se portent avec fureur contre des objets, regardés jusqu'alors comme la richesse et la décoration de leur pays: des objets qu'ils avoient toujours vu admirer par les connoisseurs, et auxquels toutes les administrations n'avoient épargné aucun des soins nécessaires à leur entretien et à leur conservation. Le monstrueux Attila se laissa fléchir autrefois par un pontife célèbre; plus monstrueux que lui, nos Attila modernes s'acharnent par ce qui rappelle leur propre culte, abjuré d'eux; les richesses de leur patrie sont la proie dont ils se montrent le plus férocement avides; leur jouissance

la plus recherchée est celle qui consiste à déchirer le sein de leur mère, comme à faire périr ses enfans les plus chers.

Toute la France sans doute a souffert de ce torrent du vandalisme qui se hâtoit si fort de nous faire retrouver aux jours affreux de la barbarie ; mais est-il un pays, est-il une ville qui ait autant gémi de ses ravages combinés, que la ville de Lyon? En est-il une qui ait plus souffert, sous tous les rapports, que cette cité malheureuse? Oublions encore, si nous le pouvons, oublions le supplice par lequel on a tant immolé d'hommes à talens, tant de gens éclairés, tant de génies utiles : par la raison qu'ils étoient, moralement parlant, au-dessus d'un vulgaire stupidement féroce, qui vouloit tout égaliser, esprit, taille et fortune. Ne pensons, s'il est possible, à présent, qu'aux chefs-d'œuvre des arts et des sciences, qui enrichissoient notre ville. Elle en renfermoit beaucoup : sa situation heureuse sur la route de Rome à Paris, l'avoit mise à portée de recevoir les premiers tributs que s'empressoient de payer à la France, les talens des artistes fameux qui revenoient d'étudier les modèles de l'antiquité, pour s'aller montrer dignes d'eux dans la capitale. Combien nous en possédions ! Où sont-ils ? Hélas ! les barbares du dix-huitième siecle ont tout détruit. *Lyon n'est plus.* La menace s'est presqu'entièrement effectuée : non, Lyon n'est plus ce dépôt des arts, ce musée des

Lyon n'est plus.

sciences ; on n'y voit plus couler avec autant d'abondance, *les ondes du Pactole et les eaux du Permesse* (8). L'on peut dire non seulement avec la douleur de Séneque (après que cette ville fût dévorée par le feu, en une nuit, sous le regne de Néron) ; mais encore avec une indignation qu'il ne pouvoit éprouver, parce que la cause de cet incendie n'étoit point dans la malice humaine : « Il » n'a donc fallu que peu de temps pour » réduire à une sorte de nullité, cette ville, » nagueres si florissante par ses édifices, » ses monumens et son commerce (9) ! »

Elle s'étoit relevée de ses premières ruines, elle étoit ressuscitée de ses cendres, plus belle que jamais : elle avoit depuis lors, amassé la splendeur de dix-sept siecles ; et l'on pouvoit dire d'elle, avec bien plus de raison, ce que Séneque disoit de l'ancien Lyon : « que cette ville renfermoit » une immensité de choses précieuses et » magnifiques, dont chacune en particulier » pouvoit embellir une ville entière (10). » O étrangers voyageurs, amateurs des arts, viendrez-vous donc encore nous apporter l'hommage de votre curiosité ? Il faut en convenir, et nous vous en prévenons avec tous les accens du regret le plus amer :

---

(8) Voltaire.

(9) *Una nox interfuit inter maximam urbem et nullam.* Epist. 92, *ad Lucil.*

(10) Ibid. : *Tot pulcherrima opera, quæ singula monstrare urbes singulas possent, una nox stravit.*

Lyon ne ressemble plus aux descriptions brillantes qui en ont été faites ; toute sa magnificence a disparu sous la main des barbares. Les plus belles maisons ont été brulées ou démolies ; le tiers des édifices est détruit ; ses places superbes sont dénaturées : les décombres qui y sont répandus, les rendent affligeantes à voir, et pénibles à parcourir ; les rues en sont obstruées ; des murailles à-demi ruinées chancellent sur les passans.....!

Hommes curieux de toutes les nations, vous sur-tout, jaloux habitans d'Illion, franchirez-vous les obstacles, traverserez-vous les mers, pour venir admirer ce Lyon si vanté dans les Gaules, cette ville qui fit éclater le dépit de l'envie dans Joseph II ; qui frappa d'étonnement le fils de Catherine ; qui offusquoit et l'Italie et l'Angleterre ; cette ville, de la destruction de laquelle certaines puissances de l'Europe ne sont probablement pas innocentes ? Vous ne la trouverez donc plus telle que vous l'eussiez vue, il y a peu d'années. (11) Vous n'y verrez que des débris, encore augustes pourtant, mais qui excitent plus de regrets qu'ils n'inspirent d'admiration. Souvenez-vous au reste que le germe de sa restauration est dans son sein, que l'industrie innée et

---

(11) *Lugdùnum quod ostendebatur in Galliâ, quæritur.* Senec. ibid.

locale de ses habitans, peut, dans des temps heureux, la faire renaître encore une fois, pour devenir plus brillante que jamais. Elle ne demande, pour étonner bientôt l'univers, que de jouir quelque temps des douceurs de la paix, des aisances de la liberté et de la bienveillance d'un gouvernement protecteur des personnes et des propriétés.

RÉCAPITULATION

RÉCAPITULATION
SOMMAIRE
DES OBJETS
QUI N'EXISTENT PLUS,
Suivant l'ordre du TABLEAU HISTORIQUE.

DANS la place de BELLE-COUR : la statue équestre, les deux bassins, les compartimens de gazon, les deux façades et d'autres maisons.

Au pont de la GUILLOTIERE, ou du RHONE : deux tours.

Dans la rue de l'ARSENAL : les beaux magasins de l'Arsenal, toutes les rues Vaubecourt, Ste.-Hélene, Auvergne, Jarente.

Dans la place-CONFORT : la pyramide et la statue de la fontaine.

Dans la place des CORDELIERS : la salle du Concert.

Dans la place des TERREAUX, à la façade de l'Hôtel-de-ville, quatre beaux médaillons en bronze, le superbe bas-relief par Chabry ; et dans l'Hôtel-de-ville : presque tous les tableaux, la bibliothéque de l'académie.

Dans la BIBLIOTHÈQUE de la Ville : beaucoup de ravages, le cabinet des médailles et des antiques dévasté, l'observatoire détruit.

Dans la rue de BOURG-NEUF : la statue de Jean Flebergue renversée, et toutes les maisons d'un côté de cette rue, démolies, ainsi que toutes celles de la rue de Flandres, du même côté.

Le château de PIERRE-SCISE.

Le pont de SERIN, entraîné par la débacle des glaces dans l'hiver de 1789.

Le pont de ST.-GEORGE, déferré librement par des voleurs, et emporté par les eaux.

Nota. Il est inutile de citer les églises en particulier : on sait que toutes ont été dévastées, et la plûpart détruites.

§ II.

Des Malheurs de Lyon.

Plurima mortis imago.

COMME il entre dans nos vues, non seulement de présenter le tableau de ce que cette ville est devenue, mais encore de décrire la succession de désastres qui l'ont réduite au point où elle est, nous completterons notre ouvrage par l'histoire abrégée des malheurs que la révolution a fait éprouver aux Lyonnois. Il nous faut dire comment cette même barbarie qui détruisoit la ville, satisfit la rage qu'elle avoit de dévorer ses habitans.

La faction trop affreuse et trop puissante des Jacobins, ouvrit sur Lyon toute la boîte de Pandore, sur-tout depuis le 10 Août 1792; et l'époque de la réformation de sa municipalité, en 1793, fut celle de leurs plus grandes fureurs. Leur agent dans cette ville, étoit le trop fameux Chalier, cet émule de Marat, qui rassemblant alors dans un repaire appellé, *Club central*, tous les brigands du pays, leur fit jurer de ne pas se séparer avant d'avoir immolé neuf cents citoyens. Ce complot fut déjoué; et les clubistes, pour s'en consoler, portèrent

à la mairie le nommé Bertrand, qu'ils qualifierent de maire *sansculotte*.

Leur audace et leurs vexations allèrent toujours en croissant, jusqu'à ce qu'enfin les Lyonnois, excédés, s'insurgèrent contre eux, cannonèrent leur municipalité jacobite, jusque dans l'Hôtel-de-ville, où elle s'étoit retranchée, et vinrent à bout de lui arracher le sceptre de l'autorité.

Cette victoire remportée dans la nuit du 29 au 30 Mai, coûta le sacrifice de plus de trois cents braves Lyonnois; néanmoins elle causa des transports universels. Le jour, en paroissant, vit tout le monde s'embrasser sur les places publiques, sans même se connoître. Tous se félicitoient d'un événement qui paroissoit devoir leur assurer une longue tranquillité. Mais la Convention, que subjuguoit dès-lors celui qui fit plier, pendant quatorze mois, la France sous sa tyrannie sanguinaire, la Convention ne voulut pas laisser à la ville de Lyon, la paix achetée par le courage et la vertu. Elle s'arma contre les Lyonnois; eux-mêmes furent forcés de s'armer contre elle, quoi qu'ils fissent pour n'être pas entraînés à lutter contre ses forces imposantes. Envain acceptèrent-ils cette monstrueuse constitution de 93, que d'abord ils avoient rejettée; envain revinrent-ils à reconnoître cette Convention qu'ils avoient reniée comme incomplete : il fallut se mettre en état de défense, et soutenir un siége, dans une ville sans fortifications,

située sur deux montagnes et séparée par deux rivières : avec le seul secours d'une foible artillerie et d'une garde nationale peu nombreuse et peu aguerrie.

Un peuple doux et paisible, éloigné par ses occupations, de l'état terrible de la guerre, ne balance plus, puisqu'il le faut, à se dévouer à la mort. Il décerne le commandement aux talens militaires d'un ancien Officier, nommé Précy ; la jeunesse court aux armes ; des redoutes sont bientôt élevées ; de nouveaux canons sont fondus. On en avoit déjà plus de quarante pieces, et l'armée agissante étoit de huit cents hommes, lorsque Kellermann et Dubois-Crancé, généraux de la Convention, vinrent avec leurs troupes, s'établir sous les murs de Lyon. La résolution de se bien défendre, inspira une telle assurance que, se croyant à l'abri de toute malveillance protectrice du crime, on n'hésita point à le punir, en la personne du monstre Chalier, à qui l'on fit juridiquement expier ses forfaits, sous le tranchant d'une guillotine que les Jacobins de Paris lui avoient envoyée pour les honnêtes gens de Lyon, six mois auparavant, et dont la providence vouloit que l'essai lui fût réservé. Un nommé Riard, non moins scélérat, subit le même supplice : et tout le peuple applaudit à ces justes exécutions.

Les hostilités commencent en même temps que les sommations se font. Le canon envoie fiérement les réponses des Lyonnois

aux adresses et propositions des généraux assiégeans, dont l'avant-garde est repoussée vivement à l'approche du faubourg de la *Croix-rousse*. Leurs troupes sont incapables de forcer les retranchemens des assiégés, elle n'osent plus approcher de leurs redoutes. Pour ranimer leur brutal courage, Dubois-Crancé ne cessoit de leur dire que les Lyonnois brûloient les arbres de la liberté, qu'ils portoient la cocarde royale, que le drapeau blanc étoit arboré dans toutes leurs places publiques, que les patriotes y étoient fusillés par centaines. Il leur montroit, comme un signe d'opiniâtre rebellion jusqu'à la mort, le drapeau noir, déployé sur l'hôpital pour indiquer à l'ennemi, suivant l'usage, le lieu qu'il devoit respecter, comme l'asile de l'humanité souffrante. Ce signe imposant pour des ames sensibles et compatissantes, devint l'aiguillon de la rage des assaillans. On leur disoit que l'édifice sur lequel ce drapeau flottoit, étoit le réfuge où les Princes François et les émigrés rentrés, complottoient la dévastation de la France. Par-là, l'hôpital devint le but où les féroces soldats dirigèrent leurs fureurs: ce lieu respectable, attendrissant et sacré, fut écrasé de bombes et criblé de boulets.

De nouvelles sommations, empreintes de non moins de barbarie et de mauvaise foi, vinrent révolter les citoyens; ce ne fut par-tout en même temps qu'un même cri: » Aux armes! aux armes!» Toute la ville en retentit; l'ennemi dut l'entendre, sa rage

en frémir. Une réponse est rédigée : la noble fierté du bon droit et du courage la caractérise ; vingt mille signatures de citoyens recommandables la sanctionnent ; et leurs femmes, leurs enfans, les vieillards applaudissent unanimement à la résolution de se bien défendre, et de mourir, en sauvant la patrie.

Dubois-Crancé reconnoissant son insuffisance pour réduire Lyon, appella de nouvelles troupes. Elles furent renforcées par la réquisition de vingt-cinq mille Auvergnats, qui, attirés par l'espoir du pillage, accoururent, en chassant devant eux quelques phalanges Lyonnoises, auxquelles s'étoient réunis de brâves Montbrisonnois. Elles abandonnent le Forez, d'où ils faisoient passer des vivres à Lyon qui commençoit d'en manquer. Bientôt cette ville est cernée de toutes parts, sans qu'il puisse y entrer aucune provision.

Les citoyens soldats, qui veillent pour la défendre, la plûpart inexpérimentés dans l'art militaire, résistent néanmoins toujours, avec succès et gloire, à des ennemis dix fois plus nombreux. Ils en reçoivent de nouvelles sommations, dictées, non par l'humanité qui est inconnue aux chefs des assiégeans, mais par l'incertitude encore subsistante de la victoire que les Lyonnois disputoient toujours avec avantage et bravoure.

Après quelques affaires, tentées infructueusement pour s'emparer de la ville, les

ennemis attaquent sur plusieurs points, le 29 Septembre. Déjà ils ont passé le Rhône, à l'extrémité du quartier Perrache (1). Mais les Lyonnois marchent contre eux ; ils les surprennent par leurs manœuvres : ils les battent et les repoussent au-delà du fleuve. Sur tous les points, ils ont les mêmes succès. Cette journée coûte à l'ennemi au moins douze cents hommes ; et les Lyonnois en perdent environ trois cents.

Cet avantage, acheté si chèrement, ne pouvoit soutenir le courage des Lyonnois, d'ailleurs si fortement ébranlé par l'affoiblissement de leur petite armée, réduite à 6,500 hommes ; par la pénurie toujours croissante des subsistances ; par la retraite des Piémontois sur lesquels ils avoient compté, et par la défaite honteuse des Marseillois, de qui on avoit droit d'attendre les plus utiles renforts. La stupeur gagnoit tous les départemens voisins ; Lyon ne pouvoit plus espérer aucun secours. Depuis cinquante jours il étoit bombardé ; les bombes, boulets, obus, au nombre de quarante mille, y avoient fait autant de ravages. On y manquoit de bled, tous les légumes qu'on avoit pu y trouver, étoient consommés ; on y étoit réduit à de l'avoine, que même on ne pouvoit moûdre pour en faire du pain, parce que les moulins de la ville, placés sur le Rhône, avoient été

(1) A une demi-lieue de la ville, du côté du midi.

presque tous coulés à-fond par les batteries assiégeantes. La famine, cette ennemie à laquelle une ville assiégée ne résiste jamais, fait entendre ses cris déchirans et ses hurlemens affreux ; elle fait chanceler les courages : ce seroit envain qu'on lutteroit contre l'impérieuse nécessité de se rendre. Mais pour céder cependant avec une dignité analogue à la résistance qu'on a faite, on essaie de ne se rendre que par capitulation. Les sections envoient des députés en offrir une aux ennemis ; et pendant cette négociation, Precy, à qui elle ne pouvoit être favorable, appelle à lui tous ses braves, et leur propose de sortir, les armes à la main, pour échapper à la fureur du plus barbare des conquérans. Son état-major, les bataillons soldés, beaucoup de jeunes-gens de sa petite armée, la plûpart des administrateurs emmenant leurs femmes, leurs enfans, se réunissent autour de lui, et sortent assez heureusement par la porte de Vaise. Un épais brouillard voile un peu leur fuite aux yeux de l'ennemi.

Mais bientôt cet ennemi apprend la faite des défenseurs de Lyon ; fort de leur foiblesse ainsi démontrée, il ne les redoute plus. Il se met à les poursuivre, parce qu'il est sûr de les massacrer. Il atteint leur arrière-garde dans un chemin peu propre à la défense ; il la hâche en partie, fait le reste prisonnier, et s'empare de la

caisse militaire encore richement fournie, qu'elle protégeoit. Content de cette première victoire, satisfait de l'énorme butin qu'elle procure, l'ennemi semble laisser Précy et l'avant-garde qu'il commande, courir après le salut, à travers des hordes de paysans féroces, rassemblés par un tocsin général. Il entre dans la ville, tout couvert du sang et de la dépouille des malheureux fugitifs qui emportoient leurs effets les plus précieux : et c'est là le premier spectacle qui se présente aux regards abattus de cette cité malheureuse, tombant entre les mains d'un vainqueur qu'on fait ne respirer que destruction, meurtre et pillage.

Ah ! qu'on se peigne la consternation, l'effroi, le désespoir des habitans de Lyon, de ceux sur-tout qui, s'étant fortement prononcés contre la convention, n'ont pas eu le temps ou la facilité de sortir avec Précy. Quelques-uns s'élancent encore pour se réunir à lui : ils sont égorgés ; d'autres, sur le point de tomber entre les mains des barbares, se brûlent la cervelle. Des mères retenues d'abord par leur famille, ne sentent bientôt plus le lien qui les attache à la vie : elles se précipitent dans le Rhône, avec les enfans qu'elles allaitent. Ceux-ci s'enterrent dans des caves, ceux-là vont se cacher sous des toits. Cependant l'ennemi garde encore une modération presque rassurante ; mais ce n'est que le raffinement d'une rage qui s'anime par la privation, et médite ses forfaits prochains. Le moment d'é-

clater ne tarde pas. Déjà, pour chercher des victimes, la plus infâme des municipalités est rétablie, les clubs sont réinstallés, l'atroce repaire de la société populaire, autrement dit le *Club central*, est r'ouvert; les listes de proscription se renouvellent avec bien plus d'étendue que jamais. On se jette sur les meubles, sur les propriétés des fugitifs, on s'en empare; on arrête leurs parens et leurs domestiques. On entre chez les dénoncés et les proscrits; on les arrête, on les dépouille, on se revêt de leurs habits, on les traîne en prison, on les entasse dans des lieux mal sains et froids, où ils ne peuvent que se presser les uns contre les autres, pour moins souffrir des rigueurs combinées de la saison et de leur état. On ne leur donne de nourriture que ce qu'il en faut pour les réserver au supplice. Les incarcérations de ce genre affreux sont incalculables. Le nombre des victimes sera immense: on multiplie les tribunaux pour suffire à les marquer; on désigne une multitude de bourreaux pour suffire à les immoler. D'abord s'érige une *Commission militaire*, qui fera fusiller par vingtaines, ceux qui ont porté les armes pour la défense de leur cité. Ensuite se forme une *Commission populaire*, qui, tous les jours, dévouera la tête de cent citoyens à la dévorante guillotine (2). Dès le 12 Octobre, la place

(2) Les juges de ces deux tribunaux étoient des Jacobins de Paris; leurs jugemens sont de

de Bellecour retentit du fracas meurtrier des fusillades journalières, et des secousses homicides de la sanguinaire machine. On la promène de Bellecour aux Terreaux. A ses poteaux sont barbarement attachées quelques-unes de ces épouses sensibles qui osèrent demander la grace de leurs maris qu'on veut égorger devant elles : on voudroit qu'elles vissent tomber leur tête, et couler leur sang ! Le sang coule à longs flots, ce flots horribles se renouvellent, se précipitent sans cesse ; les pieds en sont baignés : c'est une jouissance de plus pour les tigres de la Convention. Ils se vantent d'être obligés de creuser un puits afin de le recevoir et de l'absorber, tant l'inondation est grande. Sur ces places naguères si belles, et qui ne sont plus entourées que de décombres, au milieu de ce cahos effroyable, image terrible de la destruction universelle, sur ce sol profondément enfanglanté, nos yeux effrayés n'apperçoivent plus que des bourreaux, des supplices, des têtes, du sang et des cadavres !

Bientôt ces lieux, tout vastes qu'ils sont, semblent trop resserrés pour la multiplicité des victimes. Le monstre Collot (3) pense que

---

simples listes, où se trouve, à côté de chaque nom, le titre de *ci-devant noble*, ou la désignation de l'emploi que le condamné a rempli pendant le siége.

(3) Collot-d'Herbois, mauvais histrion, avoit joué long-temps sur le théatre de Lyon.

l'infernale guillotine pourra seule les tenir jonchés de morts ; sa rage s'ouvre un nouveau théâtre d'horreurs : c'est dans la plaine des Brotteaux, hors de la ville, qu'on conduira la foule de jeunes gens qu'il lui tarde d'exterminer par centaines. Deux cents neuf y sont conduits enchaînés, le 4 Décembre ; des canons chargés à mitraille sont braqués contre eux, pour les faire périr tous ensemble ; la mousquéterie s'y joint. Si quelques-uns respirent encore après la féroce décharge, ils sont achevés à coups de sabres et de bayonnettes ; et ces exécutions inouies se répètent tous les jours. Il semble que l'atroce commissaire craigne de n'avoir pas le temps d'immoler les quatre mille personnes qu'il tient encore dans les cachots ; il parle de faire jouer la mine pour les y détruire en un instant ; mais a-t-il réfléchi que les ruines l'empêcheroient de se complaire à nombrer tous les cadavres, et que le sang, se dérobant alors à ses regards avides, ne leur offriroit plus ce bain exécrable dans lequel ils aiment à se plonger ? Du moins il ne renoncera pas à l'usage effroyable des fusillades et de la guillotine. Ces expédiens sanguinaires peuvent prolonger le cruel plaisir de l'assassinat ; et par eux la place de *Bellecour* et la plaine des *Brotteaux* seront chaque jour inondées d'un sang toujours fumant, et couvertes d'une innombrable quantité de cadavres nouveaux.

Le sang a cessé de couler dans Lyon : après d'inombrables hécatomphonies, les

antropophages sacrificateurs du nouveau Teutatès sont tombés de lassitude. Le fameux Neuf Thermidor a consommé sa chûte et la leur. Mais les pavés en sont-ils moins teints du sang des citoyens égorgés ? Mais les familles en ont-elles moins perdu, pour toujours, leurs pères, leurs mères et leurs enfans ? Mais les arts et l'industrie retrouveront-ils les artistes ingénieux que la faulx homicide leur a ravis ? Mais où le commerce apauvri repuisera-t-il les fonds que lui fournissoient tant de capitalistes, égorgés ou pillés par la main des barbares ? Mais.... dans l'impulsion délirante que ces considérations ont donnée à la vengeance des Lyonnois, elle a commis des excès ; mais ces excès, loin d'affoiblir les maux qui irritoient la vengeance, n'ont fait que les aggraver davantage !

Sensibles et braves Lyonnois, renoncez à cette passion violente et cruelle, si peu faite pour les grandes ames ; réparez vos malheurs par d'utiles et d'honorables travaux, que sécondera toujours merveilleusement votre impérissable industrie. Et quand vous songerez à vos parens, à vos amis que le fer ou le feu vous ont inhumainement ravis, allez au-delà du Rhône, vous réunir dans ce champ lugubre où la plûpart d'entr'eux reposent, allez l'arroser de vos larmes, et vous y consoler avec leurs mânes attendris par ce concours. Empressez-vous d'y ériger d'une maniere durable, pour votre consolation et votre gloire, ce mau-

solée dont l'enthousiasme de la sensibilité vous a fait concevoir et proclamer le projet. Vous mênerez ensuite vos enfans autour du cénotaphe, sur lequel vous leur ferez lire cette leçon touchante.

« Vers nos amis gissans sur ce rivage,
» Portez souvent et vos pas et vos vœux ;
» Héritiers-nés de leur courage,
» Sachez vivre et mourir comme eux. »

Et vous, Étrangers, que n'attire plus cette cité malheureuse, où tant d'intérêts divers, tant de charmes puissans vous amenoient autrefois ; si le destin sévère vous force d'y passer, n'oubliez pas que le malheur et la vertu appellent votre hommage auprès de ce monument funèbre, où vous verrez leur histoire dans cette glorieuse épitaphe :

« Terrassés par le crime, succombant avec gloire ;
» Ils se sont affranchis du règne des forfaits ;
» Et leur trépas, illustrant leur mémoire,
» Sous ce gazon leur a donné la paix, »

NOTICE

Sur les anciens Artistes Lyonnois.

APRÈS avoir honoré la mémoire de nos Concitoyens récemment égorgés, nous ne saurions finir, sans consoler, par quelque hommage, les mânes de nos anciens Artistes, dont la tyrannie nous a ravi les ouvrages. Lyon étoit fier d'en posséder un grand nombre, & d'avoir donné tant d'hommes célèbres aux beaux-arts.

Il est remarquable que le genre où la fécondité de cette ville en talens, s'est surpassée, c'est la Sculpture. Paris, embelli par les productions des Lyonnois Coisevox et Coustou, possède encore aujourd'hui des Sculpteurs du même pays, qui sont dignes de soutenir la gloire de ces célèbres compatriotes.

D'où vient cette fécondité particuliere de nos climats, en Sculpture ? Faut-il en chercher la cause dans les formes majestueuses et les sites ravissans que la nature y présente de toutes parts, aux premiers regards du génie ? ou bien, faut-il remonter aux Romains, qui, du temps d'Auguste, vinrent faire éclorre à Lyon, le goût des beaux-arts, dont peut-être encore le germe

y avoit été précédemment apporté par les Grecs ?

Mais laissons ces conjectures, et contentons-nous de dire ce qu'ils furent, ces Artistes immmortels, dont nous ne pouvons presque plus montrer de traces dans leur patrie.

Antoine Coisevox fut Sculpteur en naissant. Tout le monde connoît les deux grouppes prodigieux de *Mercure* et de la *Rénommée*, qui sont à l'entrée du jardin des Thuileries. L'amour de son pays l'enleva un instant aux succès qu'il avoit dans la Capitale, pour faire modestement une *Vierge* sur une maison qui lui appartenoit, à l'anle d'une rue. Cette belle statue en a été transportée depuis, sur un autel de l'église de St.-Nizier.

Nicolas et *Guillaume Coustou* étoient ses neveux. *Nicolas*, l'aîné, a fait à Lyon le groupe de la *Saône*, qu'on voyoit contre un des côtés du pied-d'estal de celle de Louis XIV ; et le groupe du *Rhône* qui se trouvoit de l'autre côté, fut fait par *Guillaume*. Ces chefs-d'œuvre se sont conservés. On voit à Paris, beaucoup d'ouvrages de ces deux Artistes. Les deux admirables grouppes des *Chevaux domptés par des esclaves nuds*, qui sont à l'entrée des Champs Élisées, sont de *Nicolas*. Le fameux mausolée du Cardinal Dubois, les figures de *la Seine* et de *la Fontaine d'Arcueil*, au Château-d'eau, sont de *Guillaume*.

Marie Chabry fit de belles choses à

Lyon. Les deux magnifiques Jets-d'eau de la place de Bellecour, attestoient son talent plus qu'ordinaire. Mais son pere qui, sans être né dans cette ville, a toujours passé pour Lyonnois, y avoit fait, dans l'Attique de l'Hôtel-de-ville, un superbe bas relief, représentant Louis XIV à cheval. Il étoit élève du fameux *Pujet*, qu'on a regardé comme le *Michel Ange* de la France. Il fit un *Christ* de buis qui lui fut payé 2000 liv., & que les connoisseurs ont pris pour l'ouvrage de son maître.

Lamoureux, élève de *Coustou* l'aîné, avoit fait, dans l'église des Confalons, de très-beaux morceaux qui ne sont plus.

Michel Perrache, qui avoit décoré plusieurs églises et quelques jardins, avoit précédemment reçu des honneurs distingués dans la ville de Malines, pour les talens qu'il y avoit déployés, en décorant une église. Son fils, qui en eut moins que lui, s'est illustré par son projet d'agrandissement de Lyon; et le Rhône, dont il est parvenu à reculer, d'une demi-lieue, la fougueuse jonction avec la Saône, immortalisera sa mémoire.

PEINTRES.

Horace Leblanc, élève du célèbre *Lanfranc*, avoit donné des tableaux à plusieurs églises.

Jacques Blanchard, élève de *Leblanc*, n'avoit pas été moins libéral envers sa patrie, avec des talens supérieurs. On l'ap-

pella le *Titien* de la France, à cause de la perfection de son coloris. On voit de ses ouvrages, à Paris, dans la galerie de Bourbon, et au château de Versailles.

Panto, élève du célèbre *Lebrun*, s'étoit distingué dans un tableau de la chapelle de St.-Laurent, que son maître avoit perfectionné. On voyoit dans l'Hôtel-de-ville plusieurs portraits faits par lui, avec tout le mérite du coloris et de la vérité. Ce fut lui qui fit venir à Lyon, le fameux *Blanchet*, dont la main a peint les beaux plafonds qu'on voit encore dans le même édifice et dans le Palais de justice. L'incendie qui dévora l'Hôtel-de-ville, en 1674, consuma son chef-d'œuvre en ce genre : *Blanchet* en mourut de douleur.

Jacques Stella, de qui plusieurs églises possédoient des tableaux, avoit été lié d'amitié avec *Le Poussin*, pendant son séjour à Rome, et avoit adopté sa manière. Ayant été mis en prison à Florence, sur de fausses accusations, il dessina avec du charbon, contre la muraille, une Vierge qui devint l'objet de la dévotion des prisonniers, et l'est même encore. A son retour en France, *Stella* fut nommé Peintre du Roi, et reçut le cordon de St.-Michel.

Sarrabat avoit orné beaucoup d'églises à Lyon. On retrouve des traces de son pinceau dans la galerie de *la Duchère* et dans le vestibule d'une maison de campagne à Charly, village à deux lieues de la ville.

François Perrier, qui avoit peint le

cloître des Chartreux, étoit venu jeune à Lyon, d'où il alla étudier à Rome sous *Lanfran*. Revenu en France, il fut employé et mis en grande réputation par le célèbre *Vouet*. Il eut un neveu, appelé *Guillaume*, ou *Perrier le jeune*, qui, sans valoir son oncle, peignit suivant sa maniere, dans plusieurs églises de Lyon.

Parmi les Peintre naturalisés dans cette ville, il faut remarquer *Adrien Vander-Kabel*, qui a décoré plusieurs maisons de très-belles peintures. Son genre étoit d'imiter *Le Benedete* et *Salvator Rosa*, et même aussi quelquefois les *Carrache*.

ARCHITECTES.

Philibert Delhorme, qu'immortalise, à Lyon, le portail de St.-Nizier : et à Paris, le palais des Thuileries, dont il a donné le dessein, s'étoit distingué dans Lyon, sa patrie, avant que d'aller en Italie, à l'âge de 14 ans. De retour en France, il fut recherché par Henry II, et par les rois ses successeurs. Pour le rendre apte à posséder deux abbayes qu'il lui donna, François I le fit son aumonier. Le satyrique *Ronsart* trouva cela ridicule, et composa, contre l'Architecte Abbé, une pièce intitulée : *La truelle crossée*. L'aumonier piqué, fit fermer au Poëte le jardin des Thuileries, dont il étoit gouverneur. *Ronsart* alors crayonna sur la porte ces trois mots : *Fort. reverent. habe.* L'Artiste qui entendoit fort-peu le latin, se crut trop outragé, et porta ses plaintes à Catherine de Médicis. Mais

Ronsart s'excusa en disant que ces mots n'étoient que le commencement de ces vers d'Ausonne, qui avertissent les hommes parvenus à ne point s'oublier :

Fortunam reverenter habe ; quicumque repentè
Dives ab exili progrederere loco.

Simon Maupin, architecte de la ville, en 1647, fut l'auteur de l'Hôtel-de-ville, le plus beau qui soit en France, et même en Europe, si l'on excepte celui d'Amsterdam. Après l'incendie qui ravagea cet édifice, ce fut *Jules Hardouin Mansart* qui le répara ; l'on connoît d'ailleurs le génie de cet artiste, par le château de Versailles, la cascade de St.-Cloud, dont il a donné les desseins.

Jacques-Germain Soufflot est un des hommes célèbres que Lyon aime à croire du nombre de ses enfans. Il se plut à donner à cette ville, quelques maisons particulieres et plusieurs édifices publics. Le génie qui a produit l'étonnante Eglise de Ste. Genevieve, aujourd'hui le *Panthéon*, dans la capitale, avoit préludé par des chefs-d'œuvre à Lyon. On y reconnoît la main de Soufflot, dans la grandesalle dse pectacle, dans la loge du change, dans la façade de l'hôpital, etc.

Concluons par dire à la louange de notre ville ce qu'un de ses poëtes en a dit bien longtemps avant nous :

« Elle a produit ces hommes rares
» Que la Seine admire le plus :
» Paris qui nous traite en barbares,
» S'est enrichi de nos tributs. »

BORDE, *sur l'émulation.*

FIN.